This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

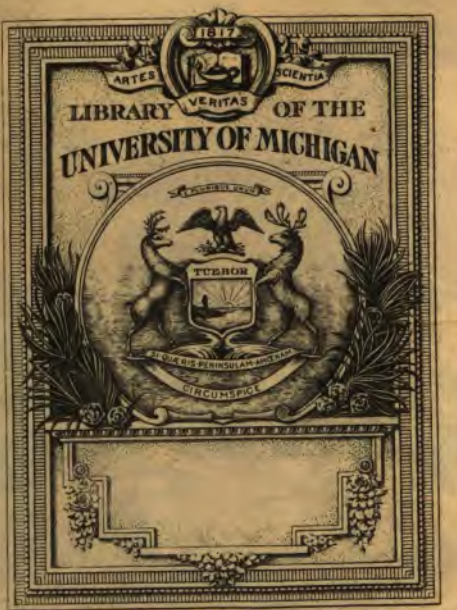
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

G70812

116

N.° 1.

ANECDOTES
DE LA COUR
DE
PHILIPPE-AUGUSTE.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, au bout du Pont-Neuf, Quai de Conti, à la Croix d'Or.

M. DCC. XXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

848
L969an
v.2

693664-020

ANECDOTES DE LA COUR DE PHILIPPE-AUGUSTE.

LE Comte des Barres, toujours amoureux de Mademoiſelle du Mez, & toujours tourmenté de l'idée qu'elle aimoit le Comte de Rethel, le vit partir avec un plaiſir extrême, pour aller en Bretagne s'unir enfin à la Comteſſe de Dammartin. Il regardoit comme un acheminé-

ment à ſon bonheur, celui de Roger. Il ſe flattoit que Mademoiſelle du Mez, ne pouvant plus avoir d'eſpérance, obtiendroit de ſa raiſon le triomphe d'une tendreſſe déſormais inutile, & qui ne lui paroîtroit plus innocente. Il eſpéroit que le tems, ſes ſoins & ſa perſévérance, effaceroient de ſon cœur les impreſſions que le Comte de Rethel y avoit faites. Plein de ces idées, le Grand Sénéchal avoit autant d'impatience que Roger, de voir Madame de Dammartin, Comteſſe de Rethel. Il n'étoit pas le ſeul occupé du bonheur prochain de Roger: mais les motifs en étoient différens. C'étoit la ſeule & la plus tendre amitié qui faiſoit déſirer au Sire de Couci, de voir ſon Ami heureux. Les nouvelles qu'il en recevoit, le charmoient, &

augmentoient toujours le déſir qu'il avoit de voir & de connoître la Comteſſe de Dammartin, que tout ce qu'il en avoit appris, lui rendoit infiniment eſtimable.

Il y avoit plus d'un mois que le Comte de Rethel gardoit un ſilence dont le Sire de Couci auroit murmuré, ſi l'heureuſe ivreſſe où il le croïoit, ne l'eût juſtifié dans ſon eſprit. Il étoit cependant inquiet, lorſqu'il vit entrer dans ſa chambre un Gentilhomme de Thibault de Rethel, qui lui apprit que Roger & ſon Pere étoient à Paris depuis quelques heures. Ce Gentilhomme pria Raoul de la part de Thibault de le venir trouver ſur le champ. Raoul y courut fort allarmé de ce que venoit de lui dire ce Gentilhomme, qui ſans s'expliquer clairement, ſembloit le

vouloir diſpoſer à recevoir une funeſte nouvelle.

Thibault, pénétré de la plus vive affliction, dit à Raoul, en le ſerrant dans ſes bras, Ah ! mon cher Raoul ! venez au ſecours de mon malheureux Fils ! aidez-moi à l'arracher à un déſeſpoir qui me fait tout craindre pour ſes jours. La Comteſſe de Dammartin eſt morte. Au nom de la tendre amitié qui eſt entre vous & mon Fils, ne l'abandonnez pas ; mais que votre douleur adouciſſe la ſienne. Il n'eſt pas encore tems de préſenter la Raiſon à ſes yeux, elle augmenteroit ſes maux. Plaignez-le ; convenez avec lui de la perte irréparable qu'il vient de faire ; entrez avec complaiſance dans les juſtes motifs qu'il a de s'affliger. Enfin, mon cher Raoul, pour mieux eſſuïer ſes larmes,

pleurez avec lui ; vous devez ce généreux ſecours à la tendre amitié qu'il a pour vous.

Le Sire de Couci paſſa, le cœur ſerré de douleur, dans l'appartement du Comte de Rethel : la préſence de cet Ami irrita encore ſon déſeſpoir. Ah ! mon cher Raoul, s'écria-t'il, en venant à lui les bras ouverts, Alix eſt morte ! Puis-je le prononcer ſans expirer ! C'en eſt fait, il n'eſt plus d'Alix pour moi ! Alix eſt morte ! Les pleurs & les ſanglots empêcherent Roger d'en dire davantage. Vainement vouloit-il ou parler, ou répondre à Raoul, qui mêloit ſes larmes avec celles de ſon Ami : la liberté de proférer deux mots de ſuite lui étoit ravie par l'excès de ſa douleur. Raoul reſta pluſieurs jours ſans le quitter : ſa ſenſibilité au malheur de ſon Ami, l'affliction où

étoit Thibault de voir son Fils abandonné à son désespoir, attendrirent enfin Roger ; il parut se prêter à quelque consolation. Raoul jugeant que ce malheureux Ami ne trouvoit d'adoucissement à sa triste situation, qu'en parlant d'Alix, l'engagea insensiblement à lui conter les fatales circonstances qu'il ignoroit. Roger y consentit avec une sorte de plaisir que les seuls malheureux connoissent, & trouvent dans le récit de leurs maux. Plaisir étrange, mais consolant ! Voici ce qu'il apprit à Raoul.

Lorsque j'arrivai à Nantes, dit Roger, il n'y avoit pas encore six mois que la Comtesse de Dammartin étoit Veuve. Une scrupuleuse délicatesse lui faisoit trouver ce terme trop court, pour passer à de secondes nôces. Elle vouloit attendre que l'année fût

expirée. J'étois depuis un mois tous les jours à ſes genoux, pour la conjurer de hâter mon bonheur ; mais je l'en conjurois en vain ; & ſi mes inſtances réïterées trouvoient une tendreſſe qui m'enchantoit, elles trouvoient auſſi une fermeté dont j'étois déſeſpéré. Cette fermeté me fit prendre le parti d'engager le Duc de Bretagne & la Ducheſſe Conſtance, à parler à la Comteſſe. Ils ſe ſervirent tous deux du pouvoir qu'ils avoient ſur ſon eſprit ; ils la preſſerent, & enfin ils obtinrent qu'elle me donneroit la main dans deux mois. Les trois que je gagnois par cette parole, ne m'empêcherent pas de murmurer contre les deux qu'il me falloit encore attendre. J'inſtruiſis mon pere que la Comteſſe avoit cédé, & fixé mon bonheur à ce terme.

Cette nouvelle dont il fut charmé, le détermina à partir de Rethel. Vous le vîtes à Paris où il resta quinze jours ; il prit ensuite avec un plaisir inexprimable, la route de Bretagne. Lorsqu'il fut à Rennes, il nous dépêcha un Courier pour nous apprendre qu'un peu de fatigue, & l'envie de voir le Comte de Marcé, avec qui il avoit été autrefois très-uni, lui faisoit prendre la résolution d'aller passer une quinzaine de jours au Château de Marcé. Helas ! la surveille qu'il devoit en partir pour prendre doucement le chemin de Nantes, il fut obligé d'y voler en toute diligence.

Depuis que la Comtesse de Dammartin étoit en Bretagne, elle s'étoit liée de la plus tendre amitié avec Madame de Rhedon, femme encore aimable,

d'une grande naiſſance, reſpectable par ſon caractere & par ſa vertu. Le Seigneur de Rhedon, auſſi bon pere, que bon mari, mais ſurtout prudent & ſage, penſa qu'il étoit tems de marier ſa fille. Blanche de Rhedon n'avoit encore que dix-ſept ans; ſa beauté en paroiſſant à la Cour, avoit d'abord captivé plus d'un cœur. Celui du Duc de Bretagne ceda à tant de charmes; Blanche lui inſpira une violente paſſion. Le Seigneur de Rhedon, pour ne pas donner le tems au cœur de ſa fille, de ſe déclarer en faveur de quelqu'un ſans ſon aveu, crut qu'il ſeroit mieux gardé & mieux défendu par un Mari, que par une Mere idolâtre d'une fille charmante : il fit donc tomber ſon choix ſur le Seigneur de Fougeres, éperduëment amoureux de Blanche de Rhedon.

Il fut arrêté que le mariage se feroit à Rhedon. La Comtesse de Dammartin étoit trop intimement unie avec cette Maison pour refuser à Madame de Rhedon, qu'elle regardoit comme sa vraïe mere, & dont elle étoit chérie, de se trouver à cette fête. Je ne sçais, mon cher Raoul, si je vous ai dit que la Comtesse aimoit passionnément la chasse : son adresse à manier un cheval, la liberté que lui donnoit cet exercice de développer toutes ses graces, étoit peut-être le principe de son goût ; mais depuis son enlevement, sa tristesse, & une mélancolie dont rien n'avoit pû la distraire, lui avoient fait oublier tout ce qui l'avoit autrefois amusée. Une situation plus heureuse l'en fit ressouvenir. Elle crut pouvoir sans blâme, se donner la petite liber-

té d'aller à cheval juſqu'à Rhedon : elle en propoſa la partie au Vicomte de Melun qui n'avoit plus d'autres attentions pour elle & pour moi, que d'aller au devant de tout ce qui pouvoit lui faire quelque plaiſir. Hélas ! mon cher Raoul, c'étoit le premier qu'elle avoit oſé ſe permettre depuis ſon ſéjour en Bretagne. Elle convint avec les Dames qui étoient de cette partie, avec Rieux, le Vicomte & moi, que l'on partiroit au jour naiſſant ; précaution qu'elle prenoit, pour que l'on ne s'apperçût pas d'une façon galante de voïager aſſez ſemblable aux préparatifs d'une fête. Nous partîmes. Non ! jamais il ne fut une ſi belle & ſi majeſtueuſe Amazone que la Comteſſe de Dammartin ! Je ne pouvois concevoir mon bonheur d'être aimé d'un objet ſi char-

mant, & dont enfin, après tant de traverſes, j'allois être tranquille poſſeſſeur.

Pour aller à Rhedon, il falloit paſſer une Forêt d'une aſſez grande étenduë. Nous la traverſions; la Comteſſe marchoit devant; j'étois aſſez loin derriere, elle avec le Comte de Rieux, lorſque nous entendîmes un bruit de chaſſe près de nous. Un Sanglier que l'on pourſuivoit, traverſa la route où nous étions, & paſſa ſi près de la Comteſſe, qu'il fit à ſon cheval une large bleſſure. Madame de Dammartin fut effraïée, & ſon cheval bleſſé, devenu fougueux, l'emporta, malgré elle, dans la Forêt, à travers les plus épaiſſes brouſſailles. Tout cela ſe fit ſi promptement qu'on ne put ni prévenir le mal, ni empêcher qu'il ne devînt grand. Je me jet-

tai dans le bois, ſuivi de Rieux, du Vicomte, & de tout ce qu'il y avoit de gens de notre ſuite; mais, malgré toute notre ardeur, nous ne pûmes empêcher que le cheval de la Comteſſe ne l'emportât à plus de cinq cens pas de la route où nous étions. J'arrivai le premier, Ah ! mon cher Raoul ! quel ſpectacle ! Je n'oſe me rappeller cette funeſte image ! L'affliction du Comte de Rethel fut ſi ſenſible dans cet endroit de ſon récit, qu'il ne put continuer. Le Sire de Couci voïoit avec une peine extrême, l'excès de la douleur de ſon Ami; cependant il ne chercha point à la calmer par des diſcours qui l'auroient encore irritée. Tout ce qu'il lui diſoit la juſtifioit. Le Comte de Rethel, après avoir gardé un ſilence qui ne fut interrompu que par ſes ſoupirs, reprit ainſi ſon diſcours.

J'arrivai donc le premier. Je trouvai la Comteſſe de Dammartin, tombée ſous ſon cheval, étenduë ſans connoiſſance, & le viſage tout couvert de ſang. L'état où je la vis, l'ardeur de la ſecourir, m'empêcherent de ſuccomber, & me donnerent des forces pour ſoutenir ce malheur. Le Comte de Rieux m'aïant joint, m'aida d'abord à la dégager de deſſous ſon cheval. Je lui prens les mains, je l'appelle, mais vainement. Elle ne me donne aucun ſigne de vie. Le Vicomte arriva. Ma ſeule douleur pouvoit être plus violente que la ſienne. Enfin après avoir donné quelques ſecours aſſez inutiles à la malheureuſe Comteſſe de Dammartin, on la ramena à Nantes.

Le Vicomte voïant le péril évident où étoit ſa niéce, acca-

blé de douleur, ſentant bien qu'elle ſeroit trop violente pour lui laiſſer la liberté ni d'adoucir, ni d'arrêter le déſeſpoir où je tomberois, ſi l'infortunée Comteſſe de Dammartin ceſſoit de vivre ; ſentant auſſi le beſoin qu'il auroit lui-même de conſolation, dépêcha un Courier vers mon pere, pour l'appeller au ſecours de l'un & de l'autre. Mon pere arriva. La diligence extrême qu'il avoit faite, & l'affliction où il étoit, m'annoncerent la perte de la Comteſſe de Dammartin ; je connus dans ce moment qu'elle étoit ſans eſpérance. Ma douleur n'étonna point mon pere, & la ſienne ne lui permit pas de la condamner.

La crainte mortelle où j'étois de perdre la Comteſſe de Dammartin, m'avoit d'abord fait eſ-

pérer que ſa grande jeuneſſe la ſauveroit. Hélas ! je m'abuſois ! l'arrêt de ſa mort avoit été prononcé contre moi ; mais l'on me trompoit par l'ordre même de cette tendre Amante, qui en ceſſant de vivre, craignoit plus pour mes jours que pour les ſiens. Son ſeul exemple ſera la preuve éternelle, que l'amour eſt plus fort que la mort même, puiſque ſon amour lui donnoit le courage, au milieu même des douleurs les plus aiguës, de triompher des horreurs d'une mort inévitable & prochaine. Quand elle vit mon pere, elle lui tendit la main, & en l'appellant ſon pere, elle lui dit : « Quelle conſolation » pour moi de vous voir avant » de mourir ! que votre préſence » me raſſûre pour votre malheu- » reux Fils ! Je meurs ! mais quel- » le douceur pour moi, en quit-

tant

tant la vie, je meurs adorée de « Roger ! Hélas, il eſt plus à « plaindre que je ne le ſuis ! « Tout le monde fondoit en larmes. J'étois à côté de ſon lit dans un état digne de pitié ; j'avois preſque perdu l'uſage de mes ſens ; elle me regarda, & m'adreſſant la parole, elle me dit : « Cher Comte, il faut nous ſé- « parer : mais il vous reſte une « preuve de tendreſſe à me don- « ner, & la ſeule qui puiſſe me « faire ceſſer de vivre avec quel- « que tranquillité. Je vous de- « mande, au nom méme de la « paſſion que j'emporte au tom- « beau, & qui me fait ſeule re- « gretter la vie, de mettre des « bornes à votre douleur. Ne « m'oubliez jamais : que mon « ſouvenir vous ſoit toujours « précieux. Mais, cher Comte, « conſolez-vous de ma perte. «

» Rendez-vous à ce qu'un tendre » pere, que j'ai le plaiſir d'appel- » ler le mien dans ce moment, » exigera de votre amitié. Sa ten- » dreſſe pour vous, la vôtre pour » lui, adouciront votre douleur : » il vient vous tendre les bras & » eſſuïer vos larmes. Ah ! cher » Comte ! par pitié pour lui, & » par reſpect pour mes dernieres » volontez, conſervez-lui un fils » unique ». Sa foibleſſe, le trouble affreux où elle me vit, l'empêcherent de continuer. Mon cher oncle, dit-elle au Vicomte, prenez ſoin de ce malheureux ami ; par pitié pour l'un & pour l'autre, éloignez-le de moi & ne l'abandonnez pas. Hélas ! ajouta-t-elle tendrement, qu'il eſt à plaindre ! Ah ! mon cher Raoul ! Voilà les dernieres paroles que j'ai entendu prononcer à la tendre & mourante Comteſſe. Je

ne ſçais ce que je devins ; je perdis connoiſſance ; mais en reprenant mes eſprits, je me trouvai chez le Comte de Rieux, ſans ſçavoir comment on m'y avoit ou porté, ou entraîné.

En achevant ces mots, la douleur de Roger ſe renouvella comme dans l'inſtant même que la Comteſſe de Dammartin lui avoit parlé pour la derniere fois. Le Sire de Couci, le voïant dans cet état, garda comme lui le ſilence ; mais un moment après, affectant un air tranquille que ſon cœur dementoit en ſecret, il lui dit d'un ton ferme : Votre affliction eſt ſi juſte, mon cher Roger, que juſqu'à ce jour je n'ai pû ni la condamner, ni la combattre. Eh ! comment l'aurois-je condamnée ? J'ignorois les dernieres paroles de la Comteſſe de Dammartin : mais ſongez-vous

qu'elles ont été un ordre abſolu de mettre des bornes à votre douleur ? L'excès de votre déſeſpoir eſt donc à ſon égard, un crime qu'elle vous reproche, même du fond du tombeau. Modérez-la donc cette douleur juſte en ſoi, quoiqu'inutile ; mais il vous eſt défendu de vous y abandonner ; c'eſt ce que la mémoire de la Comteſſe, & la forte paſſion qu'elle a euë pour vous, exigent. Lui obéïſſez-vous, mon cher Roger ? La fermeté qu'elle a montrée en quittant la vie, ſes volontez qui doivent vous être cheres & reſpectables ; tout doit vous faire rougir de votre foibleſſe. Soïez amant, ſoïez touché, n'oubliez jamais la Comteſſe de Dammartin ; mais ſoïez homme. Que dis-je ? Aïez de l'humanité. Pouvez-vous n'être pas ſenſible à l'état où le vôtre réduit le tendre Thibault ?

Voulez-vous, en pleurant toujours la perte que vous venez de faire, avoir encore à pleurer la mort d'un pere ? Eh ! de quel pere encore, mon cher Roger ! D'un pere qui donneroit, dans ce moment, le reſte de ſes triſtes jours, pour vous voir heureux ! L'appréhenſion de le perdre ne pourra-t'elle enfin adoucir l'excès de votre affliction ? Je ne crains plus que ce malheur, mon cher Raoul, repartit Roger. Hélas ! je me reproche à tous les inſtans, de ne pouvoir vaincre une douleur qui me rendra reſponſable des jours d'un pere, pour qui je donnerois les miens. Ma tendreſſe pour lui, m'a cependant ſeule arraché au deſir de ne pas ſurvivre à la Comteſſe de Dammartin. Je me ſouviens de ce que me dit ce pere affligé, quand il ne fut plus le maître de

me cacher mon malheur. La perte de la Comteſſe de Dammartin, me dit-il, ſera-t'elle ſuivie de la mienne ? Mon fils, me condamnez-vous à mourir ? La tendreſſe d'un pere, dont la vieilleſſe eſt ſi traverſée par vos malheurs, ſa ſenſibilité, ſon affliction ne pourront-t'elles rien ſur vous ? Si elles n'y pouvoient rien, repliquai-je, la mort me délivreroit bientôt de mon déſeſpoir : mais ſi la malheureuſe Comteſſe de Dammartin m'étoit chere, vos jours & votre repos me ſont précieux. Je vivrai ; mais, mon pere, lui dis-je en l'embraſſant, laiſſez-moi ma douleur pour conſolation. Je le priai qu'on me laiſſât ſeul ; je craignois ces diſcours généraux ſi fatiguans pour une perſonne véritablement touchée. Je ne pouvois écouter que ceux de Mademoiſelle de Rocheville ; ſon

affliction adouciſſoit la mienne.

Le Vicomte n'oſoit me voir ; il craignoit que notre commune douleur ne s'aigrît encore l'une par l'autre. Enfin, mon cher Raoul, mon pere & lui m'ont arraché de Nantes, avec Mademoiſelle de Rocheville, qui ne m'a quitté qu'au moment où je ſuis arrivé à Paris : elle en eſt partie ſur le champ pour aller à Chelles, finir ſes jours avec ſa ſœur.

Il auroit été difficile de n'être pas touché de la triſte ſituation du Comte de Rethel ; ſon malheur excitoit la compaſſion ; cependant ni le ſang, ni la plus tendre amitié ne pouvoient mettre Thibault & Raoul à une plus cruelle épreuve, que l'amour allarmé y mettoit le Comte des Barres. Quelle nouvelle pour lui! La mort de la Comteſſe de Dammartin laiſſe Roger le maître de

ſon ſort. Il peut, après les premiers mouvemens d'une douleur amere, s'attacher à un nouvel objet. Quel ſera-t'il cet objet? Le Grand Sénéchal tremble que la gloire de conſoler inſenſiblement Roger ne ſoit réſervée à Mademoiſelle du Mez : ſes ſoupçons jaloux lui perſuadent qu'elle n'oubliera rien pour parvenir à remplacer la Comteſſe de Dammartin. L'aveu qu'il a fait à Roger de ſa paſſion, la connoiſſance qu'il a de ſon caractere veulent en vain le raſsûrer; il tremble que Roger ne puiſſe ſe défendre des charmes de Mademoiſelle du Mez : ſa généroſité cependant ne lui permet pas de faire un crime à Roger, de la tendreſſe qu'il a inſpirée à cette aimable fille. Il le voit tous les jours, il cherche à adoucir ſa peine, en déſirant pourtant que rien

rien ne puiſſe jamais le conſoler.

La mort de la Comteſſe de Dammartin cauſoit plus d'un genre d'affliction au Grand Sénéchal : ſi elle lui faiſoit tout appréhender pour l'avenir, elle lui faiſoit ſentir bien vivement la douleur du Vicomte de Melun. Leur amitié réciproque que le tems, & la connoiſſance de leur caractere avoient cimentée, faiſoit l'éloge de l'un & de l'autre. Le Vicomte ignoroit la paſſion du Grand Sénéchal : ſa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'en plaignant Roger, & en déſirant qu'un objet digne de lui pût le conſoler, il entendit le Comte des Barres s'écrier : que je crains que le choix de cet objet ne nous rende ennemis ! Pourquoi la Comteſſe de Dammartin a-t'elle ceſſé de vivre ? Pourquoi

n'eſt-elle pas unie
Rethel ? Pourquoi
mort précipitée, c
ger le plus malhe
mes, m'ôte le ra
que me donno
prochain ? Je
veaux malheu
tumé au doux
d'être aimé,
cer. Hélas !
facilité ! M
l'aime ! Me
en être étc
la ſœur du
Vicomte
tainemei
te de R
trop, r
chal ; n
pénétr
tre le
du c
Mez

ur le Comte de P
comte, aimez
dre interét
ez-moi
on,

dific
ce qui
Made
l'indiffé
nte fil

ce
paf
ort de
il croïoit

n'eſt-elle pas unie au Comte de Rethel ? Pourquoi faut-il qu'une mort précipitée, en rendant Roger le plus malheureux des hommes, m'ôte le raïon d'eſpérance que me donnoit ſon bonheur prochain ? Je prévois de nouveaux malheurs : Roger, accoutumé au doux plaiſir d'aimer & d'être aimé, ne pourra y renoncer. Hélas ! qu'il y trouvera de facilité ! Mademoiſelle du Mez l'aime ! Me voilà inſtruit, ſans en être étonné, que vous aimez la ſœur du Maréchal, lui dit le Vicomte ; mais l'êtes-vous certainement qu'elle aime le Comte de Rethel ? Je ne le ſuis que trop, répondit le Grand Sénéchal ; mon amour m'a donné une pénétration qui me fait connoître les plus ſecrets mouvemens du cœur de Mademoiſelle du Mez. Non ! je ne puis douter de

ſa tendreſſe pour le Comte de Rethel. Ah ! Vicomte, aimez-moi aſſez pour prendre interét à mon infortune. Aidez-moi à triompher de ma paſſion, ou plutôt de tous les obſtacles qui s'oppoſent à des vûës auſquelles je ne puis renoncer.

Le Grand Sénéchal inſtruiſit alors le Vicomte de tout ce qui le regardoit par rapport à Mademoiſelle du Mez ; de l'indifférence de cette charmante fille, de ce qui avoit occaſionné ſes ſoupçons ſur Roger, & de ce qui les avoit fortifiez. De combien de différens mouvemens n'ai-je pas été agité, pourſuivit le Grand Sénéchal, depuis l'inſtant que mes ſoupçons jaloux ſont tombez ſur l'amant de l'infortunée Mademoiſelle de Roſoi! Ma paſſion a toujours ſuivi le ſort de celle de Roger. Quant il croïoit

toucher au moment où l'amour alloit couronner ſa flamme, je ceſſois de me croire malheureux. Ne plus le redouter, étoit pour moi un bien ſuprême, & j'oſois concevoir quelque eſpoir : mais le deſtin, ennemi de l'un & de l'autre, en faiſant éprouver à Roger de nouveaux malheurs, me jettoit dans de nouvelles allarmes. Quel coup terrible pour moi, quand Mademoiſelle de Roſoi fut enlevée ! Je le reſſentis auſſi vivement que Roger : je tremblai qu'il ne trouvât Mademoiſelle du Mez, digne de réparer cette perte. Je lus, dans les yeux de l'inhumaine, la ſatisfaction ſecrette que lui donnoit l'eſpérance de conſoler Roger, & ſans doute cet eſpoir vient encore de renaître dans ſon cœur. Les inquiétudes, qui m'avoient tourmenté depuis l'inſtant de

l'enlevement de Mademoiſelle de Roſoi, augmenterent bien encore, quand Roger fut ſorti de la Tour-Neuve : il me parut un ennemi redoutable. Avec quel chagrin ne le vis-je point ſe montrer à la Cour ? Il s'en ſeroit apperçû, ſi le ſien lui eût permis de remarquer quelque choſe, & ne l'eût pas déterminé au voïage d'Italie.

Je fus charmé de ſon départ ; mais je n'en fus pas plus heureux. Mademoiſelle du Mez joignit à ſon air froid & indifférent, une triſteſſe, dont la cauſe étoit bien accablante pour moi. Elle vivoit plus retirée qu'à ſon ordinaire ; diſtraite dans les plaiſirs de la Cour, où ſon rang & les bienſéances l'obligoient de paroître, tout ſembloit l'importuner. Je voulus parler, je voulus en tremblant me plaindre, elle m'impo-

ſa ſilence avec un air de hauteur & de dureté, qui me la fit preſque méconnoître.

Je paſſe, mon cher Vicomte, ſur bien des circonſtances inutiles dans ce moment. Le Comte de Dammartin mourut. L'avis que vous donnâtes de ſa mort à Roger, le fit revenir à la Cour pour voler en Bretagne, où il étoit bien aſſûré de porter la conſolation. Je me gardois bien d'entretenir Mademoiſelle du Mez du prochain bonheur de Roger, j'éloignois au contraire, dans toutes les converſations ou générales ou particulieres, tout ce qui pouvoit réveiller des idées, que la raiſon de Mademoiſelle du Mez devoit rejetter : cependant, elle tomba dans une langueur, qui fut ſuivie d'une maladie dangereuſe. Le péril extrême où je la vis, me fit oublier qu'-

elle étoit ingrate à mon égard, & ſenſible pour un autre. Elle eſt ingrate, diſois-je dans l'excès de ma douleur, mais elle n'eſt point perfide : je n'ai dans mon infortune, de reproche à faire qu'au deſtin ennemi de mon bonheur. Hélas ! ni mes ſouhaits les plus ardens, ni les attentions d'une famille allarmée ne la ramenoient point à la vie. La mort de la Comteſſe de Dammartin ralluma un flambeau prêt à s'éteindre, & fit renaître dans ſon cœur une eſpérance qui me rend plus infortuné que je ne l'ai jamais été. Je me fais de violens efforts pour cacher à Roger mes inquiétudes. Quel ſeroit mon déſeſpoir, ſi j'avois à me reprocher de lui avoir fait appercevoir que Mademoiſelle du Mez eſt prévenuë en ſa faveur ! L'ingrate, qui voit avec peine ma paſſion, s'applau-

diroit de me l'avoir inſpirée, ſi elle pouvoit lui ſervir à inſtruire Roger de la ſienne. Roger cependant doit ſe défendre du pouvoir de ſes charmes : il connoît ma tendreſſe ; mais ſi l'amour, qui n'écoute rien, lui faiſoit par malheur oublier ce qu'il doit à l'amitié, malgré l'avantage qu'il lui donne ſur moi, je ſerois à ſon bonheur une obſtacle difficile à vaincre. Je l'avoüe, dit le Vicomte, je ne puis revenir de l'étonnement que me cauſe votre foibleſſe ; je vous croïois l'ame plus fiere & plus courageuſe. Vous ne me paroiſſez pas dans ce moment mériter toute l'eſtime que j'ai pour vous. Quelle honte de ne pas vous affranchir d'un eſclavage duquel vous ſeriez déja ſorti, ſi vous l'aviez bien voulu ! Eh ! peut-on ne pas le vouloir, quand l'amour dédaigne de

nous adoucir ſes peines ? Quoi ! ne ſçauriez-vous triompher que les armes à la main ? Votre bras eſt-il plus fort que votre raiſon ? Eſſaïez de combattre : que les premiers aſſauts que vous vous donnerez à vous-même, peut-être ſans ſuccès, ne vous rebutent pas. Perſévérez dans vos attaques, & vous triompherez. La victoire eſt toujours à nous, quand nous le voulons ; & la plus digne eſt celle que nous remportons ſur nous-mêmes. Mademoiſelle du Mez mérite d'être aimée : votre choix ſeroit digne de vous, ſi elle vous rendoit juſtice ; mais ſon indifférence eſt trop humiliante, pour ne pas réveiller votre amour propre : ce n'eſt pas dans de pareilles occaſions qu'il eſt dangereux de l'écouter. Ah ! Vicomte ! eſt-ce là le ſecours & la conſolation

que je devois attendre de votre amitié, s'écria le Grand Sénéchal ? Le plus utile de tous les ſecours, repliqua le Vicomte, eſt celui de vous montrer votre foibleſſe ; elle ne peut jamais que vous rendre malheureux, peut-être même injuſte. Que vous importe que Mademoiſelle du Mez ſoit prévenuë en faveur de Roger ou de tout autre ? Il vous ſuffit, pour vaincre votre foibleſſe, d'être convaincu qu'elle ne vous aime pas. Vous venez de me le prouver par des faits inconteſtables, & moi je vais vous prouver qu'elle ne conſentira jamais à faire votre bonheur. Arrêtez, mon cher Vicomte, s'écria le Grand Sénéchal, épargnez-moi cette cruelle preuve. Je ne vous ai pas ouvert mon cœur pour que vous me rendiez encore plus miſérable. Au nom de notre amitié,

aïez plus d'indulgence pour moi, pour ma foibleſſe ſi vous le voulez. Non ! je ne puis la vaincre. Dans le moment que le Vicomte alloit répondre au Grand Sénéchal, le Sire de Couci entra avec le Comte de Rethel. L'abbatement & la triſteſſe de ce dernier, faiſoient aſſez connoître la vive douleur qu'il portoit au fond de l'ame.

L'extrême affliction de Roger de Rethel paroiſſoit cependant ſe modérer : il écoutoit Thibault, le Vicomte de Melun, le Grand Sénéchal, Enguerrand, & ſon cher Raoul. Il commençoit à reparoître à la Cour, lorſqu'un matin Thibault reçut par un de ſes Gentilhommes une Lettre de ſon fils. A ſa lecture il fut frappé comme d'un coup de foudre. Cette Lettre lui apprenoit que Roger, ſon fils, venoit de lui

échapper. Les excuſes qu'il lui donnoit de ſa fuite, le ſerment qu'il lui faiſoit d'obtenir du tems & de ſa raiſon, la tranquilité qu'il alloit chercher ; le pardon qu'il lui demandoit de lui cauſer tant de chagrin, & de ſe ſouſtraire, par cette abſence, à ce qu'il auroit peut-être voulu exiger de lui ; la parole qu'il lui donnoit de reſpecter ſes jours, & de revenir lorſqu'il pourroit ſe flatter d'avoir perdu le ſouvenir de ſes malheurs: Enfin la tendreſſe filiale dont la Lettre du Comte de Rethel étoit pleine, ne put modérer l'affliction de Thibault ; il ſentit cependant quelque conſolation de ſçavoir Clouville, avec ſon fils. Thibault honoroit ce Gentilhomme, de ſa confiance : il ſe flattoit d'être inſtruit par lui de ce qui pourroit arriver à Roger.

On fit, par ordre du Roi, des perquiſitions pour découvrir où étoit Roger ; mais ce fut vainement. On s'arrêta à croire que, pour ſe diſtraire de ſa douleur, & qu'avide de gloire, il s'étoit croiſé ſecretement. On fut perſuadé qu'il étoit paſſé dans une Cour étrangere à deſſein de s'embarquer pour la Terre-Sainte, ſans être connu. Thibault, accablé de triſteſſe, ſe retira à Rethel, après avoir reçû du Roi des preuves certaines de ſa bonté, & de l'interêt qu'il prenoit à Roger.

Le Sire de Couci n'étoit pas le plus touché de la fuite du Comte de Rethel ; Mademoiſelle du Mez reſſentoit plus vivement que lui ce coup imprévu. Le Comte des Barres ne s'étoit pas trompé. Depuis plus de deux ans, elle étoit la victime d'une

tendreſſe que ſa raiſon n'avoit pû dompter. Irritée d'un ſilence que ſa douleur ne lui permettoit plus de garder, ſa digne & fidelle Gouvernante dut à ſon déſeſpoir ce que ſon amitié exigeoit en vain depuis long-tems. Tu m'as reproché tant de fois, lui dit Mademoiſelle du Mez, de te cacher la cauſe de la triſteſſe où je ſuis plongée, & tu as la cruauté dans le moment, où tu me vois agitée du plus affreux déſeſpoir, de ne pas me demander, ſi ce n'eſt point la fuite du Comte de Rethel qui me réduit dans cet état? Oüi, ma chere Salmeni! oüi! c'eſt le départ de Roger! Oüi! ce ſont ſes malheurs & les miens qui me font éprouver des maux, inconnus à toute autre qu'à moi. Apprens donc, puiſque tu n'as pû le deviner, que je l'aime, ce malheu-

reux Roger, ce Roger dont le déſeſpoir vient de l'arracher des bras d'un pere ſi affligé, & le fera peut-être errer dans le monde, pour y affronter les périls, & y chercher la mort qu'il trouvera enfin ? Ce Roger, qui ſans le vouloir & ſans y penſer, m'a rendu ſenſible. Sçait-il, Mademoiſelle, que vous l'aimez, lui demanda Salmeni ? Eh ! comment le ſçauroit-il ! Je n'en ſuis pas aimée, repartit vivement Mademoiſeile du Mez. Quand j'aurois eu la foibleſſe de lui laiſſer voir ma paſſion, ſon amour pour la Comteſſe de Dammartin lui auroit-il permis de s'appercevoir qu'il étoit aimé d'une autre que d'elle ! Alix ! Quels regrets n'avez-vous pas dû avoir en quittant la vie ? Quelle perte ! Vous jouïſſiez du bonheur ſuprême d'être adorée de Roger. Un ſilence

morne ſuccéda à ce diſcours. Mademoiſelle du Mez, accablée ſous le poids de ſes réflexions, s'abandonna à elle-même. Salmeni la voïant dans cet état, lui dit : Je rougis pour vous, Mademoiſelle, de vous voir capable d'une foibleſſe qui n'a point d'excuſe. Quoi ! ſans que le Comte de Rethel ait jamais ſongé à vous plaire, ſans qu'il ait cherché à ſe rendre maître de votre cœur, vous avez pû le laiſſer ſurprendre ? Eh ! Quoi ! Mademoiſelle, votre raiſon n'auroit-elle pas dû vous faire revenir d'un égarement ſi honteux ? Ah ! ma chere Salmeni, s'écria Mademoiſelle du Mez, épargne-moi la honte que tes juſtes reproches me cauſeroient. Hélas ! à quoi ſerviroient-ils ? Depuis deux ans, tous ceux que je me fais à moi-même, m'ont fait rougir inutilement,

ment. Plains moi plûtôt, & laiſſe-moi te conter comment l'amour s'eſt inſenſiblement emparé de mon cœur.

Dès mon enfance élevée à la Cour, mes yeux s'étoient accoûtumez, ſans que mon cœur en reçût la moindre impreſſion, à voir ce qui étoit de plus aimable. Tu ſçais que j'attendois ſans inquiétude & ſans impatience, que le choix de mon pere fixât mon ſort. La ſanté languiſſante de ma mere nous retint deux ans au Mez : tu peux te ſouvenir que j'y reſtai ſans regretter la Cour. La maladie qui a terminé les jours de mon pere, nous y rappella. J'y revins dans une confiance fondée ſur le paſſé, que rien ne pourroit ſurprendre mon cœur. Le Comte de Rethel étoit alors à Paris : il me parut tout différent de ce que je l'avois vû avant

d'aller au Mez. Sa taille avoit pris de nouvelles graces ; je crus qu'aucun homme n'étoit ſi parfait : cependant je ne portai ſur lui que ce dégré d'attention qu'attire une belle phiſionomie, ſoutenue de cet air de grandeur à qui on ne peut refuſer ſon ſuffrage. Il partit pour obéir à ſon pere qui le rappelloit auprès de lui. Funeſte voïage ! Il revint aprés ſix mois d'abſence ; mais il revint avec cette paſſion violente pour Mademoiſelle de Roſoi, qui a cauſé tant de malheurs, ſans ceux qu'elle cauſera peut-être encore. Je l'ignorois cette paſſion, ainſi que toute la Cour, & j'étois étonnée de l'indifférence du Comte de Rethel. A l'étonnement ſucceda bientôt un léger mouvement de dépit ; à ce mouvement en ſucceda un autre. Je déſirai que ſon cœur ſe

déclarât en ma faveur, & que le choix de ma mere tombât sur lui. Ce desir qui ne me tourmentoit pas encore, se développa & se fit sentir à moi avec un empire tirannique. Voici, ma chere Salmeni, l'instant qui a décidé de mon malheur. Le Comte de Rethel parut me distinguer de toutes les autres femmes. Je m'imaginai lire dans ses yeux un plaisir égal à celui que je ressentois quand il m'entretenoit. Je prenois ses attentions, qui n'étoient que de simples politesses dûës à mon sexe & à mon rang, pour des preuves d'une passion naissante; mais c'étoit la mienne qui étoit le principe de ma fatale crédulité: je fus bientôt désabusée. Le silence trop soutenu du Comte de Rethel; celui qu'il gardoit avec mon frere, le peu de soin qu'il rendoit à ma mere; un discours

que Madame de Roſoi lui tint en ma préſence, dans lequel je crus comprendre qu'il aimoit & qu'il étoit malheureux; ſon départ enfin pour le Camp de Bourgogne ſans avoir pris congé de moi; tout cela ne m'inſtruiſit que trop, que le Comte de Rethel ne m'aimoit point; & la douleur que j'en reſſentis m'apprit combien il m'étoit cher. Son abſence, le dépit, les reproches que je me faiſois, ma tendreſſe dont ma vanité vouloit en vain triompher, tout ſervoit à me tourmenter; tout enfin ajoutoit à la honte que j'avois, d'aimer ſans être aimée. Le Comte des Barres, à qui j'avois inſpiré une paſſion telle que j'aurois voulu que le Comte de Rethel l'eût reſſentie, me porta un coup ſenſible. Touché de mon indifférence, & éclairé par la jalouſie, des Barres ſoup-

ſonna une vérité que j'aurois voulu me cacher à moi-même. Inquiet, voulant ſans doute ſe confirmer dans ſes ſoupçons, ou s'en guerir, il jetta adroitement dans mon cœur le même venin de jalouſie, dont le ſien étoit empoiſonné. Le cruel m'apprit que je ſubiſſois le même ſort que lui, en m'inſtruiſant que le Comte de Rethel aimoit un objet charmant; mais il ne voulut jamais me le nommer. Cette diſcrétion me fit douter de la vérité du diſcours du Comte : ſa paſſion pour moi me le rendit ſuſpect : cependant l'incertitude où me jettoit ou la vérité, ou la feinte, devint pour moi un tourment qui me rendoit encore plus à plaindre. Que devins-je, quand l'enlevement de Mademoiſelle de Roſoi juſtifia le Comte des Barres! il ne me fut plus permis ni de douter,

ni de me flater. Je ſçavois que je n'étois point aimée ; j'en étois confuſe : mais je penſois du moins que le Comte de Rethel n'aimoit rien. Hélas ! en perdant cette erreur, je perdis tout ce que j'avois de cher : car il étoit des inſtans où j'oſois concevoir quelque eſpérance. La paſſion du Comte de Rethel pour Mademoiſelle de Roſoi, leurs malheurs, le déſeſpoir de cet amant me cauſerent un genre d'affliction qui m'étonna moi-même. Je fus ſenſiblement touchée ; je plaignis Roger. La douleur où j'appris qu'il étoit plongé, me pénétra & me fit preſque regretter la perte qu'il faiſoit : enfin ma cruelle ſituation me fit comprendre toute l'horreur de la ſienne, & me la fit partager. Oüi ! ma chere Salmeni, je crois que j'aurois moins ſouffert de voir Ro-

ger uni avec Mademoiſelle de Roſoi, que de le ſçavoir encore plus à plaindre que moi : car je n'ai jamais connu le plaiſir d'être aimée de ce qu'on aime. Jamais je n'ai pû me livrer à la douce ivreſſe de penſer que j'allois être heureuſe. J'ignore le charme que porte dans le cœur, un regard, un mot, un ſoupir de l'objet aimé ; & le tendre Roger en connoît, pour ſon malheur, tout le prix. L'excès de ſa miſere me forçoit à le plaindre malgré moi. Tu ſçais que pouſſé par ſon déſeſpoir, il rompit tous les obſtacles, & courut en Bretagne pour ſe venger ſur le Comte de Dammartin, auteur de tous ſes maux. Quelles furent mes allarmes ! Hélas ! je tremblai pour ſes jours autant que s'il eût dû déſormais ne vivre que pour moi. Il revint. Je ſentis auſſi vivement que lui,

le surcroît de chagrin où sa prison le plongea : il sortit de la Tour-Neuve ; je le vis : l'accablement où il étoit m'inspira une pitié qui m'arracha des pleurs.

Aux vives inquiétudes que m'avoient causé les malheurs de Roger, succéda un raïon d'espérance. Je me flattai que réduit à chercher un objet capable de le consoler, il pourroit m'en trouver digne. Cette idée me fit prendre la résolution d'avoüer ma foiblesse à mon frere ; mais tandis que je combattois pour obtenir de moi un aveu qui me coûtoit, Roger partit pour l'Italie. Ce départ imprévû me jetta dans un état plus déplorable que tout ce qui avoit précedé.

Ni l'absence de Roger, ni le tems, ni ma raison n'avoient rien gagné sur moi, lorsque la nouvelle de la mort du Comte de

de Dammartin porta à mon cœur un coup bien ſenſible. Je me ſuis trop reproché les mouvemens qui m'agiterent alors, & je ſçus trop bien en triompher, pour feindre de les avoüer. J'enviſageai avec horreur, le bien dont alloit joüir Roger. La Comteſſe de Dammartin me parut une rivale odieuſe, pour qui je conçus une haine mortelle; le ſouvenir de tout ce que Roger avoit ſouffert, l'idée de ce qu'il ſouffriroit encore ſi Dammartin vivoit; enfin les ſentimens généreux qui m'avoient fait entrer dans ſes peines, tout céda à mes jaloux tranſports. Je ne pus penſer ſans un déſeſpoir violent, que j'allois être ſeule à plaindre: j'aurois voulu du moins, que tout eût manqué à Roger comme à moi, le reſte de ſa vie. Je ne tardai pas à rou-

gir de tous ces mouvemens ; je les regardai comme des monſtres, qui s'élevoient contre moi, moins pour déchirer mon cœur, que pour y effacer les ſacrez caracteres de cette vertu pure, qu'un pere & une mere également reſpectables, y avoient gravez ; enfin j'eus la conſolation de me retrouver digne de l'un & de l'autre.

Roger arriva, la ſatisfaction que répandoit ſur ſon viſage, l'idée de ſon bonheur prochain, me rendoit ſa préſence auſſi inſupportable qu'elle devoit m'être chere. Son départ pour la Bretagne, où l'Amour lui-même ſembloit le conduire pour couronner ſa conſtance, fut pour moi un coup ſi ſenſible, que j'y ſuccombai ; mais l'Amour le joüoit encore, ſans s'intereſſer pour moi. Un funeſte accident

vint lui arracher Alix, preſque d'entre les bras. Elle mourut. Hélas ! tandis qu'à Nantes Roger faiſoit craindre par ſon déſeſpoir, que la mort de la Comteſſe de Dammartin ne fût ſuivie de la ſienne, je t'ai fait trembler pour mes malheureux jours. Ni ma raiſon ni ma jeuneſſe, ne m'étoient d'aucun ſecours. La nouvelle que ma rivale n'étoit plus, ranima mon eſpérance ſi ſouvent trompée ; & cette foible lueur eut la force de me ramener des portes du trépas.

J'étois à peine hors de danger, quand j'appris & le retour du Comte de Réthel, & le déſeſpoir où il s'abandonnoit, & les appréhenſions où l'on étoit pour ſa vie. Figure-toi, ſi tu le peux, tout ce que je ſouffris ; je ne puis te l'exprimer. Mon frere alloit ſou-

vent chez lui : jamais il n'en revenoit ſans me porter le poignard dans le ſein, par les détails qu'il me faiſoit de l'état de Roger. Après un mois, ſa douleur parut ſe modérer ; on le crut plus tranquille, il vint à la Cour. J'étois encore bien foible ; mais je trouvai des forces pour me rendre où je pouvois le voir. Je le vis ! qu'il me fit de pitié ! je lui parlai, je le plaignis, il me répondit en homme touché de la plus ſenſible affliction. Sa douleur m'attendrit à un tel point, que j'eus peine à lui cacher le trouble où j'étois.

Pendant le peu de tems qu'il eſt venu aſſez régulierement à la Cour, j'ai crû remarquer qu'il trouvoit quelque conſolation à m'entretenir. Mon eſpérance ſe ranima ; mais hélas ! elle ne brilla à mes yeux, que pour s'éva-

noüir, en me laiſſant en proïe à de nouveaux tourmens. Roger vient de diſparoître, ma chere Salmeni ! il vient de s'échapper ! Le Comte de Rethel s'arrache de la Cour, Mademoiſelle, lui dit ſa fidelle Gouvernante, pour perdre de vûë des objets, capables de lui rappeller de trop tendres ſouvenirs ; c'eſt pour les effacer, c'eſt enfin pour retrouver ſon repos qu'il s'éloigne, il ne veut plus nourrir une paſſion qui le rend malheureux, & que ſa raiſon lui montre à préſent comme une foibleſſe. Il vous donne un exemple, c'eſt à vous à le ſuivre : tirez de ſon abſence les mêmes avantages qu'il en tirera : triomphez de votre tendreſſe ; oüi ! Mademoiſelle, il faut en triompher : vous le devez pour votre repos, & pour votre gloire ; & quand vous le voudrez,

vous obtiendrez de vous ce triomphe. L'obtenir, reprit Mademoiſelle du Mez ! Non, Salmeni, je le voudrois en vain ! Crois-tu que je ne me ſois pas mille fois reproché ma foibleſſe ? T'imagines-tu que je m'approuve ? Me ferois-tu le tort de penſer que je n'ai pas voulu la vaincre ? Oüi ! Mademoiſelle, lui répondit Salmeni : oüi ! je penſe que vous la nourriſſez avec une complaiſance indigne de vous. Que vous êtes cruelle à vous-même, & injuſte à l'égard du Grand Sénéchal ! il vous adore, rien ne lui manque pour plaire, tout parle en ſa faveur, naiſſance, dignité, figure, eſprit, caractere, valeur ; & vous n'écoutez qu'un amour qui devient le Tiran de votre raiſon ! Je l'avouërai, l'eſtime que je ne puis refuſer au Grand Sénéchal,

reparrit Mademoiſelle du Mez, m'a ſouvent forcée à le plaindre; je voudrois pouvoir faire ſon bonheur. Vous le feriez, & le vôtre ſi vous le vouliez, Mademoiſelle, lui dit, Salmeni. L'abſence du Comte de Rethel, indifférent pour vous, & les ſoins empreſſez du Grand Sénéchal, auroient un ſuccès heureux, ſi vous daigniez écouter votre raiſon. Que je lui veux de mal à cette raiſon, s'écria Mademoiſelle du Mez! elle ne ſert qu'à me tourmenter: Non, Salmeni, n'eſpere rien d'elle. Je vous eſtime trop, Mademoiſelle, pour n'en pas tout eſperer, répliqua Salmeni; mais en attendant qu'elle triomphe, que le Grand Sénéchal eſt malheureux! Je ſuis trop miſérable, repartit Mademoiſelle du Mez, pour ne pas ſentir combien il

eſt à plaindre. Notre ſort eſt pareil ; il éprouve les mêmes maux que j'endure. Que dis-je ! Non, ſon ſort eſt moins affreux que le mien. L'incertitude lui reſte encore, il peut dans quelques inſtans, douter de ma tendreſſe. Ah ! Salmeni ! comptes-tu pour rien la conſolation de m'avoir inſtruite de la ſienne ? de m'en entretenir, de penſer que je ſçais ſa paſſion, & que peut-être je le plains ? tandis que moi, triſte victime de mon devoir, & d'un malheureux penchant, je ne ſçaurois ni douter de mon malheur, ni m'en plaindre à celui qui le cauſe. Je ne puis même me flater, que Roger ait jamais ſenti, en ma faveur, un ſimple mouvement de pitié. Hélas ! il ignore & ignorera toujours que je l'aime. Sans doute ! il l'ignorera toujours,

puiſque jamais il ne daignera s'inſtruire de mon ſecret!

L'agitation de Mademoiſelle du Mez, ſe liſoit ſur ſon viſage : elle avoit l'air troublé, elle répandoit des larmes, lorſque le Grand Sénéchal entra. Il n'oſa, par reſpect, paroître s'appercevoir du déſordre où elle étoit, mais il en devina la cauſe. La triſteſſe, le ſilence & l'air embarraſſé de l'un & de l'autre, les trahiſſoient également ; ils voïoient tous les deux à regret, qu'ils devinoient ce qui ſe paſſoit dans leurs cœurs. Ce qui arrivoit dans ce moment, arrivoit ſouvent, & mettoit le Grand Sénéchal à de cruelles épreuves : il ne voïoit Mademoiſelle du Mez, que pour être le témoin d'une mélancolie, qui l'aſſûroit de ce dont il auroit voulu douter. Ses ſoins ainſi que ſa paſ-

ſion, étoient toujours les mêmes : cependant il entretenoit rarement Mademoiſelle du Mez de la triſte ſituation de ſon ame : mais quand un moment favorable lui fourniſſoit une occaſion de parler, & de ſe plaindre reſpectueuſement, Mademoiſelle du Mez, malgré ſon air d'indifférence, lui faiſoit ſentir, ſans le prononcer, qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir payer des ſentimens, dont elle connoiſſoit le prix.

Foible conſolation, qui pourtant entretenoit la paſſion du Grand Sénéchal ! Le Vicomte de Melun en voïoit la durée & l'excès, avec peine : il plaignoit ſon ami ; mais ſon amitié pour lui, le rendoit un Cenſeur ſévere. Il lui reprochoit tous les jours ſa foibleſſe ; il le ſollicitoit ſans ceſſe de s'éloigner de la

Cour, juſqu'à ce que le tems & l'abſence euſſent fait, ce que ſa raiſon n'avoit pas encore eu la force de commencer. Le Grand Sénéchal le vouloit quelquefois: il promettoit au Vicomte, de s'éloigner, & il differoit toujours : cependant il voïoit rarement Mademoiſelle du Mez: elle n'alloit preſque point à la Cour, & il n'avoit plus la même liberté de la viſiter chez elle, le Maréchal ſon Frere, étant depuis quelque tems en Angleterre. Le Roi l'avoit envoïé près de Henri, pour y ménager les intérêts du Duc de Bretagne, qui honoré de l'amitié de Philippe-Auguſte, étoit venu avec Conſtance ſa femme, lui demander ſa protection. (*a*)

(*a*) Geoffroi, Duc de Bretagne étoit le troiſiéme fils de Henri, Roi d'Angleterre : il poſſedoit la Bretagne, par Conſtance ſa Femme.

Le Vicomte commençoit à déſeſperer que le Grand Sénéchal pût prendre le ſage parti de s'éloigner de Mademoiſelle du Mez, il s'épargnoit même la peine de lui en faire voir la néceſſité, lorſque Philippe-Auguſte nomma le Vicomte, Ambaſſadeur auprès de l'Empereur Frederic. (*a*).

Le Vicomte penſa d'abord à ſaiſir cette occaſion, pour arracher le Grand Sénéchal de la Cour : il lui parla avec la force que donne la plus tendre amitié. Enfin après une longue réſiſtance, preſſé par les raiſons & les reproches de ſon ami, le Grand Sénéchal promit de partir avec lui. Le Vicomte ſe défiant de cette parole, l'engagea ſur le champ, à demander au Roi, la permiſſion de faire le voïage

(*a*) Surnommé le Grand ou Barberouſſe.

d'Allemagne. Le Comte des Barres eut à peine obtenu de Philippe, ce qu'il lui avoit demandé, qu'il eut un extrême regret d'avoir cedé aux raiſons du Vicomte. Sa paſſion ſe fit ſentir dans ce moment avec plus de violence que jamais. Il auroit voulu trouver un prétexte pour ne point partir ; mais l'eſtime qu'il avoit pour le Vicomte, & la crainte de lui paroître indigne de la ſienne, triompherent de ſes irréſolutions.

La ſituation de Mademoiſelle du Mez, ne vangeoit que trop bien le Grand Sénéchal ; leur tendreſſe, également malheureuſe, déchiroit également leurs cœurs. Depuis près de vingt mois que le Comte de Rethel étoit abſent, on n'avoit point eu de ſes nouvelles. Cette tendre fille, toujours occupée de ſa paſſion,

étoit ſans ceſſe tourmentée de la crainte mortelle, que Roger ne vît plus le jour. La réſolution du Comte des Barres, lui reprocha la complaiſance avec laquelle elle nourriſſoit ſa foibleſſe: elle fut cependant touchée, en apprenant qu'il alloit en Allemagne, avec le Vicomte de Melun: Elle penſa, qu'auſſi à plaindre qu'elle, mais plus capable de ſe vaincre, il prenoit enfin le ſage parti de la fuïr, pour parvenir à l'oublier: s'il eut la force de tenir ſa parole au Vicomte, il n'eut pas celle de partir ſans donner à Mademoiſelle du Mez de nouvelles marques de ſa paſſion, de ſa foibleſſe & de ſes ſoupçons: il chercha le moment de prendre congé d'elle, ſans témoin; il le trouva. Son diſcours eut peu d'ordre; ſon amour & ſa douleur furent

exprimez juſqu'aux larmes. Mademoiſelle du Mez, attendrie de la triſte ſituation du Sénéchal, par la ſienne même, lui témoigna combien elle déſiroit qu'il retrouvât ſon repos. Ce genre de pitié, qui n'avoit rien de tendre, irrita la douleur du Comte des Barres : il ſe plaignit, il murmura de la rigueur de ſon ſort, il reprocha à Mademoiſelle du Mez ſon injuſtice. Enfin, le reſpect qu'elle lui avoit toujours imprimé, ne put dans ce moment moderer ſon déſeſpoir ; il l'emporta malgré lui. Que je ſuis à plaindre, s'écria-t'il ! mes ſoins, ma tendreſſe, ma conſtance n'ont pû vous toucher, tandis qu'un autre, ſans y penſer, me porte dans votre cœur un coup mortel ! Quels regrets ! Peut-être vous verrois-je païer tant d'amour, de quelque recon-

noiſſance, ſi le ſort ennemi de l'un & de l'autre.... Arrêtez, lui dit fierement Mademoiſelle du Mez. Votre douleur ne peut juſtifier votre témerité ; elle change en reſſentiment, la pitié que je ne refuſois pas à votre ſituation. Eh quoi ! mon indifférence pour vous, eſt-elle un garand que je ſuis ſenſible pour un autre ? Faut-il aimer quelque choſe, pour pouvoir réſiſter au Comte des Barres ? vous le penſez ſans doute ! Votre orgüeil fainaître vos ſoupçons, & votre audace vous fait oſer me les montrer ; mais je réprimerai l'un, & punirai l'autre, en vous aſſurant, qu'avec un cœur libre, j'aurai toujours pour vous la même indifférence. Votre abſence, pourſuivit-elle, va vous donner les moïens de vous vanger en m'oubliant. Je ſouhaite que votre

votre orgüeil obtienne de vous ce triomphe ; je me flate du moins qu'il me laiſſera ignorer quels ſont vos ſentimens ; votre maniere de les exprimer eſt trop offenſante, pour que je veüille jamais vous écouter. En achevant ces mots, Mademoiſelle du Mez, ſans donner le tems au Grand Sénéchal de lui répondre, paſſa dans l'appartement de ſa Mere, où cet amant, déſeſperé & confus de s'être attiré un couroux qui l'accabloit, n'oſa la ſuivre : peu de jours après, il partit avec le Vicomte de Melun. Ce dernier déja connu de l'Empereur, en fut accüeilli d'une maniere, à faire juger de l'eſtime & de l'amitié qu'il avoit conçuës pour ce Seigneur, pendant ſon ſéjour auprès de lui. Il parut charmé que le choix de Philippe-Auguſte,

fût encore tombé ſur un homme, dont il croïoit connoître le génie & le caractere.

L'Empereur Frederic, Prince belliqueux & inquiet, étoit dans une agitation continuelle. Ses différends avec le Pape, le portoient ſans ceſſe d'Italie en Allemagne, & d'Allemagne en Italie. Il avoit des Ennemis par tout ; il ne les craignoit point, mais il ne les mépriſoit pas. Il étoit toujours armé, & preſque tous ſes jours étoient marquez par quelque action de Guerre. Philippe étoit trop bon politique, pour ne pas vouloir pénétrer dans les ſecrets de Frederic ; & le Vicomte de Melun avoit cette capacité, cachée ſous un air ſimple & naturel, ſi néceſſaire pour réüſſir dans une découverte difficile.

L'Empereur ſe plaiſoit à con-

verſer avec le Vicomte de Melun : il l'interrogeoit ſouvent ſur les uſages & les manieres de la Cour de France, ſur le caractere de ceux qui étoient honorez de la confiance de Philippe-Auguſte, ſur tout, il aimoit à l'entendre parler des grandes qualitez de ce Prince. Le récit de quelques traits qui lui prouvoient ſa ſageſſe, ſa prévoïance, ſon diſcernement & ſa politique, lui cauſoient une ſurpriſe extrême. La Nature en formant Philippe, dit un jour l'Empereur au Vicomte, s'eſt plû dans ſon ouvrage : elle a voulu que ce Prince méritât, preſque en naiſſant, l'eſtime de l'Europe : elle n'a point formé un Enfant, elle a d'abord fait un Homme ! Sa jeuneſſe laiſſoit douter, de ce que la Renommée publioit de lui ; mais toutes ſes actions, ſoutenuës

juſqu'en ce jour, ont triomphé de l'incrédulité. Je ſens cependant que la nature a été ſecondée, par une éducation qui a avancé chez ce Prince, ce que les plus grands Hommes n'acquierent que par l'expérience. Cette réflexion, pourſuivit l'Empereur, m'a donné une grande idée, de celui à qui on a confié ce précieux dépôt. Il falloit que le Maréchal du Mez, fût un homme, que le Dieu Tutélaire de la France, eût fait naître exprès dans le ſein de la Cour, pour élever votre Monarque. Satisfaites, Vicomte, ma curioſité. Vous avez vû de près le Maréchal : je me ſouviens de vous avoir entendu dire, que vous étiez amis : vos lumieres vous mettoient en état de juger de ſon génie. Quel étoit-il ? quel étoit ſon caractere ? Son

caractere étoit doux & ferme en même-tems, repartit le Vicomte ; ſon unique ambition fut de remplir tous ſes devoirs. L'étenduë de ſon génie, le faiſoit juger, non-ſeulement de tout ce qu'il falloit qu'il fît, mais encore, du tems & des circonſtances, où il devoit placer ſes inſtructions. Chargé de l'éducation de Philippe, il ſe croïoit reſponſable du bonheur ou du malheur de ſes Sujets. Il croïoit plus ; il croïoit l'être de Philippe même. Il eſt aiſé de comprendre que pénétré de cette grande vérité, il avoit cette noble hardieſſe, ſi néceſſaire pour reprendre & inſtruire Philippe. Son attention étoit continuelle pour développer le germe des vertus que le Ciel avoit mis dans le cœur de ce Prince, pour les faire croître & les affermir, & pour

étouffer, dès leur naiſſance, de petits mouvemens, qui, en ſe fortifiant par l'habitude, auroient pû obſcurcir ſes grandes qualitez. Sa ſéverité, corrigée par la douceur & le reſpect, lui faiſoit tout oſer & tout dire. Quelquefois il ſe contentoit de jetter ſes leçons, comme au hazard; dans une autre occaſion, il les appuïoit. Il éloignoit de ſon illuſtre Pupile les fades Adulateurs; il ne vouloit point accoutumer aux loüanges, l'oreille de ce jeune Héros. Contentez-vous d'en être digne, lui diſoit-il: ne ſoïez jaloux que de celles qui ne viendront pas juſqu'à vous, ou du moins qu'on ne vous adreſſera pas; ce ſont celles du Peuple. Voilà les ſeules vraies, & les ſeules précieuſes pour un Roi: elles ſont les garans, & de l'amour des Petits, & de l'eſtime.

des Grands. Méritez, ajoutoit-t'il tendrement, par votre prudence, par votre ſageſſe, par un eſprit d'équité & de juſtice, par votre amour pour la vérité, qui inſenſiblement s'approchera de vous ; méritez, par votre bonté & votre clémence, ce reſpect & cette eſtime, que les Sujets ne refuſent qu'à regret, à des Princes qu'ils voudroient toujours trouver dignes de leur admiration. Que les Princes ſont malheureux, diſoit le ſage Maréchal du Mez à notre jeune Monarque ! la vérité ne les approche preſque jamais : une crainte ſervile qu'imprime l'éclat de la grandeur ; une baſſe complaiſance, fille de l'Orgueil ; un faux reſpect, qui cache un véritable interêt, la retiennent en eſclavage. Qu'on doit peu ſçavoir mauvais gré aux Princes, de leur

aveuglement ſur eux-mêmes ! Comment ſçauroient-ils qu'ils font des actions déſapprouvées ? Ils n'ont point d'Amis ; ils n'ont que des Créatures. Tout ce qui les entoure les abuſe : on nomme leur avarice, ſage prévoïance : on qualifie une prodigalité qui les force à vexer leurs Sujets, du beau titre de magnificence. S'ils ſont cruels, on leur dit qu'ils ſont juſtes : on excuſe leur injuſtice, en leur diſant qu'ils ne peuvent ni tout voir ni tout ſçavoir : on careſſe enfin leurs vices ; le Courtiſan les approuve, & s'y prête pour arriver à la faveur. Tout leur eſt permis, leur dit-on. Quelle erreur ! Les Princes doivent compte à l'Univers de ce qu'ils penſent, de ce qu'ils font, de leurs foibleſſes & de leurs vertus. Rien ne leur eſt permis que le bien : mais eſclaves de leurs

paſſions,

passions, ils frappent sans qu'on ose leur dire que le trait dont ils assassinent un malheureux, porte un coup mortel à leur gloire. Les Princes sont des hommes; ils ne sont pas au-dessus des revers : doivent-ils être sans humanité ? C'est d'eux que nous attendons les exemples de justice, de douceur, de modération, de générosité & de magnanimité. La clémence est le partage de ceux qui ont en main le pouvoir de se vanger. Voilà comme pensoit le Maréchal du Mez, continua le Vicomte de Melun : voilà comme ce sage Gouverneur a cultivé & mis en valeur un heureux naturel : voilà quelles étoient ses leçons ; leçons qui ont gravé dans le cœur de mon Maître, les vertus qui le font admirer de tous les Peuples de la Terre, & chérir de ceux qui

ont le bonheur de lui obéir. Votre diſcours vient de m'inſtruire, dit l'Empereur, que la Nature & le Maréchal du Mez ont tous deux preſque également concouru, à faire de votre Roi, un grand Monarque. Heureux le Prince qui tombe entre les mains d'un tel Gouverneur! vous venez de m'inſpirer de la vénération pour celui de Philippe. Qu'il étoit digne de l'eſtime, de l'amitié, & de la confiance dont ſon illuſtre Pupile lui a donné tant de marques! Qu'il méritoit les regrets dont il a honoré ſa mort! Le Maréchal du Mez eſt encore aujourd'hui cher au Roi, dans la perſonne d'Alberic, réprit le Vicomte : la reconnoiſſance qu'il doit au pere ſe manifeſte dans ſes bontez pour le fils, & le fils juſtifie les bontez de Philippe.

L'Empereur fit plusieurs questions au Vicomte sur Alberic ; il lui en fit aussi sur le Comte des Barres, que ce Prince avoit reçû avec les égards dûs à un Grand Seigneur. Sa phisionomie l'avoit d'abord prévenu en sa faveur ; mais le détail que lui fit le Vicomte, des qualitez brillantes & solides du Grand Sénéchal, le charma : ses attentions pour lui dans la suite, allerent jusqu'aux caresses. Les grands Hommes de Guerre étoient toujours assurez de ses faveurs.

Au récit de quelques actions du Comte des Barres, qui marquoient sa valeur & son habileté dans le métier de la Guerre, l'Empereur dit vivement : Que Philippe est heureux ! sa Noblesse est nombreuse, & ne respire que la gloire. Il en faut convenir, les François la cherchent

d'une maniere unique qui les caractériſe. J'en ai un dans mes Troupes, nommé Glandieres, qui s'eſt acquis en très-peu de tems, une grande réputation. Il ne ſe donne que pour un ſimple Gentilhomme; mais il porte dans toute ſa perſonne un air de grandeur, qui annonce la plus haute naiſſance. Erneſt de Souabe, Généraliſſime de mes Armées, ne peut ſe paſſer de lui; & malgré ſa grande expérience, il ne fait preſque rien de conſidérable, ſans conſulter cet homme d'une grande valeur, & d'une égale reſſource.

Dans ce moment, on avertit l'Empereur que Glandieres venoit d'arriver de l'Armée, & qu'il demandoit à voir Sa Majeſté Impériale. Glandieres entra: il rendit à l'Empereur une Lettre du Prince de Souabe. Ce

Général y parloit ſuccinctement de la réuſſite d'une nouvelle expédition, qui avoit preſque roulé ſur la hardieſſe, la vigilance & la valeur de Glandieres, à qui Erneſt laiſſoit le ſoin d'en détailler toutes les circonſtances. L'Empereur, en interrogeant Glandieres, le trouva embarraſſé dans ſes réponſes : il crut voir du trouble & de l'altération dans ſes yeux ; & aïant remarqué ſur le viſage du Vicomte de Melun, une émotion mêlée de joie : Ah ! Vicomte, dit ce Prince pénétrant, vous allez m'apprendre qui eſt véritablement Glandieres. Quel plaiſir pour moi, répondit le Vicomte, de retrouver auprès de Votre Majeſté Impériale, Roger de Champagne, fils unique de Thibault, Comte de Rethel, qui depuis près de deux ans s'eſt dérobé de

la Cour de France, où il eſt généralement chéri & eſtimé ! Quelle raiſon, dit l'Empereur adreſſant la parole à Roger, pouvez-vous avoir eu pour me cacher avec tant de ſoin, la grandeur de votre naiſſance ? Quand on en ſoutient l'éclat par un mérite auſſi réel que le vôtre, on ne doit jamais en faire un miſtere. J'inſtruirai Votre Majeſté, repliqua le Vicomte, voïant l'embarras de Roger, des raiſons qui ont déterminé le Comte de Rethel à fuir la Cour de France, & à changer de nom ; mais ne le forcez pas à en faire lui-même le récit, il lui en coûteroit peut-être trop.

Le Vicomte de Melun & le Comte de Rethel, ſortirent enſemble du Cabinet de l'Empereur. La joie qu'ils reſſentoient l'un & l'autre, de ſe revoir, étoit

des plus vives ; Roger ſur-tout ne pouvoit exprimer l'excès de la ſienne. Les embraſſemens de l'Oncle de la Comteſſe de Dammartin le pénétroient, & le charmoient en même tems : des larmes, qu'un tendre ſouvenir lui arracha dans ces embraſſemens, inſtruiſirent le Vicomte que le cœur de Roger n'étoit pas encore bien tranquille. Il lui apprit que le Comte des Barres étoit à la Cour de l'Empereur ; mais il ne lui parla point du ſujet qui l'avoit engagé à quitter, pour quelque tems, celle de France : il vouloit laiſſer le Grand Sénéchal, maître de ſon ſecret. Le Comte de Rethel courut ſur le champ le chercher. La ſurpriſe & le trouble du Comte des Barres furent extrêmes, en voïant Roger. Après pluſieurs queſtions réciproques, preſſé du déſir in-

quiet de ſçavoir la ſituation du cœur de celui qu'il craignoit toujours, il demanda au Comte de Rethel, ſi le tems avoit enfin triomphé de ſes regrets & de ſa douleur. Le Grand Sénéchal fut peu ſatisfait : tout ce que lui dit Roger lui fit comprendre, il eſt vrai, qu'il n'étoit pas encore conſolé ; mais en même tems, il crut voir que ſa douleur avoit perdu preſque toute ſa vivacité. Enfin, il le trouva aſſez tranquile pour craindre que ſa premiere tendreſſe ne pût bientôt faire place à une autre. Roger avoit beau lui jurer, que jamais nul Objet ne pourroit effacer de ſon cœur l'image de la Comteſſe de Dammartin ; le Sénéchal trembloit que ce triomphe ne fût réſervé à Mademoiſelle du Mez. Son inquiétude étoit d'autant plus violente, qu'il

étoit persuadé que Thibault, averti par le Vicomte que son fils étoit en Allemagne, alloit le faire revenir à la Cour de France : il connut même que Roger étoit assez disposé à donner à son pere cette satisfaction. Votre empressement, mon cher Sénéchal, lui dit le Comte de Rethel, à me demander où j'ai été, ce que j'ai fait, comment je n'ai pas succombé sous le poids de mon malheur, ce qui m'a dissipé ? à sçavoir enfin la vraie situation de mon cœur, me prouve que votre amitié pour moi est toujours la même : mais satisfaites la mienne à votre tour. Pourquoi vous vois-je en Allemagne ? Aimez-vous encore, n'aimez-vous plus Mademoiselle du Mez ? Quel est votre sort auprès d'elle ? Je tremble qu'un noir chagrin, plûtôt que le plai-

ſir d'accompagner le Vicomte, & de juger par vous-même du caractere d'un grand Empereur, ne vous ait conduit en ces Climats. Venez-vous, comme moi, y chercher votre tranquilité ? Ma tranquilité, reprit le Comte des Barres ! je ſuis plus éloigné que jamais de l'y trouver ; j'y trouve bien plûtôt de nouveaux ſujets de tourmens. Oüi ! je ſuis plus paſſionné & plus malheureux que jamais. Oüi ! Mademoiſelle du Mez eſt toujours la même ; rien ne peut vaincre ſon indifférence pour moi. J'ai, il eſt vrai dans mon malheur, une conſolation : elle eſt d'un foible ſecours ; cependant elle adoucit un peu ma peine. En refuſant mon hommage, Mademoiſelle du Mez refuſe tous ceux qu'on voudroit lui offrir. Ah ! ſi quelque mortel l'emportoit ſur moi,

ſa vie me répondroit de ſa victoire ! Rien ne pourroit arrêter ma jalouſe fureur ! J'ai conſenti aux raiſons du Vicomte, j'ai cédé à ſes perſécutions, j'ai fui ; mais à préſent, quelque choſe qu'il faſſe & qu'il diſe, je quitterai l'Allemagne en même tems que vous : nous retournerons enſemble à la Cour de France. Cette converſation fut interrompue par le Vicomte de Melun, que Roger laiſſa avec le Grand Sénéchal, ſon devoir l'appellant chez l'Empereur.

A peine le Comte de Rethel fut-il ſorti, que le Comte des Barres laiſſa voir à ſon ami, ſon inquiétude & ſes craintes : il lui dit le deſſein qu'il venoit de former. Toutes les raiſons du Vicomte furent vaines. Le tems a triomphé de la douleur de Roger, lui répliqua le Sénéchal ;

ſon cœur me paroît aſſez libre pour faire un nouveau choix. J'ai tout à craindre ! Mademoiſelle du Mez l'aime ; elle va mettre tout en uſage pour s'aſſurer cette conquête, & vous croïez qu'aïant à redouter un ſi cruel malheur, je puiſſe reſter tranquile ici ? Non, Vicomte, ne l'eſpérez pas, & épargnez-moi le chagrin de vous oppoſer à ce que je veux. Hélas ! je ne ſuis déja que trop à plaindre ! Raſſurez-vous, mon cher Sénéchal, repliqua le Vicomte, Roger va retourner en France ; & tandis que je crains que ce retour ne le replonge dans de nouvelles peines, vous vous en formez de chimériques. Je prévois avec chagrin, le ſort qui attend Roger à la Cour de Philippe : nous y avons laiſſé une Beauté qui ne pourra le rendre heureux, ſa

main eſt promiſe ; il ne lui ſera pas poſſible de voir tant de charmes ſans en être touché, j'en ſuis le garant. Cette Beauté eſt l'image vivante de mon infortunée Niéce ; jamais il ne fut une auſſi parfaite reſſemblance : jugez-en, Sénéchal ; regardez ce Portrait de la Comteſſe de Dammartin. Le Comte des Barres reconnut avec joie la vérité de ce que lui diſoit le Vicomte ; il en fut étonné, & il ſe laiſſa aller à l'eſpérance que cette charmante fille remplaceroit, dans le cœur du Comte de Rethel, la Comteſſe de Dammartin : cependant cet eſpoir ne put le faire changer de réſolution.

Le Vicomte de Melun dans ſes dépêches, apprit au Roi que le Comte de Rethel étoit à la Cour de l'Empereur : Philippe-Auguſte en fit, ſur le champ, donner

avis à Thibault. Ce pere affligé avoit beſoin de cette nouvelle, pour ne pas ſuccomber ſous le poids d'une inquiétude qui le minoit à tous les inſtans. Le Roi fit prier l'Empereur par le Vicomte, de renvoïer Roger à un pere, dont il étoit l'unique héritier & la ſeule conſolation. Ce ne fut pas ſans quelque chagrin que l'Empereur ſentit qu'il ne pouvoit décemment refuſer de congédier le Comte de Rethel : il auroit voulu conſerver ce jeune Héros. Roger comblé d'honneurs & couvert de lauriers, partit, regretté de ceux mêmes qui avoient porté envie à ſa gloire.

Le Comte des Barres quitta l'Allemagne en même tems que le Comte de Rethel : ils prirent enſemble la route de France. Arrivez ſur la Frontiere, l'un

prit le chemin de Paris, où ſon impatience le fit voler, & l'autre celui de Rethel. Les mouvemens de la Guerre, les ſuccès que Roger y avoit eu, le tems, tout avoit concouru à modérer ſa douleur; & la joie d'embraſſer un pere pour qui ſa tendreſſe étoit extrême, fit un ſi grand effet ſur lui, que Thibault ſe flatta de voir bien-tôt ſon fils, maître abſolu de diſpoſer de ſon cœur. Ce pere attentif, évitoit tout ce qui auroit pû rappeller de triſtes idées à Roger: il ſouhaitoit de le voir penſer ſerieuſement à faire un choix; mais il jugea à propos de diſſimuler encore ſon empreſſement ſur ce point, d'autant plus qu'il eſpéra que la Cour de Philippe lui préſenteroit quelque Objet, capable d'effacer le ſouvenir de ſes malheurs. Dans cette eſpérance,

après avoir gardé ſon fils quelques jours, il l'envoïa à Paris pour remercier Philippe de ſes bontez, & pour le féliciter ſur l'heureuſe naiſſance d'un fils (a).

Philippe-Auguſte étoit trop aimé de ſes ſujets, & il méritoit trop de l'être, pour que la joie ne fût pas univerſelle à la naiſſance du Fils, que lui donna Eliſabeth de Hainault. Comme l'allégreſſe étoit extrême, les réjoüiſſances furent pareilles. Un mouvement tumultueux avoit pris la place de l'ordre, & de la tranquilité. Le ſommeil & le repos étoient bannis. Chacun vouloit à l'envi, donner des marques publiques de la joie qu'il reſſentoit, de voir cet Empire aſſûré d'un Succeſſeur, déſiré & attendu depuis ſept années : enfin Paris, durant huit

(a) En Septembre 1187.

jours,

jours, fut un ſpectacle & varié & continuel, qui repréſentant à Philippe-Auguſte l'image de la folie, l'aſſuroit de l'amour des François. La Cour & la Ville étoient dans cette ivreſſe, lorſque le Comte de Rethel arriva. Il eut le plaiſir de recevoir des reproches obligeans, & des loüanges très-flateuſes, du Roi, dont les manieres carreſſantes & pleines de bonté le charmerent. Les Reines l'aſſuretent de même de leur eſtime : il fut accüeilli de toute la Cour ; mais parmi tant de témoignage d'amitié, ſon cœur lui fit aiſément diſtinguer ceux qu'il reçut de ſon cher & tendre Raoul de Couci. Quel plaiſir de retrouver dans une perſonne que l'on chérit, ces mêmes mouvemens de joie que l'on reſſent ſoi-même en l'embraſſant ! Le ſeul Comte des Barres

voïoit à regret Roger à la Cour : Ce malheureux amant, pour achever de ſe déſeſperer, avoit trouvé en arrivant d'Allemagne, Mademoiſelle du Mez, toute différente de ce qu'il l'avoit laiſſée. La ſeule nouvelle du retour du Comte de Rethel, avoit changé ſon air & ſa phiſionomie, & l'avoit tirée de la vie triſte qu'elle menoit depuis ſon abſence ; elle ſe montroit à la Cour ; elle y paroiſſoit tous les jours, & dans un éclat qui marquoit aſſez ſon déſir de plaire. Le Grand Sénéchal voïoit ce changement, avec une inquiétude & une douleur inexprimables : il n'oſoit plus parler de ſa paſſion ; ſes yeux, ſa triſteſſe & ſes ſoins inſtruiſoient ſeulement Mademoiſelle du Mez, qu'il étoit toujours le même. Elle l'avoit cependant reçu, à

ſon retour, avec des marques d'une eſtime diſtinguée ; mais elle l'évitoit avec autant de ſoin qu'il la cherchoit.

La vûë du Comte de Rethel, ne ralluma point la flamme de Mademoiſelle du Mez ; elle ne s'étoit pas éteinte ; mais elle réveilla ſes eſpérances. La tranquillité qu'elle crut lui voir, par la liberté de ſon eſprit ; ſa phiſionomie qui n'avoit plus rien de ſombre ; les plaiſirs où tout le monde étoit livré, qu'il ne fuïoit point ; tout perſuada à Mademoiſelle du Mez, que le tems avoit effacé le ſouvenir de ſes malheurs. Elle ſe flatta que des jours plus heureux alloient commencer à luire pour elle. Le plaiſir que lui cauſoient ces agréables idées, lui fit oublier tous les chagrins que l'Amour lui avoit fait éprouver : que dis-

je ? elle les lui pardonna en faveur du bien qu'il lui promettoit. Pour une perſonne qui n'auroit jamais reſſenti la douleur de voir ce qu'elle aime, en adorer une autre, la ſituation de Mademoiſelle du Mez n'en auroit pas été une heureuſe ; mais elle lui ſembloit telle, en la comparant avec le paſſé. La ſeule idée que le Comte de Rethel n'aimoit plus rien, lui cauſoit des tranſports de joie, tels qu'on les reſſent quand on penſe qu'on eſt aimé de ce qu'on aime : elle regardoit la tranquilité du Comte de Rethel, comme un garand de ſon bonheur prochain. Quoiqu'elle aimât tendrement le Maréchal ſon frere, qui pour lors étoit en Angleterre, elle n'avoit point murmuré de ſon abſence ; mais le retour du Comte de Rethel lui fit déſirer celui de ſon

frere, avec une impatience extrême : elle vouloit lui ouvrir ſon cœur, & elle attendoit de ſon amitié, qu'il travailleroit à ſon bonheur.

La conduite, l'eſprit, le caractere, & les qualitez éminentes de Mademoiſelle du Mez, lui attiroient à la Cour une eſtime générale. Celle que le Comte de Rethel avoit pour elle, & le charme de ſa converſation, le portoient volontiers à ſaiſir les occaſions de l'entretenir : il ſe faiſoit même violence pour n'aller chez elle que rarement. Le Grand Sénéchal avoit exigé de lui cette marque d'amitié, en lui diſant qu'il craignoit le pouvoir des charmes de Mademoiſelle du Mez ſur un cœur libre, & ſur un cœur qui ſçavoit ſi bien en gagner un autre.

Un jour qu'il y avoit un diver-

tiſſement chez le Roi, le Comte de Rethel vit Mademoiſelle du Mez retirée à l'écart, & très-recueillie en elle-même. Il fut ſe placer auprès d'elle. Pourquoi, Mademoiſelle, lui dit-il, vous tenez-vous preſque cachée au milieu d'une brillante Aſſemblée, à laquelle vous donneriez encore un nouveau luſtre? Ces mêmes Aſſemblées, lui répondit-elle, vous ont paru ſi long-tems inſupportables, que vous devez être moins ſurpris qu'un autre, de rencontrer quelqu'un à qui le plaiſir qui y regne, cauſe plûtôt de la triſteſſe que de la joie. Eſt-ce à vous, Mademoiſelle, repliqua le Comte de Rethel à tenir ce langage? vous à qui tout ce qui eſt à la Cour de plus aimable & de plus élevé, offre en vain des vœux? vous, dont l'heureuſe indifférence vous fait igno-

rer les maux que peut faire l'Amour ? vous enfin, qui ne voulez faire le bonheur de perſonne ? Le refus que j'ai fait juſqu'en ce jour, d'accepter un époux, repartit Mademoiſelle du Mez, prouve ſeulement mon indifférence pour ceux qui m'ont fait l'honneur de jetter les yeux ſur moi ; mais il ne prouve point que mon cœur ſoit incapable de faire un choix. Juſqu'au moment où vous ferez ce choix, répondit le Comte de Rethel, que vous ferez de miſérables ! J'en ſuis peut-être punie, repliqua-t'elle ; peut-être ſuis-je à plaindre, en refuſant des ſoins qui ne ſont pas ceux que je voudrois recevoir. Mademoiſelle du Mez rougit, & baiſſa les yeux en prononçant ces dernieres paroles, qui étonnerent le Comte de Rethel : elles ne lui permet-

toient pas de douter que cette aimable fille ne fût occupée d'une malheureuse passion. Cette idée & l'amitié qu'il avoit pour elle, l'attendrirent d'autant plus, qu'il avoit peine à rejetter des soupçons qui lui causoient un chagrin sensible : il ne vouloit pas avoir à se reprocher de rendre Mademoiselle du Mez sensible; il vouloit encore moins blesser l'amitié qu'il avoit jurée au Grand Sénéchal. Le Sire de Couci interrompit une conversation, dans laquelle Mademoiselle du Mez se seroit peut-être développée toute entiere. Raoul apprit à Roger que le Duc de Bretagne, depuis la nuit précédente, étoit très-mal.

Geoffroi, Duc de Bretagne, & la Duchesse Constance sa femme, étoient à la Cour de Philippe, comme je l'ai déja dit.

dit (a). Le Comte de Rethel avoit reçû trop de témoignages d'amitié de l'un & de l'autre, & le ſouvenir de celle dont ils avoient honoré la Comteſſe de Dammartin lui étoit trop cher, pour n'être pas véritablement touché de la nouvelle qu'il venoit d'apprendre. Il courut chez le Duc de Bretagne : l'état où il le trouva, la douleur de la Ducheſſe Conſtance, l'eſtime & le reſpect qu'il avoit pour l'un & pour l'autre, mirent ſa ſenſibilité à une nouvelle épreuve.

La maladie de Geoffroi fit d'abord craindre pour ſa vie : le quatriéme jour ce Prince ſe ſentant près de ſa fin, envoïa prier le Comte de Rethel de venir lui parler ; en le voïant, il fit retirer tout le monde. Je vais mourir,

(a) Le Roi les logea à Champeaux : c'eſt l'endroit où l'on a depuis bâti l'Egliſe Saint Innocent.

mon cher Roger, lui dit-il, en lui tendant la main ; mais avant de ceſſer de vivre, j'ai à vous demander une preuve d'amitié, d'où dépend ma conſolation dans les derniers momens de ma vie. J'adore depuis trois ans Madame de Fougeres : elle ſçait ma paſſion ; mais elle m'a toujours laiſſé ignorer ſi elle y étoit ſenſible. Vous avez chez elle un libre accès : allez, mon cher Roger, allez lui dire que je meurs en l'adorant, & parce que je l'adore. Proteſtez-lui, de ma part, qu'elle ſeule me fait regarder avec horreur, l'inſtant qui va me priver du plaiſir de l'aimer. Que je ſerois heureux, ſi je pouvois emporter au Tombeau, l'aſſurance qu'elle donnera des larmes à ma mort, & que mon ſouvenir lui ſera cher ! Peignez-lui vivement l'excès de ma paſſion, & com-

bien je redoute pour elle, un funeſte avenir. Aſſurez-la des vœux que je fais dans ces derniers inſtans, pour ſon bonheur. Sur tout, rapportez-moi fidélement ce que la pitié ou l'indifférence lui aura dicté. Allez, & revenez promptement ; le tems preſſe.

Le Comte de Rethel alla ſur le champ chez Madame de Fougeres ; elle étoit ſeule, & dans une inquiétude qui faiſoit connoître l'agitation de ſon cœur. Ah! Comte, dit-elle à Roger, apprenez-moi en quel état eſt le Duc? Eſpere-t'on quelque choſe ou n'eſpere-t'on plus rien? Hélas! pourſuivit-elle, je lis dans vos yeux que ce malheureux Prince eſt condamné, qu'il n'y a plus d'eſpoir pour lui. Vous laiſſez couler des pleurs!... Juſte Ciel! ne ſeroit-il déja plus? Le Comte de Rethel, après avoir

avoüé à Madame de Fougeres que le Duc de Bretagne n'avoit plus que quelques heures à vivre, s'acquitta de ſa triſte commiſſion en homme pénétré de la plus tendre amitié pour ce Prince, & de la plus ſenſible douleur. Mon Duc eſt prêt à mourir, dit douloureuſement Madame de Fougeres, & je lui refuſerois en expirant, l'aveu de mes vrais ſentimens ? Non ! & puiſqu'il eſt en ma puiſſance d'adoucir les derniers inſtans de ſa vie, je crois pouvoir laiſſer mon cœur, pour la premiere & la derniere fois, le maître de ſes mouvemens. Oüi ! cher Prince, ce cœur que vous avez ſçû toucher, eſt dans ce moment auſſi déchiré que tendre. Ah ! Comte, s'écria-t'elle, quel eſt mon malheur ! Juſqu'à ce jour, je me ſuis fait un crime de ne pouvoir triompher

d'une foibleſſe que je cachois, il eſt vrai, à celui qui la cauſoit, mais que je me reprochois vainement ; & aujourd'hui la triſte liberté de pleurer une perte dont je ne me conſolerai jamais, me ſera interdite ? . . . Geoffroi va mourir ! . . . . Cher Prince, dont la fidélité vous coûte peut-être ſi cher, je ne vous verrai donc jamais ! . . . Ce Prince aimable va mourir, & je vivrai ! . . . Ma vie ſera la punition de ma foibleſſe. . . . Comte, ne cachez à ce Prince que j'adore, ni ma tendreſſe, ni ma douleur : entretenez-le de l'une & de l'autre ; qu'il ſçache qu'il emporte chez les morts, mon cœur tout entier. Que ne puis-je le voir ! Mais recevez pour lui, mes adieux, & les témoignages d'une paſſion qui a fait, malgré moi, & qui fera toujours les délices &

les tourmens de ma vie. Allez, volez auprès de lui ; ſoïez une autre moi-même pour lui jurer. ... Hélas ! il ne ſera peut-être plus tems ! Allez, & laiſſez-moi profiter du moment où je ſuis ſeule, pour me livrer, ſans contrainte, à ma douleur.

En ſortant de chez Madame de Fougeres, le Comte de Rethel rencontra le Sire de Couci ; ils allerent enſemble chez le Duc de Bretagne. Dans le chemin, Raoul dit à Roger : L'amitié que vous avez pour Geoffroi, l'eſtime qu'il a pour vous, & l'extrémité où il eſt, juſtifient bien votre affliction. Quelle perte pour ſes Sujets, repartit Roger ! ils perdent dans le Duc de Bretagne un Prince équitable, généreux, ſincere, reconnoiſſant, & toujours occupé du bien de ſon Etat. Ce Prince vient en-

gore de donner un nouveau luſtre à la Nobleſſe Bretonne, par cette ſage Loi (*a*), qui rend le Chef de chaque Maiſon, véritablement grand Seigneur. Un partage trop égal entre les freres, mettroit l'aîné hors d'état de ſoutenir avec éclat, une illuſtre naiſſance. C'eſt ce Prince aimable, auſſi grand que malheureux, qui va, à la fleur de ſon âge, finir ſes jours. Il meurt, quand Philippe alloit le rendre, par ſa protection, un puiſſant Souverain, en forçant le Roi d'Angleterre à lui donner l'Anjou. En achevant ces mots, le Comte de Rethel & le Sire de Couci arriverent chez le Duc de Bretagne: ils apprirent qu'il venoit d'expirer (*b*). Hélas! mon cher

(*a*) Appellée l'Aſſiſe du Comte Geoffroi.

(*b*) Il fut inhumé à Notre-Dame de Paris.

Raoul, s'écria Roger pénétré de douleur, ma tendreſſe pour la Comteſſe de Dammartin ne m'a donné occaſion de connoître deux grands Princes, Henri de Champagne & Geoffroi de Bretagne; que pour avoir le chagrin de les voir mourir preſque dans mes bras.

Il y avoit chez le Duc de Bretagne une foule de Seigneurs de la Cour de Philippe-Auguſte : chacun y parloit diverſement de la mort prompte & ſurprenante de Geoffroi, dont les projets ſe trouvoient auſſi-tôt détruits que formez; & tout le monde le plaignoit. L'ambition, dit le Comte de Rethel au Grand Sénéchal & à Raoul, n'étoit qu'un prétexte ſpécieux, qui couvroit le voïage du Duc de Bretagne. Que la véritable cauſe de ce voïage lui coûte cher ! Ces pa-

roles miſtérieuſes furent rapportées au Roi par le Comte des Barres. En ſortant de chez Geoffroi, Roger fut à la Cour : le Roi en le voïant, lui fit ſigne de le ſuivre. Ce Prince, lorſqu'il fut dans ſon Cabinet, demanda à Roger l'explication de ce qu'il avoit dit au Grand Sénéchal. Je ſçais, ajoûta Philippe, l'amitié dont vous honoroit Geoffroi : le ſéjour que vous avez fait à ſa Cour, vous a ſans doute donné occaſion de pénétrer un ſecret qui n'eſt pas venu juſqu'à moi. C'eſt ce ſecret que je veux ſçavoir : parlez.

Puiſque Votre Majeſté me l'ordonne, répondit Roger, je vais lui obéïr. Ce que j'ai vû pendant mon ſéjour en Bretagne, m'avoit fait ſoupçonner ce que le Prince Geoffroi, une heure avant de mourir, a juſtifié en me

confiant le ſecret de ſon cœur. Ce qu'il m'a dit, & le genre du mal qui l'a conduit ſi promptement au Tombeau, me font douter que ſa mort ſoit naturelle. Vous allez juger, Sire, ſi mes ſoupçons ſont bien ou mal fondez.

Je crains que Madame de Fougeres ne ſoit la cauſe innocente de la mort du Duc de Bretagne, comme elle pouvoit être le véritable ſujet qui lui avoit fait quitter ſes Etats, pour venir à la Cour de Votre Majeſté. J'étois à celle de Geoffroi, lorſque Madame de Fougeres, encore Mademoiſelle de Rhedon, y parut. Je vis le Duc de Bretagne touché de tant de charmes, empreſſé à lui rendre des ſoins. Il trouva des prétextes pour donner des Fêtes, qui paroiſſoient n'avoir pour but qu'un plaiſir général;

mais dont Blanche de Rhedon étoit le véritable objet. Evrard, Seigneur de Rhedon, ſon pere, allarmé de la paſſion qu'il s'apperçut que ſa fille inſpiroit à ſon Souverain, ſongea d'abord à la marier. Le Seigneur de Fougeres avoit auſſi laiſſé ſurprendre ſon cœur aux attraits de Blanche ; & quoiqu'il ne fût plus de la premiere jeuneſſe, Evrard l'écouta avec plaiſir, & lui accorda ſa fille. Le Duc étoit trop juſte, malgré le chagrin que pouvoit lui cauſer ce mariage, pour s'oppoſer à un établiſſement ſi avantageux pour Blanche. Fougeres fut bien-tôt auſſi pénétrant qu'Evrard. Inquiet & allarmé, il douta que la vertu de ſa femme fût une barriere aſſez ſure contre les attaques d'un Prince aimable : il craignit enfin un Rival dans ſon Souverain ; crainte

peut-être bien fondée ! Voulant, sans doute, s'affranchir d'une inquiétude d'autant plus vive, qu'il eſt paſſionnément amoureux de ſa femme, Fougeres prit la réſolution de paſſer ſecrétement à la Cour de Votre Majeſté. D'intelligence avec le Seigneur de Rhedon, il mit les arrangemens néceſſaires aux affaires de ſa Maiſon, & ſans avoir pris congé du Duc de Bretagne, il vint en France. Votre Majeſté l'y reçut avec bonté. Depuis près de deux ans qu'il y eſt avec Madame de Fougeres, il a toujours flatté Geoffroi, qui ſe plaignoit & de ſon départ, & de ſon abſence, de retourner en Bretagne. Fatigué des délais de Fougeres, ce Prince toujours tourmenté de ſa paſſion, a couvert, ſans doute, la démarche qu'elle lui faiſoit faire, du projet d'unir ſous la protection

de Votre Majeſté, l'Anjou à la Bretagne. J'étois encore en Allemagne quand Geoffroi a paſſé en France pour demander cette protection, qu'il craignoit d'obtenir trop promptement.

J'ai ſçû depuis mon retour, par le Comte de Rieux, Favori & Confident de ce Prince, que Fougeres, ſans paroître allarmé de ſon arrivée, avoit été au-devant de ſes careſſes ; qu'il avoit pluſieurs fois magnifiquement traité Geoffroi. Le Duc de Bretagne enfin s'eſt trouvé mal le lendemain d'une Fête que Fougeres lui avoit donnée. C'eſt ſans doute dans cette Fête que Fougeres, par une perfidie qui fait horreur à penſer, a attenté ſur la vie de ſon Souverain, pour ſe défaire d'un Rival trop redoutable. C'eſt avec peine que je forme ce jugement ; mais ſi Fou-

geres eſt connu en Bretagne pour ſpirituel & pour brave, il n'eſt pas moins connu pour être un dangereux ennemi. Voici, Sire, des particularitez qui, du doute, m'ont preſque conduit à la certitude. Alors le Comte de Rethel répéta au Roi tout ce que le Duc de Bretagne & Madame de Fougeres lui avoient dit ; puis il ajoûta : Le Comte de Rieux m'a confié ce matin, que Geoffroi le voïant le viſage couvert de larmes, lui a dit : Tu pleures ma mort, & tu la dois pleurer d'autant plus amerement, qu'une paſſion malheureuſe m'a forcé à venir la chercher en France ; car, mon cher Rieux, je connois, comme tu la connois auſſi, la main qui me tuë ; mais je ne dois pas m'en plaindre. J'ai forcé Fougeres à commettre ce crime. Je ne vois

que trop à préſent, dit le Roi, la cauſe de la mort du Duc de Bretagne; vous venez de m'éclaircir ſur mes ſoupçons; ce que vous m'apprenez m'arrête, lorſque peut-être j'allois commettre plus d'une injuſtice. Je vois que le Roi d'Angleterre & Richard ſon fils, pleureront ſincerement Geoffroi; & je l'avoüe, j'en avois douté. Mais, Roger, continua le prudent Philippe, gardez ce ſecret; s'il étoit ſçû, il feroit tort à la mémoire d'un grand Prince. Je le plains d'un égarement dont la vertueuſe conſtance eſt la victime. L'eſtime que j'ai eu pour le Duc de Bretagne pendant ſa vie, demande que je lui ſacrifie ſa propre vangeance. Oüi! Fougeres devra l'impunité de ſon crime à ma politique; mais allez lui dire, que je ne lui donne que

vingt-quatre heures pour ſortir de mes Etats. Voïez le Comte de Rieux : aſſurez-le de mon amitié & de mon eſtime. Priez-le de ma part, de garder un ſecret qui doit être enfermé dans le tombeau avec ſon Souverain. Sa diſcrétion eſt la derniere marque de reſpect & de fidélité qu'il puiſſe lui donner.

Roger, en ſortant du Cabinet du Roi, alla chez le Seigneur de Fougeres : il ne trouva que ſa femme ; & dans quel état la trouva-t'il ? Elle fut long-tems ſans pouvoir lui parler ; enfin elle lui dit : avez-vous vû le Duc avant qu'il ait expiré ? Lui avez-vous appris combien il m'étoit cher, & qu'il me laiſſe accablée de douleurs ? Dans l'inſtant que Roger alloit répondre, on entendit dans la cour, des cris & des gémiſſemens effroïables ; mais quel ſpectacle

frappa

frappa les yeux de l'infortunée Madame de Fougeres ! C'étoit ſon mari qu'on rapportoit mort d'un coup d'épée qui lui perçoit le cœur. Un des gens de Fougeres, que Roger interrogea, lui dit que ce coup étoit parti de la main du Comte de Rieux, qui, à la porte du Palais du Duc de Bretagne, s'étoit battu avec ſon Maître. Roger n'en voulut pas ſçavoir davantage, il devina le reſte ; il demeura quelque tems avec Madame de Fougeres, que la ſurpriſe, l'effroi & la douleur rendoient muette. Elle levoit ſeulement les yeux & les mains vers le Ciel ; elle ſoupiroit & n'avoit plus la force de pleurer. Quel cruel état en effet ! Madame de Fougeres, dans le même moment, perd ſon Souverain qu'elle adore, & un mari que ſa vertu & ſon devoir doivent lui rendre

cher. Ses yeux lui montrent l'un pâle & ſanglant ; & ſon imagination lui repréſente plus vivement encore, Geoffroi dans les bras de la mort. Enfin, après un aſſez long ſilence, elle pria Roger de la tirer de chez elle, & de la conduire chez la Comteſſe de Roie, avec qui elle avoit lié une tendre amitié. Peu de tems après elle partit pour la Bretagne.

En quittant Madame de Fougeres, le Comte de Rethel alla chez la Ducheſſe Conſtance : il vouloit voir le Comte de Rieux ; il le trouva qui ſe préparoit à quitter Paris. Il alloit en Angleterre y porter la funeſte nouvelle de la mort du Duc de Bretagne. Ah ! Comte ! lui dit Roger ; qu'avez-vous fait ? J'ai vangé mon Maître & puni un Perfide, repartit le Comte de Rieux :

ſon crime étoit certain, il falloit que la punition le ſuivît de près. Je me félicite d'avoir terraſſé ce Monſtre, & d'en avoir délivré l'infortunée & vertueuſe Madame de Fougeres. Je lui ſauve un ſort funeſte ; mais, mon cher Roger, continua le Comte de Rieux, allez prévenir le Roi. Si j'ai failli, en puniſſant moi-même dans ſes Etats un Parricide, que j'aurois dû livrer à la rigueur des Loix, obtenez ma grace ; ma faute porte ſon excuſe. La mort de mon Maître demandoit vangeance, & mon reſſentiment ne m'a pas permis de la différer, à la vûë du barbare Fougeres dans l'inſtant que ſon Souverain & le mien venoit d'expirer. Cette vûë m'a fait paſſer de l'abattement où j'étois, à la fureur, qui ne s'eſt calmée qu'en voïant couler le ſang du Traî-

tre. Après de tendres embraſſemens, le Comte de Rethel alla informer ſa Majeſté de tout ce qui venoit de ſe paſſer. Le Roi jugeant de l'attachement du Comte de Rieux pour ſon Maître, par ſon emportement, ne put le blâmer, il l'en eſtima même davantage, mais ſans le loüer.

La mort du Duc de Bretagne, & les honneurs que le Roi lui fit rendre, firent pendant quelques jours, le ſujet des converſations de la Cour & de la Ville: mais on ceſſa bientôt de parler de Geoffroi, pour s'entretenir d'une nouvelle Beauté. Cette Beauté partagea d'abord les ſuffrages, entre elle & la charmante Adelaïde de Couci, ſœur de Raoul, qui touchoit à ſa dix-huitiéme année. Les loüanges exceſſives que Roger avoit entendu donner à Mademoiſelle de

Couci, depuis l'instant qu'il étoit de retour, ne lui avoient inspiré nulle envie d'en juger par lui-même. Il attendoit, sans impatience, qu'elle revînt à la Cour avec sa mere, qui étoit malade dans une de ses Terres près de Paris : mais cette dispute de Beauté qui s'éleva à la Cour, excita sa curiosité.

Le Preux de Vergi, voulant remercier le Roi du secours qu'il lui avoit accordé contre Hugues Duc de Bourgogne, & voulant aussi le complimenter sur la naissance du Prince LOUIS, vint saluer sa Majesté avec le Seigneur de Fajel, son gendre. L'accüeil favorable que le Seigneur de Vergi reçut de Philippe, le détermina à rester à la Cour, & à y faire venir sa femme, & sa fille Gabrielle, âgée de vingt ans. (a)

(a) C'est la même que les Mémoires de ce tems-là appellent la Châtelaine de Vergi.

Cette fille charmante n'étoit mariée que depuis un an au Seigneur de Fajel. C'eſt cette Madame de Fajel qui, à peine arrivée, fit naître cette diſpute de Beauté dont je viens de parler. On ne s'entretenoit plus que de Mademoiſelle de Couci & de Madame de Fajel. Le plus grand nombre des jeunes Courtiſans étoient perſuadez que rien n'étoit comparable à la belle Adélaïde : il y en avoit quelques autres qui prenoient le parti de la charmante Gabrielle, même avant de l'avoir vûë. Embarraſſez, lorſqu'on leur demandoit comment elle étoit faite, ils ſe ſauvoient en diſant, ſa beauté eſt ſurprenante. La plupart des jeunes gens de ce tems-là étoient avides de nouveauté : ils jugeoient avec autant de réfléxion & de raiſon, qu'en emploïent

dans notre ſiécle bien des jeunes gens qui ſacrifient la juſteſſe de leurs déciſions, à l'impatiente & fauſſe vanité de les donner promptement au Public.

Quelques jours après, Madame de Fajel parut, & parut comme un Aſtre. Voilà la diſpute fondée & plus échauffée que jamais. Le Sire de Couci, frappé & ébloüi, ſe demande à lui-même ſi c'eſt-là Mademoiſelle de Vergi, qu'il a vûë il y a quatre ans au Camp du Duc de Bourgogne? Il a peine à comprendre que les graces aïent ajouté tant de charmes à une beauté qui ne lui avoit cauſé que de l'admiration. Il veut ſe perſuader qu'elle n'étoit pas, ſous les murs de Dijon, ce qu'elle eſt aujourd'hui: il ne veut pas avoir à ſe reprocher d'avoir été inſenſible à tant d'attraits. Le Comte de Rethel de ſon côté,

malgré l'indifférence dont il regarde toutes les Beautez de la Cour, ne peut s'empêcher d'admirer celle de Madame de Fajel. Il ne peut auſſi concevoir que Mademoiſelle de Couci ſoit auſſi belle : cependant il entend dire que ſa beauté encore plus parfaite, eſt ſoutenuë d'une taille ſi réguliere, & d'un port ſi majeſtueux, qu'elle ſemble être née pour commander au Monde : avantage qui la met au-deſſus de Madame de Fajel, autant que Madame de Fajel eſt au-deſſus des autres femmes. Ces loüanges font ſouvenir le Comte de Rethel que la Comteſſe de Dammartin étoit telle ; mais elles ne le perſuadent pas que Mademoiſelle de Couci puiſſe l'égaler. Ce n'eſt plus avec Madame de Fajel qu'il veut la comparer, c'eſt avec la Comteſſe de Dammartin,

tin, dont l'idée lui eſt toujours préſente : ce déſir lui donne celui de voir Adélaïde. Il prie Raoul de Couci de lui procurer ce plaiſir : mais Raoul lui répond, je veux vous punir de ce que vous ne vous êtes pas ſouvenu plutôt que vous me deviez ſacrifier quelques jours, pour aller voir ma mere à ſa Campagne : vous avez négligé de remplir ce devoir, il n'eſt plus tems de réparer votre faute. Ainſi, mon cher Roger, vous ne verrez ma ſœur que lorſque la ſanté de ma mere lui permettra de revenir à la Cour. Alors vous jugerez ; car vous ne déſirez de voir ma ſœur que comme un Tableau que vous voulez comparer à un autre, tant votre indifférence eſt extrême pour toutes les Beautez que vous voïez : il en eſt cependant qui pourroient être dignes de vous

plaire. La Comteſſe de Dammartin étoit parfaite, j'en conviens ; mais il eſt peut-être encore quelque objet... Où le trouver cet objet digne de remplacer Alix dans mon cœur, s'écria le Comte de Rethel ? Non ! mon cher Raoul, je n'aimerai jamais ! Non ! jamais mon cœur ne ſera ſenſible ! Non ! jamais rien ne pourra me dédommager de la perte de la Comteſſe de Dammartin !

Le Comte de Rethel n'eut pas long-tems à attendre : la belle Adelaïde de Couci arriva ; mais quelle eſt la ſurpriſe de Roger en la voïant ! Quel eſt ſon trouble ! Quelle émotion ſa vûë ne lui cauſe-t'elle pas ! Il a peine à en croire ſes yeux : c'eſt la Comteſſe de Dammartin ! c'eſt elle-même ! Il la retrouve dans Mademoiſelle de Couci. C'eſt elle ! C'eſt cette Beauté remplie de gra-

ces, qui ne différe en rien de celle de la divine Alix, que par plus de fierté dans ſa phiſionomie, ſans qu'il en coûte pourtant à Adelaïde cet air de douceur, qui fait le charme de la beauté! C'eſt ſa taille, au-deſſus de celles des femmes ordinaires! C'eſt ſa démarche & ſon port! Même proportion dans les traits, même coloris, même degré d'embompoint, même couleur de cheveux, même charme dans le regard, même grace dans le ſourire. C'eſt Alix enfin! C'eſt elle-même! Adelaïde rappelle à Roger l'image vivante de la divine Alix. S'il trouve un charme ſecret à regarder Mademoiſelle de Couci, elle le fait auſſi ſouvenir des malheurs de la Comteſſe de Dammartin & des ſiens: il ſe ſent troublé. L'Idée d'Alix & celle d'Adelaïde, vont ſe con-

fondre dans ſon eſprit agité, & peut-être dans ſon cœur ; elles vont enfin devenir inſéparables.

Le Comte de Rethel ne put refuſer à ſes yeux étonnez, la douceur de parcourir tous les charmes de Mademoiſelle de Couci, pour mieux reconnoître en elle tous ceux de la Comteſſe de Dammartin. Plus il trouve Adelaïde belle, plus il ſent renouveller ſes regrets : enfin Adelaide cauſe également au Comte de Rethel, du plaiſir & de la triſteſſe. Ces deux mouvemens ſi contraires, ſe combattent dans ſon cœur, & y triomphent ſucceſſivement. Il veut fuir Mademoiſelle de Couci, pour s'épargner la triſteſſe que ſa vûë lui cauſe : il veut la chercher pour joüir de la douceur de ſe retracer en elle, l'idée de ſa chere & malheureuſe Comteſſe ; il ne ſçait enfin, ce qu'il veut.

Si Roger avoit ſenti de l'impatience pour voir Adelaïde, depuis l'inſtant que Madame de Fajel avoit paru à la Cour, Adelaïde de ſon côté, avoit eu un mouvement bien vif de curioſité, dès qu'elle avoit ſçû le Comte de Rethel de retour. Elle avoit ſenti plus d'une fois, le déſir de juger par elle-même, ſi l'amitié que Mademoiſelle de Rocheville conſervoit toujours pour Roger, ne la ſéduiſoit pas.

Mademoiſelle de Rocheville n'avoit pas crû devoir faire un miſtere de la paſſion, que le Comte de Rethel avoit reſſentie pour la Comteſſe de Dammartin. Ainſi Mademoiſelle de Couci dans ſon ſéjour à Chelles, s'étoit ſouvent fait raconter une Hiſtoire, dont le récit l'avoit attendrie, & lui avoit en même tems donné une grande idée de ces deux illuſ-

tres & malheureux Amans. Les pleurs que répandoit Mademoiſelle de Rocheville, en faiſant le récit de la vie & de la mort de la Comteſſe de Dammartin, en avoient quelquefois fait couler des beaux yeux d'Adélaïde, & lui avoient inſpiré pour cette digne fille, une eſtime & une amitié particuliere : elle tâcha même de la conſoler, en lui demandant la place que la Comteſſe de Dammartin occupoit dans ſon cœur.

Juſqu'au moment que Mademoiſelle de Couci vit le Comte de Rethel, elle avoit regardé ſon frere comme le plus parfait de tous les hommes. Une jeune perſonne, qui voit dans un aîné de ſa Maiſon une eſpéce de petit Souverain, ajoûte aiſément aux ſentimens de la nature & du ſang, celui d'une eſtime ſupérieure qui

ne trouve rien d'égal à ce qui a pris ſur elle un doux empire ; mais la vûë de Roger l'étonna. Le premier mouvement qu'elle ſentit, fut une eſpéce de dépit de ne pouvoir refuſer à Roger d'être encore mieux fait que Raoul : elle prétendoit dédommager ſon frere de ce déſavantage, à la faveur d'une phiſionomie qu'elle s'imagina d'abord être plus belle. C'eſt avec cette prévention qu'elle étudie celle de Roger ; mais le mélange de ſa douceur & de ſa nobleſſe, la force à convenir encore de la ſeconde victoire de celui qu'elle ne pouvoit conſentir à mettre vis-à-vis de ſon frere, ſon ſeul Héros ; la différence & le degré d'eſprit la conſoleront ſans doute, de la préférence qu'elle vient d'accorder, malgré elle, au Comte de Rethel. Quand il parle,

elle l'écoute avec attention. Quel eſt ſon dépit ! Elle trouve dans tout ce qu'il dit, des tours heureux, de la fineſſe & de la galanterie ; elle s'apperçoit à regret qu'elle perd de tous côtez ; elle ne peut enfin diſconvenir, que la nature n'ait été au moins auſſi libérale en faveur du Comte de Rethel, qu'en faveur du Sire de Couci. C'eſt un crime pour Roger que d'être ſi parfait, & Mademoiſelle de Couci croit n'être pas loin de le haïr, en voïant ſon frere humilié par cette comparaiſon.

Tandis que le Comte de Rethel ne peut démêler les mouvemens que lui cauſe la belle Adelaïde, & qu'Adelaïde eſt de ſon côté, par rapport au Comte de Rethel, dans la ſituation où l'on vient de la voir, le Sire de Couci n'eſt pas tranquile. Ma-

dame de Fajel, ſans le vouloir, & même ſans y ſonger, a fait une impreſſion vive ſur ſon cœur. Quels regrets pour Raoul de Couci ! Quelle fatalité pour lui ! Gabrielle de Vergi eût pû le rendre heureux ; elle eſt Madame de Fajel, elle ne peut que le rendre miſérable.

Mademoiſelle de Couci & Madame de Fajel s'attiroient à la Cour tous les regards. La premiere fois que ces deux Beautez ſe virent, elles ſe regarderent avec une extrême attention : elles furent frappées d'étonnement. Quoiqu'elles euſſent été élevées avec une grande modeſtie, ſur les avantages dont la Nature les avoit favoriſées, elles n'avoient pû s'empêcher de ſe dire à elles-mêmes qu'elles étoient belles : en ſe voïant elles comparerent leurs charmes,

qu'elles ſentoient bien en ſecret devoir partager les ſuffrages. Ce fut dans ce moment même que l'amour propre ſe développa chez ces deux incomparables perſonnes, tandis que la vérité, ou plûtôt la bienſéance, & peut-être un interêt de vanité, les forcerent à ſe païer le tribut réciproque des éloges qu'elles méritoient.

Si Madame de Fajel a banni la paix du cœur de Raoul de Couci, elle trouble celui de Mademoiſelle du Mez : ſa beauté la fait trembler que le Comte de Rethel ne céde à tant de charmes. Ceux de Mademoiſelle de Couci lui cauſent encore plus d'inquiétude : ſa tendreſſe la rendoit trop attentive à tout ce que diſoit & faiſoit le Comte de Rethel, pour ne s'être pas apperçuë qu'il n'étoit prévenu pour

elle que d'une ſimple eſtime. Elle voïoit avec une douleur ſenſible, qu'il ne la cherchoit jamais : elle trembloit d'être bientôt témoin de ſon empreſſement pour une autre, qui ne le mériteroit pas comme elle. C'en eſt donc fait, diſoit-elle, Roger ne m'aimera jamais ! Ce n'eſt point à moi que ſon cœur eſt deſtiné ! il va me faire éprouver encore tous les maux que m'a cauſé ſa paſſion pour la Comteſſe de Dammartin. Puis-je en douter ! Une autre, ſans peut-être le vouloir, va en être aimée, pendant que moi qui l'adore, je n'ai pû vaincre ſon indifférence. Le cruel me montre de l'eſtime, de l'amitié, quelque plaiſir à m'entretenir, & ne peut aller juſqu'à prendre de la tendreſſe : il m'a même trop fait ſentir qu'il n'en prendra jamais, quand il me fé-

licitoit de cette heureuſe paix, qu'il a ſi bien chaſſée de mon cœur. Les allarmes continuelles de Mademoiſelle du Mez, lui faiſoient obſerver juſqu'aux moindres démarches du Comte de Rethel : elle examinoit ſans ceſſe ſa contenance, ſes diſcours & ſes regards ; tout l'inquiétoit. L'amitié qu'elle avoit pour Mademoiſelle de Couci, ne pouvoit même l'empêcher de murmurer en ſecret, quand on mettoit ſa beauté au-deſſus de toutes les autres.

La préférence que l'on donnoit à Mademoiſelle de Couci, cauſoit des mouvemens bien différens au Comte de Rethel : il la voïoit triompher avec un plaiſir extrême. C'eſt la Comteſſe de Dammartin qui triomphe dans Adelaïde : c'eſt l'Objet qu'il a toujours adoré ; c'eſt l'Objet qu'il

adore encore, auquel on défere tout d'une voix, le prix de la beauté. Il cherche à s'inſtruire du caractere d'Adelaïde : chacun lui dit qu'Adelaïde, fille d'Enguerrand & ſœur de Raoul, ſoutient dignement ces deux titres reſpectables. Sa reſſemblance avec Alix eſt donc parfaite, ſe dit-il à lui-même. Adelaïde, quelle gloire pour vous ! Quelle ſatisfaction pour moi, de pouvoir reconnoître dans votre caractere, la Comteſſe de Dammartin, comme je la reconnois dans toute votre perſonne ! Vous me devenez chere à meſure que je la retrouve en vous. Votre vûë me rappelle de triſtes ſouvenirs, & ces ſouvenirs mêmes vous ouvrent toutes les entrées de mon cœur. Vous êtes ma divine Alix ! Que ne puis-je vous voir à tous les inſtans ! Oüi ! ma tendreſſe

pour la Comteſſe de Dammartin, & la douleur d'avoir perdu un bien ſi précieux, me feront toujours vous chercher avec empreſſement. Oüi ! je chercherai ſans ceſſe les occaſions de vous voir & de vous admirer ! Ce plaiſir ſera pour moi d'autant plus ſenſible, qu'il nourrira mes regrets.

Plein de ces idées, le Comte de Rethel alla chez le Sire de Couci ; mais étoit-ce bien lui qu'il cherchoit ? Raoul alloit dans ce moment chez la Reine Mere, où Madame de Couci étoit avec Adelaïde. Il eſt aiſé de deviner que Roger ne quitta point ſon ami : ils furent enſemble chez la Reine ; ce qu'ils cherchoient s'offrit d'abord à leurs regards. Quel plaiſir pour le Sire de Couci, de voir Madame de Fajel avec ſa ſœur ! La raiſon

chez ces deux rares perſonnes, avoit fait diſparoître les petits mouvemens de jalouſie que l'amour propre leur avoit d'abord fait ſentir : elle les avoit éclairées ſur leur mérite, ſur leur eſprit, & ſur toutes leurs bonnes qualitez : elle avoit fait naître l'eſtime, & l'eſtime avoit produit l'amitié. Raoul & Roger attentifs, & gardant le ſilence, admirent les graces & la beauté, l'un de Madame de Fajel, l'autre de Mademoiſelle de Couci ; mais Roger ſe reproche bientôt le plaiſir ſecret qu'il ſent à contempler Adelaïde. Il a honte de s'appercevoir que ſa vûë lui cauſe trop de ſatisfaction ; il en eſt étonné : il ſe demande à lui-même, ſi Mademoiſelle de Couci le fait ſouvenir de la Comteſſe de Dammartin, ou ſi elle la lui fait oublier ? Raoul eſt auſſi dans

une ſituation qui le ſurprend ; il ſe trouve ſans cette heureuſe facilité à s'exprimer d'une maniere vive & charmante, qui lui eſt ſi naturelle ; il regarde, il admire, & ſe tait. Mademoiſelle du Mez à côté de Mademoiſelle de Couci & de Madame de Fajel, ne ſçait que penſer des mouvemens qu'elle croit appercevoir dans le cœur de Roger.

L'amitié qui étoit entre le Sire de Couci & le Comte de Rethel, ſuffiſoit pour les porter à ſe chercher ; mais la ſituation où ils ſe trouvoient, leur donnoit encore plus d'empreſſement l'un pour l'autre. Raoul avoit le plaiſir de s'entretenir de Madame de Fajel avec Roger, à qui il ne faiſoit pas de miſtere de la paſſion qu'il reſſentoit. Roger, ſans ceſſe occupé du déſir de voir Adelaïde, avoit, en cherchant

chant Raoul, plus d'occaſions de voir cette incomparable fille: il avoit même celle de lui parler quelquefois avec liberté. Sa vûë lui avoit d'abord cauſé un plaiſir mêlé de triſteſſe; mais elle n'avoit pas tardé à lui cauſer un plaiſir mêlé d'inquiétude & de déſirs. Il commence à ſouhaiter que Mademoiſelle de Couci puiſſe lui faire retrouver la Comteſſe de Dammartin toute entiere: il s'avoüe à lui-même, qu'il croiroit ſes malheurs finis, ſi le cœur d'Adelaïde devenoit auſſi ſenſible pour lui, que l'étoit celui d'Alix; mais il craint qu'Adelaïde ne ſoit prévenuë en faveur de quelque autre. Cette idée ſuſpend des projets à peine formez. Raoul plus malheureux, & auſſi paſſionné, n'en peut former aucun: il ne peut que ſe plaindre d'aimer trop tard la char-

mante Gabrielle de Vergi.

Ces deux Amans furent un jour enſemble chez la jeune Reine, où ils étoient ſûrs de trouver ce qu'ils adoroient. En entrant, ils virent Madame de Fajel & Mademoiſelle de Couci l'une à côté de l'autre : ils les aborderent avec reſpect & avec timidité. Mademoiſelle du Mez qui arriva dans ce moment, vint ſe placer auprès d'Adelaïde. On peut aiſément penſer que ſon attention à examiner Roger, étoit égale à ſes inquiétudes. Le Grand Sénéchal, après avoir dit un mot en tremblant à Mademoiſelle du Mez, ſe mit vis-à-vis de Mademoiſelle de Couci : il la regarda long-tems ſans parler, & d'un air rêveur. Comte, lui dit-elle, à quoi penſez-vous en me regardant ? Je penſe, Mademoiſelle, repartit le Grand Sénéchal, qu'un

homme qui vous adore, & qui eſt éloigné de vous, eſt bien digne de pitié. Que de charmes verroit le Maréchal du Mez, ſi dans ce moment il étoit à ma place! Mais que ſon bonheur ſera bientôt digne d'envie! Il arrive d'Angleterre: le Roi vient de me dire qu'il l'a rappellé. Content de ſes négociations auprès de Henri, Sa Majeſté lui donnera de nouvelles marques de ſa bonté: il ſera cependant moins touché de tout ce que ce Prince fera pour lui, que du bonheur ſuprême de vous poſſéder. L'amour dans ſon cœur ne laiſſe plus de place à l'ambition, & il ne chérit les dons de la Fortune, qu'autant qu'ils rendent ſon hommage plus digne de vous. Comte, répondit aſſez froidement Mademoiſelle de Couci, vous pouviez vous diſpenſer de

vous étendre ſur ſon mérite, pour prouver l'amitié qui eſt entre vous & le Maréchal ; elle eſt connuë de tout le monde. Si les paroles du Comte des Barres embarraſſerent Adelaïde, quelle ſurpriſe ne cauſerent-elles pas au Comte de Rethel ? & quel coup terrible pour la tendre & malheureuſe Mademoiſelle du Mez ! Elle lut dans les yeux troublez du Comte de Rethel, la douleur dont ſon cœur étoit atteint. La voilà qui n'eſt plus incertaine : la voilà inſtruite que c'eſt Mademoiſelle de Couci qui remporte la victoire ſur le cœur de Roger : la voilà enfin qui ne doute plus d'un malheur, dont la ſeule idée la fait frémir. Elle tremble que Roger ne faſſe en même tems celui du Maréchal ſon frere : car comment Mademoiſelle du Mez pourroit-elle

penſer que Mademoiſelle de Couci ſera inſenſible à la tendreſſe du Comte de Rethel ?

Tandis que Mademoiſelle du Mez s'abandonnoit à la douleur la plus vive avec ſa chere Salmeni ; tandis qu'elle lui montroit ſes ſoupçons & ſes craintes, le Comte de Rethel n'étoit pas dans une ſituation plus tranquile. Quelle nouvelle pour lui ! Le Maréchal du Mez adore Adelaïde ! Il en eſt ſans doute aimé : ſans doute ils s'aiment de l'aveu d'Enguerrand ! Que deviennent ſes projets ! Projets confus juſques alors, mais que l'amour jaloux lui développe avec précipitation. Le Comte de Rethel ne peut plus ſe déguiſer ſa paſſion pour Mademoiſelle de Couci. Je ſuis donc fait, diſoit-il, pour être toujours malheureux ? Quoi ! jamais l'Amour ne ſe laſſera de

me faire le joüet de ſes caprices? Je les éprouverai tous? Hé bien! ne lui cédons pas une victoire, que de nouveaux chagrins, de nouveaux tourmens, & de nouveaux malheurs accompagneroient encore. N'ai-je pas aſſez éprouvé ſa colere? C'eſt elle qui m'a chaſſé trois fois de la Cour; qui m'y avoit rappellé pour m'y faire ſouffrir des peines cruelles, & inconnuës à tout autre: c'eſt elle qui m'y ramene aujourdhui pour me livrer à de nouvelles inquiétudes, que le cœur d'Adelaïde ne m'aideroit pas à ſupporter. Que deviendrois-je? Alix! Divine Alix! vous avez cauſé tous les malheurs de ma vie: mais qu'ils étoient adoucis! Vous y étiez ſenſible; vous les partagiez; vos larmes païoient tous les maux que je ſouffrois. Fatale & chere reſſemblance, qui

me livrez à de nouvelles tempêtes! Hélas! ſans vous mon cœur auroit été en ſûreté au milieu même de toutes les Beautez de la Terre! Mais fuïons Adelaïde: je le puis, il en eſt tems encore. Oüi! fuïons-la!... Fuir Adelaïde!... Hé! comment obtenir de moi cet effort?

Le Comte de Rethel paſſa la nuit agité de tous ces mouvemens. Le paſſé lui rappelloit tous les chagrins que l'amour lui avoit cauſez; le préſent l'allarmoit, & l'avenir le faiſoit trembler. Il attendit le jour avec impatience: il vouloit voir Raoul: il vouloit ſçavoir de lui, en quels termes en étoit le Maréchal avec Adelaïde & avec Enguerrand; mais ce qu'il ne pouvoit ſçavoir l'inquiétoit le plus. Comment pénétrer ſi le Maréchal du Mez avoit touché le

cœur de Mademoiſelle de Couci ? & en le craignant, comment en douter ? Alberic, ſe diſoit-il à lui-même, que tu vas me faire païer cher l'avantage que j'eus ſur toi au Siége de Corbie ! Hélas ! je le regardai alors comme un heureux préſage pour l'avenir ; parce qu'il me flatta de l'emporter toujours ſur toi. Mon bonheur te fit eſſuïer une mortification paſſagere, & le tien me prépare peut-être aujourd'hui, un malheur durable. Les inquiétudes du Comte de Rethel lui firent attendre avec impatience, le moment de pouvoir aller chez Raoul. Raoul en le voïant, lui dit : Ah ! mon cher Roger, avez-vous jamais vû une femme de la beauté dont Madame de Fajel étoit hier ? Mademoiſelle de Couci étoit encore plus belle, lui repartit le Comte de

de Rethel. Vous regardez l'une en frere, l'autre en Amant, & vous ne jugez que ſous ce dernier titre. Qu'importe à Madame de Fajel que je l'aime, repliqua le Sire de Couci ? Non ; ma paſſion ne trouvera chez elle que de l'indifférence ! je l'ai déja lû dans ſes yeux, ils m'évitent avec un ſoin dont je ſuis déſeſperé. Et moi, lui dit Roger, j'ai lû dans ſes yeux, toujours embarraſſez à la rencontre des vôtres, toute autre choſe que de l'indifférence. Oüi ! mon cher Raoul, ſon cœur ſera le prix de votre tendreſſe : je vous verrai remercier l'Amour, tandis que je ſerai l'objet de ſa vengeance. Je ſuis fait, ajoûta-t'il en ſoupirant, pour être toujours malheureux ; mais, pourſuivit-il, j'ai à me plaindre de vous. Depuis mon retour, vous n'avez

pas daigné me dire, que le Maréchal eſt deſtiné à être le plus heureux des hommes. Quoi ! repartit Raoul, vous ne ſçaviez pas que ma ſœur eſt promiſe à Alberic ? Le reproche que je vous fais de votre ſilence, reprit Roger, eſt la preuve que je l'ignorois, & je vous en demande les particularitez ; car ſans doute l'amour ſeul a pû triompher de la haine qui étoit entre votre Maiſon & celle du Maréchal.

Vous ſçavez, dit le Sire de Couci, juſqu'où a été la faveur de mon pere ſous le dernier Regne. Au commencement de celui-ci, il vit élever à la plus haute faveur Robert-Clément, Seigneur du Mez, Gouverneur de notre jeune Monarque. Mon pere ne fut point jaloux de la dignité de Maréchal de France, dont Philippe l'honora ; mais il

le vit avec chagrin posséder toute la confiance du Roi, & avoir une autorité absoluë dans le Roïaume. La sévérité de mon pere, & l'habitude où il est de dire librement les véritez qu'il croit importantes à l'Etat, lui donnerent occasion d'éclater contre Clément du Mez. Mon pere lui reprocha dans un Conseil que le Roi tenoit en Personne, de soutenir les Juifs, alors regardez comme des Sangsuës publiques ; sur tout d'être plus occupé de ses interêts & du soin de conserver sa faveur, que du repos des Peuples. Ce discours, peut-être trop vif, fut le signal d'une haine implacable. Clément mourut ; Gilles son frere, qui succéda à sa faveur & à sa dignité de Maréchal de France, hérita aussi de sa haine pour mon pere, & celle de mon pere ne fit

que paſſer de Clément à Gilles; & de Gilles à Alberic, fils de Clément, qui ſe vit ſucceſſivement le troiſième Maréchal de France de ſon nom, par la mort de Gilles ſon Oncle. Les choſes étoient en cet état il y a environ un an, lorſque ma mere retira ma ſœur de l'Abbaïe de Chelles. Le Maréchal du Mez fut le premier qui ſentit l'effet de ſes charmes : ne pouvant ſurmonter ſa paſſion, il chercha à ſe rapprocher de mon pere, dont la fierté humilioit ſans ceſſe la ſienne. Déſeſperé du peu de ſuccès qu'il voïoit dans ſes projets, & prêt à partir pour l'Angleterre, où le Roi l'envoïoit chargé d'affaires ſecretes & importantes auprès de Henri, il prit le parti de faire ſon Confident celui qui pouvoit ſeul le rendre heureux. Il ouvrit ſon cœur au Roi. Ce Prince

lui promit d'obtenir Adelaïde de mon pere, & il l'obtint; mais il fut arrêté que le mariage ne se feroit qu'au retour du Maréchal. Il fut touché de ce retardement; il murmura contre la nécessité de s'éloigner; cependant il partit. Depuis plus de six mois qu'il est en Angleterre, ses attentions & ses respects pour mon pere, sont les garands que sa passion pour ma sœur, est toujours la même. Il revient incessamment, & son bonheur suivra de près son retour; bonheur qu'il devra moins à la faveur du Roi, qu'à la tendre amitié que mon pere a prise pour un homme, qu'il avoit été forcé d'estimer, même en le haïssant.

Ce que je viens de vous dire, continua Raoul, me donne occasion de vous apprendre ce que sans doute vous ignorez, ainsi

que vous ignoriez ce qui regarde ma sœur & le Maréchal.

A peine Albenic fut-il parti, que le Roi songea à faire une double alliance : il en parla à mon pere, qui, charmé du caractere & de la vertu de Mademoiselle du Mez, reçut avec joie cette proposition. Mon pere m'en fit part aussi-tôt. Libre alors de tout engagement, & pénétré d'estime pour la sœur du Maréchal, je me prêtai de bonne grace à ce que je vis que mon pere désiroit avec ardeur. La Maréchale prévenue en ma faveur, & souhaitant autant que mon pere cette union, lui demanda quelque tems pour disposer l'esprit de sa fille, qui dans toutes les occasions, lui montroit une répugnance extrême pour le mariage. La Maréchale me dit que c'étoit à moi, & à mes soins, de vaincre cette répugnance. Je

me livrai sans peine à ce que l'on vouloit : j'estime Mademoiselle du Mez, je la respecte ; elle est charmante ; son esprit a des graces, ainsi que toute sa personne, & je crois que mon cœur auroit facilement pris l'habitude de l'aimer, si j'avois pû toucher le sien : mais le Roi, la Maréchale, mon pere & mes soins, trouverent chez Mademoiselle du Mez, le même obstacle que le Grand Sénéchal, qui pour lors étoit en Allemagne. Vous êtes cet obstacle, mon cher Roger : Mademoiselle du Mez vous aime ; c'est moins la résistance qu'elle a opposée aux volontez du Roi & de la Maréchale, qui m'a persuadé de sa tendresse pour vous, que sa conduite pendant votre absence, & que celle qu'elle tient depuis votre retour. C'est seulement de cet instant qu'on la voit assidue

cœur de Mademoiſelle de Couci ? & en le craignant, comment en douter ? Alberic, ſe diſoit-il à lui-même, que tu vas me faire païer cher l'avantage que j'eus ſur toi au Siége de Corbie ! Hélas ! je le regardai alors comme un heureux préſage pour l'avenir ; parce qu'il me flatta de l'emporter toujours ſur toi. Mon bonheur tē fit eſſuïer une mortification paſſagere, & le tien me prépare peut-être aujourd'hui, un malheur durable. Les inquiétudes du Comte de Rethel lui firent attendre avec impatience, le moment de pouvoir aller chez Raoul. Raoul en le voïant, lui dit : Ah ! mon cher Roger, avez-vous jamais vû une femme de la beauté dont Madame de Fajel étoit hier ? Mademoiſelle de Couci étoit encore plus belle, lui repartit le Comte de

de Rethel. Vous regardez l'une en frere, l'autre en Amant, & vous ne jugez que ſous ce dernier titre. Qu'importe à Madame de Fajel que je l'aime, repliqua le Sire de Couci ? Non ; ma paſſion ne trouvera chez elle que de l'indifférence ! je l'ai déja lû dans ſes yeux, ils m'évitent avec un ſoin dont je ſuis déſeſperé. Et moi, lui dit Roger, j'ai lû dans ſes yeux, toujours embarraſſez à la rencontre des vôtres, toute autre choſe que de l'indifférence. Oüi ! mon cher Raoul, ſon cœur ſera le prix de votre tendreſſe : je vous verrai remercier l'Amour, tandis que je ſerai l'objet de ſa vengeance. Je ſuis fait, ajoûta-t'il en ſoupirant, pour être toujours malheureux ; mais, pourſuivit-il, j'ai à me plaindre de vous. Depuis mon retour, vous n'avez

Raoul, passez de l'estime & de l'amitié, jusqu'à l'amour. Mademoiselle du Mez est digne de vous : elle est digne de succéder dans votre cœur, à la Comtesse de Dammartin ; elle a pour vous une tendresse aussi forte & aussi délicate. Je l'ai pénétrée dans son indifférence pour tout ce qui n'est pas vous ; dans une triste rêverie, dont votre nom seul peut la tirer ; dans sa vivacité, quand elle parle de vous ; enfin dans l'air satisfait qui se répand sur son visage, quand elle entend dire de vous des choses qui flattent sa vanité & son choix. Cessez, mon cher Raoul, lui dit Roger, de me faire connoître mon tort : c'est l'effet de mon malheur de ne pouvoir aimer Mademoiselle du Mez ; mais j'en serai peut-être bien puni. Ah ! mon cher Roger, s'écria Raoul,

que vous m'allarmez par ces derniers mots ! Ciel ! que je crains dans ce moment une cruelle épreuve pour notre amitié ! Seroit-elle la victime de l'Amour ? Expliquez-vous. Madame de Fajel va-t'elle nous désunir ? Sections-nous assez malheureux pour être Rivaux ? Je tremble en vous conjurant de m'éclaircir. Rassurez-vous, repartit Roger ; nous ne sommes point Rivaux, & nous ne le ferons jamais : soiez tranquile, jamais je n'aimerai que la Comtesse de Dammartin ; une autre elle-même peut seule la remplacer dans mon cœur.

Le Comte de Rethel en paroissant tranquile aux yeux du Sire de Couci, n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit : il venoit d'apprendre que l'instant où Alberic arriveroit, seroit suivi de celui

qui devoit l'unir à la belle Adelaïde La générosité de ses sentimens le faisoit penser avec peine, qu'il étoit, malgré lui, un obstacle au bonheur du Comte des Barres, & qu'il rendoit Mademoiselle du Mez malheureuse! La passion qu'elle avoit pour lui l'affligeoit d'autant plus, qu'il craignoit sa pénétration; il redoutoit en elle la sœur du Maréchal; il tremblait qu'elle ne découvrît ce qu'il avoit tant d'interêt de lui cacher. Raoul qui ne s'apperçut pas de l'agitation intérieure de son ami, oublia facilement Mademoiselle du Mez, pour s'entretenir de Madame de Fajel, de ses craintes, de ses inquiétudes, du dépit où il étoit d'avoir vû Mademoiselle de Vergi avec indifférence, pour réserver son amour à Madame de Fajel, enfin du peu d'espoir qu'il

avoit en l'adorant. Que Fajel eſt heureux s'il eſt aimé, diſoit-il à Roger ! Mais l'eſt-il ? Qu'en croïez-vous ? Quelle demande, s'écrioit-il ! puis-je en douter ? Fajel adore ſa femme ; il n'eſt occupé que du déſir de lui plaire, du ſoin de la rendre heureuſe. Ah ! mon cher Roger, il eſt aimé, & je ſuis miſérable ! Pendant que Raoul parloit, Roger rêvoit ; mais il fut tiré de cette rêverie par Raoul, qui lui dit : Paſſons chez ma ſœur, Madame de Fajel doit y venir ; j'aurai le plaiſir de l'entretenir, de l'écouter, de l'admirer.

Le Comte de Rethel ne ſçait s'il doit ſe livrer au plaiſir qu'il reſſent à voir Mademoiſelle de Couci ; mais tandis qu'il réfléchit ſur le danger de ne pas combattre ſes mouvemens, ils le gagnent & le ſubjuguent. Ses yeux

& ceux d'Adelaïde ſe rencontrent, & ſe baiſſent toujours en même tems. D'où vient qu'Adelaïde ne peut ſoutenir les regards tendres & reſpectueux de Roger? D'où vient qu'elle rougit? L'aimeroit-elle? L'Amour ſe ſeroit-il gliſſé dans ſon cœur, ſous le voile du dépit? A-t'elle pardonné à Roger, d'être auſſi parfait que ſon frere? Que Roger eſt éloigné de ſe flatter d'une ſi douce eſpérance! Il croit le Maréchal aimé, & ſa jalouſie égale à ſa paſſion, lui fait déja chercher les moïens de pouvoir traverſer ſon Rival.

L'amoureux & impatient Raoul vit enfin arriver Madame de Fajel; il vola au-devant d'elle, il lui préſenta la main, & lui dit en tremblant: Que ce jour juſqu'à ce moment, m'a paru long, Madame; mais que ce qu'il en

reſte va paſſer promptement ! Je ne ſçais ſi le cœur de Madame de Fajel déſapprouva ce diſcours ; je ſçais ſeulement que ſes yeux & ſon ſilence parurent le condamner. Raoul n'eut pas à ſe plaindre de ſon eſprit ce jour-là, il le ſervit bien ; mais ſi Madame de Fajel lui en trouva beaucoup, il fut ſurpris & charmé de tout celui qu'elle montra, ſans ſonger en avoir. Raoul, après avoir reſté aſſez long-tems ſans parler, ſe leva tout d'un coup, & paſſa dans le Cabinet de ſa ſœur. Adelaïde ſe doutant que ſon frere alloit écrire quelque galanterie, le ſuivit doucement : elle le vit la plume à la main, le dos tourné à la porte ; elle profita de ſa ſituation pour ſatisfaire avec adreſſe ſa curioſité. Elle s'approche, elle lit : auſſi-tôt elle cherche ſes Tablettes ; ne les trouvant

pas, elle ſort avec la même légereté. Mon frere fait des vers, dit-elle à Madame de Fajel ; je crains qu'il ne veüille en faire un miſtere ; je veux les lui voler. Prêtez-moi vîte vos Tablettes ; je puis, ſans être apperçûë, copier ce qu'il écrit. Elle en eut tout le tems. Raoul reſta près d'une demie-heure abſorbé en lui-même, & les yeux collez ſur le papier : il revint avec un air penſif, ſans ſe douter du vol que ſa ſœur venoit de lui faire ; & Adelaïde, qui avoit demandé le ſecret à Roger, ne s'en vanta pas. Madame de Fajel avant de quitter Mademoiſelle de Couci, lui dit tout bas : Ne voulez-vous pas me rendre mes Tablettes ? Oüi, lui répondit-elle ; mais je voudrois bien avoir les vers que j'ai copiez. Hé bien ! reprit Madame de Fajel, paſſons un inſtant

tant dans votre Cabinet. Lorſqu'elles y furent, Madame de Fajel aïant ouvert ſes Tablettes, y lut des vers qui exprimoient vivement une paſſion délicate & malheureuſe.

Ces vers cauſérent quelque trouble à Madame de Fajel : elle auroit voulu pouvoir douter qu'elle en étoit l'objet ; mais depuis ſon ſéjour à la Cour, les attentions de Raoul de Couci, ſes ſoins, ſes yeux, juſqu'à ſon ſilence, tout l'avoit inſtruite de ſa paſſion : ces vers lui en firent ſentir toute la violence. Ce que Raoul lui avoit dit en lui donnant la main, le ton dont il l'avoit dit, ſes yeux, la rêverie où il étoit tombé, les vers qui en étoient la ſuite, tout lui prouvoit ce qu'elle vouloit & ne vouloit pas voir. Elle cacha à Mademoiſelle de Couci ce qu'-

elle penſoit : elle affecta même de chercher, comme elle, pour qui Raoul pouvoit avoir fait ces vers, où il ſe plaignoit ſi tendrement de la rigueur & du caprice de l'Amour. Croïez-moi, belle Adelaïde, lui dit Madame de Fajel, laiſſez ignorer à votre frere le vol que vous lui avez fait ; ne lui arrachez pas ſon ſecret malgré lui ; ſur-tout ne lui dites jamais que j'ai eu connoiſſance de ces vers ; encore moins que vous vous ſoïez ſervie de mes Tablettes. En achevant ces mots, elle ſortit du Cabinet ; & un moment après, elle ſe retira chez elle, très-inquiéte ſi Adelaïde lui garderoit le ſecret.

Le Sire de Couci ignoroit que ſes vers fuſſent entre les mains de Madame de Fajel : il ne pouvoit comprendre les raiſons qui la rendoient plus circonſpecte

avec lui: il s'appercevoit avec douleur qu'elle l'évitoit; cependant c'étoit ſans affectation: l'inſtant où il vouloit lui parler, étoit toujours celui où elle adreſſoit la parole à un autre: à peine ſes yeux pouvoient-ils rencontrer les ſiens. Qu'il étoit à plaindre! Mais du moins, il avoit la conſolation d'épancher ſa douleur dans le ſein de ſon cher Roger, & Roger dévoroit la ſienne. Il ne pouvoit la confier à Raoul; Raoul étoit frere d'Adelaïde, & Adelaïde alloit être la Maréchale du Mez. Il n'étoit plus permis ni de lui adreſſer des vœux, ni de chercher à lui plaire. Il ne reſtoit donc à Roger que le parti du ſilence: il devoit ſur-tout, cacher ſes ſentimens à Raoul, malgré la tendre amitié qui étoit entre eux; mais comment ſe contenir avec Adelaïde? Cette char-

mante fille étoit un jour chez Madame de Fajel. Tous ceux qui compoſoient la Compagnie, ſembloient y avoir apporté un eſprit libre & content : l'enjoüement y régnoit. Mademoiſelle de Couci naturellement ſerieuſe, parla peu ; toute la vivacité de ſon frere ne put l'arracher à une rêverie, qui en lui donnant un air de langueur, la rendoit encore plus belle. Roger eut la hardieſſe, en s'approchant d'elle, de lui dire : Par pitié, Mademoiſelle, revenez de cette rêverie ; elle eſt trop affligeante pour qui oſe y être attentif. Que le Maréchal eſt heureux, ajouta-t'il d'un ton pénétré ! En proferant ces dernieres paroles, Roger pâlit & baiſſa les yeux. L'air noble & impoſant de Mademoiſelle de Couci fut un peu déconcerté : elle rougit, ne répondit

rien, & retomba dans une eſpéce de mélancolie, encore plus profonde que celle que le Comte de Rethel avoit oſé remarquer.

La paſſion du Comte de Rethel étoit trop vive, pour ſuivre les conſeils que lui donnoit ſa raiſon : elle lui ordonnoit en vain de fuir Adelaïde ; il n'écoutoit que l'Amour. Il n'étoit plus occupé que d'Adelaïde ; il la ſuivoit en tous lieux : dans toutes les occaſions ſes yeux lui diſoient qu'il l'adoroit. L'amitié qui étoit entre lui & Raoul, lui facilitoit les moïens de la voir tous les jours, & cette facilité lui procuroit la liberté de lui parler quelquefois, ſans être ni remarqué ni entendu de perſonne. Il ne craignoit que les regards pénétrans de Mademoiſelle du Mez, devant qui il contraignoit tou-

jours les siens ; mais depuis quelques jours, il étoit affranchi de cette contrainte : une indisposition de la Maréchale retenoit sa fille auprès d'elle.

Le Comte de Rethel persuadé que Mademoiselle du Mez, toujours attentive à ses devoirs, ne quitteroit point sa mere, étoit sans inquiétude chez Madame de Couci, auprès d'Adelaïde, lorsqu'il vit entrer Mademoiselle du Mez. Sa présence troubla Roger ; & la présence de Roger, alors assis à côté d'Adelaïde, tandis que tout le monde étoit occupé au jeu, causa une émotion vive à Mademoiselle du Mez. Le Comte de Rethel avoit trop d'interêt à pénétrer les sentimens de la sœur du Maréchal, pour ne pas chercher à les démêler ; mais les regards inquiets & pensans de Mademoiselle du Mez,

ne l'assurerent que trop de ce qu'il craignoit. Pouvoit-il n'en pas être allarmé ?

La tendresse du Comte de Rethel le mit quelques jours après, à une bien plus cruelle épreuve. Il étoit auprès de Mademoiselle de Couci, lorsqu'on vint lui dire que le Maréchal venoit d'arriver, & qu'il entroit chez Enguerrand. Cette nouvelle déconcerta le Comte. Comment soutenir la présence d'un Rival, ou plûtôt d'un homme qui va devenir le mari d'Adelaïde ? Comment se prêter à ses empressemens ? Comment ne pas revoir avec un air de satisfaction, un Ami que l'on n'a point vû depuis si long-tems ? La prudence veut cependant que Roger dissimule. Adelaïde pâlit en apprenant le retour du Maréchal. Roger qui s'en apperçut, lui dit avec émotion : Alberic

eſt arrivé..... Ah ! Mademoiſelle, cette nouvelle réveille dans vous des ſentimens, dont il eſt bien doux d'être l'objet ! Ciel ! Quel eſt le bonheur d'Alberic ! Qu'il eſt digne d'envie ! Connoiſſez-vous aſſez mes ſentimens, repliqua Mademoiſelle de Couci, pour tenir ce langage ? Elle accompagna ces mots d'un regard plein de trouble, mais elle ſe compoſa à l'arrivée du Maréchal, conduit par Enguerrand. Le Comte des Barres les accompagnoit : ce dernier crut s'appercevoir que le Comte de Rethel avoit de l'altération ſur le viſage, & que les premiers embraſſemens entre Alberic & lui, n'avoient pas, de la part de Roger, cette vivacité que leur amitié ſembloit exiger ; le Comte des Barres oublia dans ce moment qu'il étoit Ami d'Alberic, pour

pour ſe livrer au plaiſir que lui cauſoient ſes ſoupçons. Roger épris des charmes d'Adelaïde, n'étoit plus à ſes yeux un Rival redoutable. Depuis ſon retour d'Allemagne, le Grand Sénéchal, toujours attentif au choix que Roger pourroit faire, avoit ſuivi de près la moindre de ſes démarches. Il vouloit, pour ſa tranquilité, connoître l'Objet à qui il feroit hommage de ſon cœur. L'idée qu'Adelaïde étoit cet Objet, ſans ſonger que le Maréchal pourroit en être la victime, le charmoit.

Si la paſſion & le plaiſir ſenſible de voir ce que l'on aime, étoient peints ſur le viſage du Maréchal, la triſteſſe étoit répanduë ſur celui d'Adelaïde. Sa froide politeſſe perſuada Roger, qui l'examinoit, que le Maréchal n'étoit peut-être pas aimé.

A cette idée, quelle joie, mais quelle inquiétude en même tems s'empara de ſon cœur ! Alberic ne ſeroit pas aimé, diſoit-il en lui-même ! Quel ſeroit donc celui qui s'oppoſe à ſon bonheur ? Ce qu'il venoit de dire à Adelaïde, l'air troublé dont elle l'avoit écouté, ſans marquer ni indignation ni courroux ; le regard qu'elle avoit porté ſur lui, regard qui n'avoit rien de ſévére ; ce qu'elle avoit répondu ; tout le rendoit peut-être aſſez préſomptueux, pour penſer que Mademoiſelle de Couci pourroit ne pas être inſenſible à ſa paſſion. Cette idée ne le flattoit qu'un moment, il n'oſoit s'y abandonner. Le Maréchal alloit poſſéder Adelaïde ; il alloit condamner Roger à un ſilence éternel.

L'indifférence de Mademoi-

ſelle de Couci étoit trop marquée, pour que le Maréchal ne s'en apperçût pas : il y fut auſſi trop ſenſible, pour pouvoir renfermer en lui-même, toute ſa douleur. Il chercha l'occaſion de la témoigner à Adelaïde, & il la trouva. Qui pourroit croire, Mademoiſelle, lui dit-il, qu'après une abſence qui m'a fait ſentir, à tous les inſtans, le regret d'être éloigné de vous, & l'excès de ma tendreſſe, celui où je vous reverrois, dût être pour moi un inſtant malheureux ? Mon retour ſemble vous cauſer de la riſteſſe ! Ah ! Mademoiſelle, ſeroit-ce à regret que vous conſentiriez à faire mon bonheur ? votre cœur murmureroit-il de votre obéïſſance ? Quand je ſuivrai mon pere à l'Autel, répondit Adelaïde en quittant le Maréchal, mon cœur n'y déſavoue-

ra pas le don de ma main. Ces paroles, quoique prononcées froidement, avoient d'un côté un ſens aſſez flatteur pour le Maréchal, & ce fut celui que l'amour lui fit ſaiſir. Il crut que la modeſtie d'une fille bien née, à qui un ſérieux timide ſied ſi bien dans ces rencontres, lui avoit dicté ſa réponſe ; auſſi paſſa-t'il, en un moment, de la crainte à une ſituation plus tranquile.

L'idée d'un bonheur prochain occupoit tout entier le cœur du Maréchal, lorſque la Cour paſſa, tout d'un coup, de la joie que lui avoit cauſé la naiſſance d'un Prince, à d'effroïables allarmes ; elles lui furent communes avec toute la Chrétienté. La conſternation & la douleur furent générales, en apprenant que Saladin venoit de ſe rendre maître de Jéruſalem, & de preſque toute la

Paleſtine. Le Pape Urbain III. en mourut de douleur. L'affliction que témoigna Philippe-Auguſte à cette funeſte nouvelle, fut plus grande encore que celle de ſes ſujets. Henri, Roi d'Angleterre, touché de la plus vive douleur, réſolut, ainſi que Philippe, d'aller délivrer Jéruſalem & les Chrétiens. Mezerai rapporte que les deux Rois s'aboucherent entre Trie, & Giſors. Le zele pour la Religion fit taire l'amour. Il étoit toujours dans le cœur de tous nos Héros, mais loin de les porter à la moleſſe, il les animoit à la gloire, & leur ordonnoit de lui tout ſacrifier. Le Maréchal du Mez, le Comte de Rethel, le Grand Sénéchal, & preſque tous les Seigneurs de la Cour de Philippe-Auguſte ſuivirent l'exemple de leur Roi, & prirent la Croix avec lui. Je ne nomme

point le Sire de Couci, on peut ſe ſouvenir qu'il l'avoit reçuë des mains du Patriarche de Jéruſalem, avant ſon premier voïage de la Terre-Sainte. L'entrevûë des deux Rois fut des plus édifiantes. Leurs intérêts, toujours diſputez & jamais ni éclaircis, ni décidez, céderent à la piété. En ſe ſéparant, ils ſe jurerent une amitié qui ſembloit ne devoir pas ſe démentir, au moins avant leur retour de la Paleſtine : elle fut cependant de peu de durée.

Peu de jours après cette célebre entrevuë, le Maréchal du Mez vit encore ſon mariage différé : il trouva la Maréchale dangereuſement malade. A la douleur que lui cauſoit ce nouveau retardement, ſe joignoit celle de voir que Mademoiſelle de Couci y paroiſſoit peu ſenſible. Il en gémiſſoit, il lui échap-

poit de tendres plaintes ; mais la maniere dont lui répondoit Adélaïde, étoit peu propre à raſſurer ſon cœur allarmé. Enguerrand lui fit auſſi quelques reproches, auſquels elle ne repartit que par des pleurs. Cet homme pénétrant, ſe doutant bien que le cœur de ſa fille murmuroit du choix qu'il avoit fait pour elle ſans conſulter ſon penchant, lui ordonna avec dureté, de dévorer ſes larmes, & de ſe préparer à donner de bonne grace, la main à Alberic.

Adelaïde ſortoit de l'appartement de ſon pere, où elle venoit de recevoir cet ordre, ſi cruel pour elle, lorſque le Comte de Rethel qui alloit y entrer, la rencontra toute éplorée. Qu'avez-vous, Mademoiſelle, lui dit-il avec tranſport ? Pardonnez à ma hardieſſe ; mais je vous en conjure,

ne refuſez pas de m'apprendre le ſujet qui fait couler vos larmes. Que je ſuis malheureuſe, s'écria Mademoiſelle de Couci ! Ah ! Comte, ajouta-t'elle toute troublée, voïez mon frere ; qu'il obtienne de mon pere que je ne ſois pas la Maréchale ! Non ! je n'y conſentirai jamais ! En faveur de qui, Mademoiſelle, repartit Roger, me demandez-vous de rendre le Maréchal auſſi malheureux que moi ? Daignez du moins m'ouvrir une fois votre cœur ? fiez vous à ma généroſité. La vivacité de mes ſentimens ne leur fait rien perdre de leur ſoumiſſion ; je ſçaurai leur commander, s'il faut me ſacrifier à votre bonheur. Commencez par me ſacrifier votre curioſité, lui repliqua Adelaïde ! Je ſuis déja aſſez coupable ; ne me rendez pas plus criminelle. Mais, pourſuivit-elle en

rougiſſant, ſoïez aſſez généreux pour mettre mon frere dans mes intérêts : Vous le pouvez. En achevant ces mots, Adelaïde quitta Roger, & le laiſſa tranſporté de ce qu'il venoit d'entendre : il interprétoit ces mots d'une façon trop délicate, pour refuſer ſon cœur à l'eſpérance ; elle s'en empara. Roger entra enſuite chez Enguerrand, en qui il apperçut une grande agitation : de chez Enguerrand où il reſta peu, il paſſa chez Raoul. Le trouvant ſeul, il lui parla & l'engagea à déclarer à ſon pere, l'éloignement invincible d'Adélaïde pour le Maréchal. Il trouva dans la même journée le moment de dire à Adelaïde, qu'il avoit obtenu de Raoul ce qu'elle déſiroit. Qu'il parle auſſi à ma mere, lui dit-elle, elle m'aime ; qu'elle ſe joigne à mon frere.

Quelque malheureuſe que fût

Mlle de Couci par les mouvemens differens dont elle étoit agitée, le Maréchal étoit encore mille fois plus à plaindre. Sa paſſion & l'indifférence d'Adélaïde excitoient également dans ſon ame, l'inquiétude, le trouble, la crainte & la jalouſie. Il connoiſſoit trop le mérite de Mlle du Mez, pour que l'eſtime qu'il avoit pour cette ſœur cherie, ne fût pas ſuivie d'une entiere confiance. Ma ſœur, lui dit-il, ſçavez-vous qu'Adelaïde me rend le plus malheureux des hommes ? Sçavez-vous qu'elle ne païe ma tendreſſe, que d'une indifference qu'elle ne daigne pas même me cacher, & qui me fait trembler pour l'avenir ? Ah ! ma ſœur ! quel ſeroit mon ſort, ſi cette indifférence étoit l'effet d'une paſſion ſecrette qu'elle diſſimuleroit ! Parlez. Vous n'avez pas perdu de

vûë Adelaïde; vous avez de la pénétration ; quelqu'un a-t'il cherché à lui plaire ? Quelqu'un lui a-t-il plû? Ai-je un Rival ? Pouvez-vous le penſer, repartit Mlle du Mez ? Adelaïde vous eſt promiſe, vous êtes le favori de votre Roi, il a lui-même travaillé avec la chaleur d'un Ami, à vaincre les obſtacles qui s'oppoſoient à votre bonheur ; il a enfin obtenu Adelaïde pour vous : quel pourroit être celui qui oſeroit vous la diſputer ? La crainte d'encourir la diſgrace du Roi, & le reſpect qu'imprime Adelaïde promiſe à Alberic, ſont des barrieres qui ont dû arrêter les plus téméraires. L'amour, reprit le Maréchal, ne connoît ni crainte ni reſpect, que le reſpect & la crainte qu'il fait naître lui-même: ainſi, ni les bontez de mon Roi, ni la main d'Adelaïde qui m'eſt pro-

miſe par ſon pere, ne peuvent me raſſûrer. Au moins la vertu d'Adelaïde doit diſſiper vos allarmes, repliqua Mademoiſelle du Mez : elle doit vous être un garand, que lorſqu'elle vous ſuivra au pied de l'Autel, elle y portera un cœur libre, dont elle peut diſpoſer en votre faveur. Soïez ſon époux, & vous verrez expirer ſon indifference. Pour bannir vos craintes, preſſez votre mariage; la ſanté de ma mere qui commence à ſe rétablir, vous le permet. Alors, ſi la beauté d'Adelaïde & ſon ſéjour à la Cour vous donnent de l'inquiétude, cherchez ailleurs votre repos. Je ne le trouverai nulle part, s'écria le Maréchal; la cruelle Adelaïde tient mon ſort dans ſes mains; elle portera partout l'indifférence qu'elle a pour moi! Car enfin, ma ſœur, Adelaïde

ne m'aime pas; vous voulez en vain me tranquiliſer; le ſouvenir de ce qu'elle me dit en arrivant d'Angleterre, & que je me rappelle ſans ceſſe, ne peut plus me raſſûrer. *Mon cœur, me dit-elle, ne déſavouëra point le don de ma main, quand je ſuivrai mon pere à l'Autel.* Helas! ma ſœur! tout démentoit en elle ce diſcours, qui ſembloit au moins me promettre quelques regards favorables; mais elle les arme toujours d'une rigueur infléxible; elle me fuit avec autant de ſoin que je la cherche. Ah! ma ſœur! ſi Adelaïde étoit ſenſible pour un autre! Que je le crains! Le plus léger ſoupçon me fait frémir. Quel que fût ce téméraire, ſa mort vengeroit un affront ſi cruel! Adelaïde me déteſteroit; mais il n'importe, je joüirois du moins d'une double vengeance!

mon Rival ne feroit plus, & je verrois Adelaïde auſſi à plaindre que moi ! Alberic ſortit furieux, & laiſſa Mademoiſelle du Mez avec Salmeni, qui ſurvint dans ce moment.

Ah ! ma chere Salmeni ! lui dit-elle, qu'Adelaïde & Roger nous rendent malheureux mon frere & moi ! J'aime Roger, & il adore Adelaïde ! Je ne l'ai que trop vû ! Adelaïde n'a que des mépris pour mon frere qui l'adore ; il s'en plaint avec raiſon. Depuis long-tems je m'apperçois de cette indifférence ; elle rejaillit même ſur moi. Je ſens qu'Adelaïde me fait un crime d'être la ſœur d'un homme, qu'elle n'épouſera jamais qu'avec une répugnance extrême. Mon frere craint un Rival, & moi je tremble que Roger ne ſoit celui qui lui ferme le chemin du cœur d'Adelaï-

de ; mais, ſi je le découvre, je lui cacherai avec ſoin ce terrible ſecret. Me voilà donc de nouveau livrée à la douleur de voir le Comte de Rethel occupé d'une paſſion, qu'il ne reſſentira que pour le tourmenter, & pour me rendre malheureuſe ! Car enfin, pourquoi en veux-je encore douter ? ils s'aiment. Leurs yeux qui ſe cherchent & qui s'évitent en même tems, n'ont-ils pas dû me l'apprendre ? Ils nous haïſſent mon frere & moi. Oüi ! je partage la haine que Roger a pour Alberic ; je porte la peine d'être la ſœur d'un Rival, à qui il ne peut arracher l'Objet qu'il adore. Roger ne m'eſtime pas aſſez pour penſer que je lui garderai le ſecret ; il me craint, ma préſence le gêne. Qu'il eſt injuſte ! Ah ! ma chere Salmeni ! que nous ſommes à

plaindre ! que dis-je ! Mon frere éprouvera-t'il jamais les maux que je reſſens? Il va poſſeder Adelaïde, dont la ſageſſe & la raiſon ſçauront triompher d'une froideur que condamneroit ſon devoir ; elles calmeront bientôt les délicates inquiétudes dont Alberic eſt agité. Mais moi ! tout concourt à me déſeſpérer depuis le premier inſtant que j'aime Roger. Je l'ai vû ce Roger, adorer la Comteſſe de Dammartin ; je l'ai vû prêt à ſuccomber ſous le poids de ſes malheurs. Je le vois aujourd'hui épris des charmes d'Adelaïde ; & malgré l'obſtacle invincible que mon frere apporte à ſon bonheur, il l'adorera toujours. Je connois Roger ! il ne ſçait ni aimer foiblement, ni être inconſtant. Mais, ma chere Salmeni, je vais chez la Reine ; la ſanté de

de ma mere me permet de la quitter pour quelques momens. Je veux voir Roger, je veux voir Adelaïde. Helas! je cherche, & vais peut-être trouver la certitude de mon malheur!

Le hazard ſervit Mademoiſelle du Mez à ſon gré; il lui préſenta dabord Roger qui ſortoit de chez le Roi. Il fut à elle; il lui dit en l'abordant: La maladie de Madame la Maréchale, en donnant de l'inquietude pour elle, privoit la Cour du plaiſir de vous voir; mais votre préſence, Mademoiſelle, eſt un garand que vous n'avez plus rien à craindre pour les jours d'une mere qui vous eſt ſi chere; le retour de ſa ſanté vous met au comble de vos vœux. Pour y être, repliqua Mademoiſelle du Mez, il me faudroit, du moins, voir mon frere heureux: vous ſçavez qu'il

ne l'eſt pas. Il ne l'eſt pas, Mademoiſelle, reprit Roger? Eh! que lui manque-t'il pour l'être? Le cœur de ce qu'il aime, répondit-elle. Vous qui ſavez ſi bien aimer, jugez de ſa peine: mais vous n'en ſçauriez juger, vous ignorez le cruel tourment d'aimer ſans être aimé... Que vous êtes heureux!... Que mon frere eſt miſérable!... Que je le plains!... Je vois, ajouta-t'elle en regardant Roger fixement, qu'une pitié généreuſe vous fait reſſentir ſa peine; car vous paroiſſez troublé en m'écoutant. Ce diſcours déconcerta le Comte de Rethel à un tel point, qu'il ne put y répondre. Mademoiſelle du Mez voïant que ſon trouble augmentoit, lui dit: l'intérêt que vous prenez à la deſtinée de mon frere, n'eſt pas douteux; j'y ſuis du moins auſſi ſen-

ſible qu'il y ſeroit lui-même. Je crois cependant que vous me ſçaurez quelque gré de ne pas l'en inſtruire. Eh bien ! fiez-vous à moi, je vous promets le ſecret : mon frere ignorera... Le Grand Sénéchal, qui parut dans le moment interrompit une converſation dont le Comte de Rethel étoit deja très-embarraſſé, & lui fournit le prétexte de ſe retirer ſans impoliteſſe. Alberic qui ſurvint, débaraſſa Mademoiſelle du Mez du Comte des Barres : elle n'étoit pas dans une ſituation propre à l'écouter. Le frere & la ſœur allerent chez la Reine, où ils trouverent Adélaïde, dont l'air triſte & rêveur ne devoit pas contribuer à calmer leurs inquiétudes.

Malgré l'idée avantageuſe que le Comte de Rethel avoit du caractere de Mademoiſelle du Mez,

il ne pouvoit s'empêcher de craindre les effets de la jalouſie qu'il venoit d'appercevoir ; il ne pouvoit ſe pardonner de s'être laiſſé pénétrer. S'il étoit des momens où il eſpéroit que Mademoiſelle de Couci ne ſeroit pas au Maréchal, il en étoit d'autres où il trembloit qu'elle ne pût réſiſter à la volonté abſolue d'Enguerrand. Cette crainte lui faiſoit regarder Mademoiſelle du Mez comme une ennemie d'autant plus dangereuſe, que rivale d'Adelaïde & ſœur d'Alberic, elle ne ſeroit occupée que du ſoin de lui ôter les occaſions de regarder ſeulement Adelaïde. A toutes ces allarmes, ſe joignoit la violence qu'il ſe faiſoit pour contraindre ſes yeux, ſes démarches, & pour ne paroître jamais empreſſé ou à chercher Mademoiſelle de Couci,

ou à saisir les instans de lui parler. De combien de surveillans intéressez n'avoit-il pas à se défier? La tristesse où il voïoit Mademoiselle de Couci lui causoit un genre d'inquiétude, qui n'avoit pourtant rien d'affligeant: il se flattoit d'être moins malheureux que le Maréchal.

Le Grand Sénéchal avoit remarqué l'altération & même le trouble qui étoient sur le visage de Mademoiselle du Mez, & sur celui du Comte de Rethel, lorsqu'il les avoit abordez. Il s'imagina qu'il s'étoit trompé en croïant qu'Adelaïde avoit rendu Roger sensible. Il alla plus loin; il pensa que Roger trouvoit la sœur d'Alberic aimable, & qu'il venoit peut-être de lui arracher l'aveu de sa tendresse. Pour détruire ou pour confirmer ses soupçons, il engagea le Comte

de Rethel à venir chez lui. Vous connoiſſez, lui dit-il, ma délicateſſe & mes craintes en aimant Mademoiſelle du Mez : ſon indifference pour moi juſtifie mes inquiétudes. Je vous ai ſurpris en lui parlant ; elle avoit de l'émotion ; vous ne paroiſſiez pas tranquile. Quel étoit donc le ſujet de votre entretien ? Eh ! quoi ! vous êtes embarraſſé à me répondre ? Ah ! mon cher Roger, ne me trahiſſez point ! Parlez-moi naturellement ; aimez-vous Mademoiſelle du Mez ? Non ! lui répondit le Comte de Rethel : ſoïez tranquile & bien perſuadé que jamais je n'aurai pour elle qu'une eſtime reſpectueuſe. En aimez-vous une autre, reprit le Grand Sénéchal ? Si votre cœur eſt ſenſible, par pitié avouez-le moi : ſoïez certain que je vous garde-

rai un ſecret inviolable, quand même Adelaïde ſeroit l'objet de vos vœux. A ce nom vous rougiſſez !.... Oüi ! mon cher Roger, fût-ce Adelaïde même ... Ne craignez rien de l'amitié qui eſt entre Alberic & moi ; elle cede aux intérêts de ma paſſion, & je ſuis votre ami autant que le ſien. Je vous jure donc que jamais il ne ſera inſtruit, du moins par moi, de votre rendreſſe pour Mademoiſelle de Couci ... Vous ne dites rien ? ... Douteriez-vous de ma diſcrétion ? ... Ah ! mon cher Roger, fiez-vous à moi ! ouvrez-moi votre cœur ! Si vous ſçaviez quel ſoulagement vous donnerez au mien, en m'apprenant que vous aimez ; ſi vous ſçaviez combien je le déſire, vous ne craindriez rien ! C'eſt le Comte des Barres enfin qui vous promet le ſecret. Eh

bien ! Il eſt vrai, dit alors le Comte de Rethel ; j'adore Mademoiſelle de Couci. Comprenez, mon cher Sénéchal, par cet aveu, juſqu'où va mon malheur. Ma paſſion pour Mademoiſelle de Couci eſt auſſi violente que celle que j'ai reſſentie pour la Comteſſe de Dammartin. Eh ! pourroit-elle n'être pas auſſi forte ! Adelaïde eſt l'image vivante de la malheureuſe Alix. Non ! mon cœur n'a pû ſe défendre de cette fatale & chere reſſemblance ! mais helas ! je ſuis ſans eſpoir. Adelaïde va devenir la Maréchale. Puis-je y penſer ſans mourir de douleur ! Pour comble de maux, Mademoiſelle du Mez ſoupçonne ma paſſion : c'etoit ſes ſoupçons qu'elle me laiſſoit voir, quand vous nous avez joints. L'ingrate, dit à demi bas le Grand Sénéchal !

néchal ! que je ſuis malheureux ! Ah ! mon cher Roger, que vous me rendez miſérable ! je ne crains plus de vous le dire. Hélas ! peut-être ne l'avez-vous que trop vû ! Mademoiſelle du Mez vous aime ! Voilà la cauſe de ſa pénétration : voilà celle de ſes inquiétudes. Que ne pouvez-vous poſſéder Adelaïde ! Mademoiſelle du Mez pourroit alors triompher de ſon penchant, & trouver ma conſtance, digne d'être récompenſée. Le Comte de Rethel épargna au Comte des Barres le chagrin de convenir, qu'il n'avoit que trop apperçû la tendreſſe de Mademoiſelle du Mez : il lui cacha auſſi qu'il eût oſé inſtruire Mademoiſelle de Couci, de ſa paſſion, & qu'il ſe flattoit de n'être pas haï.

Le Comte de Rethel paſſa quelques jours ſans pouvoir trou-

ver le moment de dire un mot à Adelaïde ; mais un hazard heureux lui fournit enfin l'occaſion de l'entretenir. Comme il ſortoit de l'appartement de Raoul, il la trouva ſeule, qui ſortoit de celui de Madame de Couci. Qu'a obtenu Raoul, Mademoiſelle, lui dit-il en s'approchant d'elle reſpectueuſement ? Serez-vous la Maréchale ? Je me ſuis jettée aux genoux de ma mere, repliqua-t'elle ; mais c'eſt vainement que je l'ai attendrie, elle n'oſe parler. Mon frere a été plus hardi, & n'a rien obtenu : mon pere, ſans pitié pour moi, a juré que je ſerois à Alberic. C'en eſt donc fait, Mademoiſelle, reprit Roger ? l'arrêt de ma mort eſt prononcé ! Il ne s'agit pas de mourir, lui dit-elle ; il s'agit de renoncer à moi. De renoncer à vous, Mademoiſelle, repartit

douloureuſement Roger ! vous avez donc réſolu de vous rendre aux volontez d'un pere, quelque cruelles que vous les trouviez ? Non, répliqua Adelaïde, & jamais Alberic ne ſera mon époux : cependant ne vous flattez pas, je ne puis être à vous. Ah ! Mademoiſelle, dit vivement Roger, vous m'apprenez que je ſuis auſſi à plaindre que le Maréchal. Je le vois ! un Rival préferé vous rend.... Vous n'avéz point de Rival, reprit Adelaïde, & vous êtes malheureux. Mon pere irrité de mes refus, me laiſſera-t'il la maîtreſſe d'un choix, dont il ſe feroit honneur, ſi c'étoit lui qui l'eût fait ? Vous connoiſſez ſon caractere inflexible : non ! je ne puis être à vous ; jamais il n'y conſentira ; mais je puis n'être jamais à perſonne. Elle quitta Roger en achevant ces mots.

La situation où Mademoiselle de Couci laissoit le Comte de Rethel, seroit difficile à exprimer. Comment pouvoir démêler les mouvemens confus dont il étoit agité? Adelaïde venoit de prononcer qu'elle ne seroit jamais à Alberic: quel espoir pour Roger! Mais elle venoit de lui dire qu'elle ne pouvoit être à lui: quel arrêt! Il se rappelle aussi les derniers mots qu'elle a dit: *Je puis n'être jamais à personne.* Ah! trop heureux Roger, s'écrie-t'il, n'est-ce pas t'assurer qu'elle ne sera jamais qu'à toi? Oüi! belle Adelaïde, vous y serez. Je n'ai point de Rival aimé; vous avez daigné m'en assurer. Le Maréchal est haï: vous osez laisser voir cette haine à un pere le plus absolu des hommes; vous osez prendre la résolution de lui résister. Qui peut vous inspirer tant

de fermeté ? C'eſt l'Amour ! c'eſt lui ! Oüi ! lui ſeul peut cauſer votre haine & votre déſobéïſſance ! Vous venez de me dire que je n'ai point de Rival : votre caractere m'aſſure de la vérité de ces mots ; ce ſeroit pour moi un crime d'en douter ! Je n'ai donc point de Rival ? Je ſuis donc aimé ? Vous pouvez donc, belle Adelaïde, être à moi ! Je ſçaurai vaincre tous les obſtacles.... Mais, reprenoit-il, tout s'oppoſe à mes vœux.... Tout favoriſe Alberic.... Adelaïde ne lui eſt-elle pas promiſe ? C'eſt au Roi que ſon pere a donné ſa parole ! Hé ! quel eſt ce pere ? C'eſt Enguerrand. Le Comte de Rethel occupé de toutes ces réflexions, ſe retira, ſans entrer chez Madame de Couci, où il avoit eu deſſein de paſſer en ſortant de chez Raoul.

La convaleſcence de la Maréchale permettoit que l'on s'occupât des apprêts du mariage de ſon fils ; apprêts, que Mademoiſelle de Couci voïoit avec un effroi mortel. Un jour qu'elle étoit ſeule dans ſon appartement, Enguerrand y vint, & lui parla en ces termes.

Mon amitié pour vous, ma fille, me fait oublier que vous avez oſé charger votre frere de m'apprendre les murmures & la révolte de votre cœur, contre mon choix. Je vous crois déja rentrée dans votre devoir : vous ſerez dans huit jouts la Maréchale du Mez ; je vous l'ai déja dit, préparez-vous à obéïr. Adelaïde voulut ſe jetter aux genoux de ſon pere ; mais Enguerrand l'arrêta, & lui dit d'un ton ſévere : Quel eſt votre deſſein ? Qui vous a inſpiré aſſez de har-

dieſſe pour oſer me montrer une volonté ? Votre devoir vous ordonne de vous conformer à la mienne : que je ne voïe plus de traces d'une répugnance qui me choque, & qui pourroit trop m'irriter ! Enguerrand ſortit, & laiſſa Adelaïde dans un ſituation digne de pitié.

Elle étoit livrée à la douleur la plus vive, lorſque Madame de Fajel entra. Sa ſurpriſe fut extrême, de trouver Mademoiſelle de Couci toute en pleurs ; elle contoit la trouver occupée des préparatifs d'un jour, qu'elle croïoit un heureux jour pour elle. L'amitié que j'ai pour vous, Mademoiſelle, lui dit-elle, va me rendre indiſcrette. Aimez-moi aſſez pour me dire ce qui vous met dans la ſituation où je vous vois : je ſuis jeune, mais je ſuis capable de garder un ſe-

cret ; peut-être même trouverez-vous quelque consolation à épancher votre douleur dans mon sein. Que vous dirai-je, s'écria Mademoiselle de Couci ? Hélas ! épargnez-moi la honte de vous avoüer que mon pere & mon devoir me trouvent rebelle. Non ! poursuivit-elle, je ne puis consentir à leur sacrifier le repos du reste de mes jours. Hé ! je le perds pour jamais, si je deviens la Maréchale du Mez ! Cependant mon pere, qui ne l'ignore pas, veut me traîner à l'Autel comme une Victime, que son autorité sur moi immole à la faveur d'Alberic. Que vous êtes à plaindre, dit tendrement Madame de Fajel ! Quoi ! c'est malgré vous que l'on veut unir votre destinée à celle du Maréchal ? Quoi ! vous ne l'aimez point ? Quel seroit votre malheur, si votre cœur é-

toit ſenſible pour un autre ! Une douleur ſi vive me le fait preſque ſoupçonner, & j'en frémis pour vous. Je vous aime trop, repliqua Mademoiſelle de Couci, pour ne pas vous ouvrir mon cœur tout entier. Oui ! c'eſt la tendreſſe que j'ai pour le Comte de Rethel, qui me fait craindre plus que la mort, d'être unie à un autre que lui. Quel conſeil, ô Ciel ! la pitié que vous me faites va-t'elle m'arracher ? s'écria Madame de Fajel. Dois-je vous le donner ? Non ; il me paroît peu digne de vous & de moi.... Mais je m'abuſe, reprit-elle ; le plus cruel de tous les reproches eſt celui qu'on s'expoſe, par ſa foibleſſe, à ſe faire à ſoi-même, aux dépens du repos de toute ſa vie. Ainſi puiſque votre cœur eſt prévenu, ne conſentez jamais à faire ce ſerment terrible que

l'on veut exiger de votre obéïſſance : il vous rendroit malheureuſe, & peut-être coupable le reſte de vos jours. Les efforts que vous feriez pour ne pas être criminelle, vous livreroient ſans relâche à de cruels remords. Que vous êtes heureuſe, dit Mademoiſelle de Couci ! votre cœur ne s'eſt point oppoſé à ce qu'un pere exigeoit de lui : c'eſt ſans contrainte que vous avez conſenti à faire le bonheur d'un époux qui vous adore. Madame de Fajel ſoupira, & répondit : Que ſçavez-vous ſi je ne ſuis pas mille fois plus à plaindre que vous ? Alberic n'eſt pas encore votre époux, & Monſieur de Fajel eſt le mien ! Vous venez d'en trop dire pour ne pas achever, reprit Mademoiſelle de Couci ; l'amitié qui nous lie, me fait preſque oublier ma cruelle ſitua-

tion, pour vous prier de m'apprendre la vôtre. Hélas! s'écria-t'elle, je vous enviois le bonheur d'être unie à ce que vous aimez, & peut-être éprouvez-vous toutes les horreurs que je veux éviter. Un ſort barbare peut m'avoir condamnée à n'être jamais au Comte de Rethel; je n'oſe preſque l'eſpérer: mais du moins, toute ma vie je pourrai l'aimer ſans crime; car ce n'eſt pas avec vous que je veux feindre: je ſouffrirois plûtôt mille tourmens, que de conſentir à être au Maréchal. Mais ouvrez-moi votre cœur; la confiance que je viens d'avoir en vous, demande toute la vôtre. Je conſens à vous ſatisfaire, repartit Madame de Fajel, ſi vous êtes en état de m'entendre. Parlez, lui dit Mademoiſelle de Couci; je vous écoute.

Je vais vous apprendre, reprit Madame de Fajel, les chagrins & les peines que m'a cauſé une malheureuſe paſſion, qui depuis quatre ans me coûte mon repos; paſſion, que ma raiſon combat vainement, depuis qu'un fatal devoir la rend criminelle : mais, belle Adelaïde, je vous tairai le nom de l'ennemi qui a triomphé de mon cœur ; je vous conjure de ne pas me preſſer de vous le dire, & je vous proteſte de ne me réſerver que ce ſecret. Je vous en laiſſe la maîtreſſe, lui répondit Mademoiſelle de Couci.

Je vous ai dit la tendreſſe que ceux à qui je dois le jour, ont toujours eu pour moi, dit Madame de Fajel. Cette tendreſſe, qui me rendoit la plus heureuſe perſonne du monde, m'en inſpiroit une pour eux, qui rempliſſoit ſeule mon cœur ; mais la paix

dont il joüiſſoit fut troublée, lorſque je penſois le moins à le défendre. Hé ! comment l'aurois-je défendu ? j'ignorois qu'on pût le ſurprendre. Vous avez, ſans doute, entendu parler de ce Camp que fit le Duc de Bourgogne, il y a quatre ans. La curioſité y attira ce qu'il y avoit à la Cour de Philippe, de plus grand par la naiſſance, & de plus diſtingué par le mérite. J'étois avec ma mere chez le Duc de Bourgogne, lorſque pluſieurs Seigneurs de ceux qui étoient déja arrivez, y entrerent. Alcide, c'eſt le nom que je donnerai à mon Vainqueur, fut celui que je remarquai avec le plus de plaiſir, & que je regardai avec le plus d'attention. Je ne vous dirai rien de ſa figure ni de ſes qualitez ; au moindre trait vous le reconnoîtriez : je vous dirai ſeulement,

qu'il paroiſſoit au-deſſus de tous ceux qui étoient avec lui. Le Duc de Bourgogne auſſi galant que ſpirituel, voulut faire appercevoir, ſur-tout en me déſignant, que ſa Cour n'étoit pas dépourvûë de Beautez. J'entendis dire que j'étois belle ; mais je ne me ſentis flattée que des loüanges qu'Alcide me donna. Pour un mortel que tant de charmes rendront heureux, dit-il au Duc de Bourgogne d'un ton aſſez haut, combien de miſérables !

Vous avez peut-être oüi parler de Madame de Camplit : la paſſion du Duc pour elle, a porté juſques dans cette Cour, le bruit que faiſoient ſa beauté & ſon eſprit. Ce fut elle qu'Alcide trouva digne de ſes ſoins : il venoit cependant quelquefois dans notre Tente. Souvent il me diſoit des choſes obligeantes, mais

que je ne pouvois regarder que comme de ſimples complimens, par l'air de liberté dont il les accompagnoit. Je donnois pourtant à tout ce qu'il diſoit, un certain prix que j'avois refuſé à tout le reſte.

Lorſqu'Alcide quitta la Cour de Bourgogne, je ſentis un genre d'affliction qui m'étoit inconnu; j'en fus étonnée; j'en cherchai la cauſe, j'éus un dépit mêlé de honte, en la découvrant. Que vous dirai-je, belle Adelaïde? Je ne puis diſconvenir avec moi-même; de la tendre impreſſion qu'Alcide avoit faite ſur mon cœur. Je voulus appeller ma raiſon à mon ſecours, mais je l'implorai vainement; je fis la triſte expérience qu'elle ne ſe montre forte, que lorſqu'elle ne voit point d'ennemis à combattre. L'idée d'Alcide m'a ſuivie, m'a perſé-

cutée ſans relâche : ni le tems, ni l'abſence, ni le peu d'eſpoir de le revoir jamais, n'ont pû l'effacer de mon ſouvenir. Enfin ne pouvant plus me défendre, je livrai mon ame aux ſentimens les plus vifs. Madame de Fajel prononça ces dernieres paroles avec une voix entre-coupée de ſanglots. Je ne puis pardonner, lui dit alors Mademoiſelle de Couci, à cet heureux Alcide, ſon indifférence pour ce qui étoit de plus parfait à la Cour du Duc de Bourgogne, comme vous êtes aujourd'hui ce qu'il y a de plus beau à celle de France : ce caprice, qui vous rend malheureuſe, me fait haïr cet Alcide ; & ſi jamais votre confiance va juſqu'à me le nommer, quel qu'il ſoit, il pourra peut-être perdre mon eſtime. Que je crains, s'écria Madame de Fajel les yeux pleins de lar-

mes,

mes, qu'il n'en ſoit trop digne ! Elle ſe tut un moment, ſoupira, & reprit ainſi :

Il y avoit près de trois ans que j'éprouvois tout ce que l'Amour a de plus triſte & de plus humiliant, quand Monſieur de Fajel, devenu veuf depuis quelques mois, me demanda à mon pere, & m'obtint. Le croirez-vous, belle Adelaïde ? je n'en fus point effraïée. Les convenances que mon pere trouvoit dans ce mariage, lui firent oublier que Monſieur de Fajel paſſoit pour être violent, bizarre, ſoupçonneux & jaloux, & je ne l'en fis pas ſouvenir. L'envie que j'avois de mettre un frein à des ſentimens inutiles & perdus, me fit regarder Monſieur de Fajel comme un ſecours aſſuré contre moi-même. C'en eſt fait, me diſois-je, je vais être forcée à revenir de mon égare-

ment : un devoir indiſpenſable va triompher de ma folle paſſion ; la liberté que j'avois de l'entretenir, m'empêchoit de la vaincre. Hélas ! je le croïois !

L'impatient Fajel vit arriver avec tranſport, le jour qui devoit nous unir. Je l'avois attendu ſans crainte : je m'étois flattée de m'attacher à l'objet que le devoir me preſcriroit d'aimer ; je penſois que cet attachement feroit mon unique occupation & mon bonheur. Vain eſpoir, qui ſe diſſipa à la vûë de l'Autel ! Je frémis : je ſentis dans cet inſtant, toute l'horreur d'un ſerment ſolemnel, dont les droits ſacrez me réduiſoient à renoncer à la ſeule idée qui m'étoit chere. Une pâleur mortelle ſe répandit ſur mon viſage : il échappa des larmes de mes yeux. Un reſte de raiſon me fit voir que je ne pouvois plus

reculer ; mais malgré l'effort extrême que je me faiſois pour cacher le trouble de mon ame, il fut apperçu de Monſieur de Fajel. Il lui apprit que je l'épouſois ſans l'aimer, & lui fit naître les craintes mortelles, que mon cœur ne fût prévenu en faveur d'un autre ; craintes, qui le tourmentent d'autant plus, que ſa paſſion n'a pas diminué, & qu'il cherche en vain l'objet qui lui vole mon cœur. Autant qu'il le peut, il dévore ſes inquiétudes, & une jalouſie qu'il nomme délicateſſe, mais qu'il ne ſçauroit diſconvenir être injurieuſe à ma conduite. Cependant il me dit ſouvent que je l'aimerois, ſi je n'en aimois pas un autre : il ajoute que ſes complaiſances, ſes attentions pour me plaire, & ſa tendreſſe, vaincroient mon indifférence, s'il n'avoit dans mon

cœur que cette ennemie à combattre.

Peu de jours après mon mariage, Monſieur de Fajel m'emmena dans ſes Terres : ce fut alors que je ſentis combien je m'étois abuſée. Je connus, mais trop tard, que j'avois trop compté ſur un devoir dont mon cœur ſecouoit le joug. Ce ſévere devoir crioit contre ma foibleſſe ; je le laiſſois gémir ſans lui rien accorder. Ses cris commençoient pourtant à ſe faire entendre : je commençois à les écouter, lorſque mon pere vint à la Cour de Philippe avec Monſieur de Fajel. Avec quel trouble & quelle douleur n'appris-je pas qu'ils m'appelloient auprès d'eux ! Cette nouvelle étonna ma raiſon, & ralluma dans mon cœur la paſſion qu'elle y avoit un peu affoiblie. J'écrivis à Monſieur de Fajel ; je

le priai, je le conjurai de ne pas exiger de moi de le venir joindre ; mais toutes mes inſtances furent vaines : mon pere & lui m'ordonnerent d'obéïr. Il fallut partir. J'ai honte à l'avoüer ; il étoit des momens où je ſentois la joie s'emparer de mon cœur ; où je penſois avec plaiſir, que j'allois revoir celui qui m'avoit coûté tant de larmes ; où j'oubliois enfin que c'étoit l'ennemi de mon repos & de celui de Monſieur de Fajel. A ces mouvemens ſuccédoient des réflexions qui me faiſoient paſſer de la joie à la confuſion. J'arrivai ; je reſtai quelques jours ſans vouloir paroître : l'idée que j'allois voir Alcide, me faiſoit trembler. Hélas ! je le vis, & je le trouvai tel que l'Amour l'avoit gravé, & dans mon eſprit, & dans mon cœur ! Je le vois tous les jours ce cher &

fatal ennemi ; & le plaiſir de le voir ne m'inſtruit que trop, qu'en vain j'eſpere vaincre ma foibleſſe. Mais où m'emporte-t'elle ? Que viens-je de vous avoüer ? Je vais, belle Adelaïde, perdre toute votre eſtime : l'idée de crime vous paroît peut-être inſéparable de mon égarement ; peut-être votre vertu en eſt-elle révoltée. Non, Madame, lui dit Mademoiſelle de Couci, ne craignez rien ; je vous aime, je vous eſtime, & je vous plains. Hélas ! vous venez de me faire la peinture de l'état où mon obéïſſance à mon pere, ne ſçauroit manquer de me réduire. Que ne m'eſt-il permis de fuir, s'écria Madame de Fajel en verſant des larmes ! Je n'en ſerois pas moins à plaindre ; mais du moins, je ne craindrois plus rien pour ma gloire. Le Sire de Couci entra

dans ce moment : il fut troublé en voïant Madame de Fajel le visage moüillé de pleurs. Elle se leva, & en embrassant Adelaïde, elle lui dit tout bas : Souvenez-vous que je viens de vous rendre la maîtresse du repos de Monsieur de Fajel, & de ma gloire. Elle sortit sans que Raoul eût le tems de lui parler, sans qu'il osât même lui présenter la main.

Si la curiosité peut être permise ; si l'on peut sans honte, céder à ce genre de foiblesse, c'est sur-tout à un Amant qu'on doit le pardonner : mais qu'il en est quelquefois puni ! Raoul vient d'en faire la triste expérience : il a voulu entendre ce que disoit en confidence Madame de Fajel, à Mademoiselle de Couci. Il a entendu : *Souvenez-vous que je viens de vous rendre la maîtresse du repos de Monsieur de Fajel ;*

& de ma gloire. Il répéte ces mots : qu'il en eſt allarmé ! Quel eſt donc ce ſecret, ma ſœur, dit-il à Adelaïde, qui vous rend la maîtreſſe de la gloire de Madame de Fajel, & du repos de ſon mari ? ce ſecret important qui lui coûte des larmes ? Vous avez mal entendu, mon frere, repartit Adelaïde. Non, non, repliqua Raoul, & je vous conjure de m'expliquer le miſtere que renferment ces paroles. Je ne puis ſatisfaire votre curioſité, lui répondit Adelaïde, & vous ſeriez injuſte de vouloir l'exiger. Quoi ! ma ſœur, lui dit-il, cette amitié ſans bornes qui eſt entre nous, vous permet d'avoir quelque choſe de caché pour moi ? Non, mon frere, reprit-elle, ſi c'étoit mon ſecret. Craignez-vous, repartit Raoul, que je trahiſſe celui de Madame de Fajel ? Vous pouvez

pouvez me le confier. Parlez : votre réſiſtance & le miſtere irritent ma curioſité, & m'affermiſſent dans mes ſoupçons. Oüi ! l'amour ſeul eſt le ſujet de la confidence de Madame de Fajel, & de ſes larmes. Hé ! quel autre ſujet pourroit lui en coûter ? tout lui rit ; rien ne manque, en apparence, à ſon bonheur : la naiſſance, le rang, la fortune & la beauté, ſont les biens qu'elle poſſéde. Aimée d'un pere, elle eſt l'unique objet de la tendreſſe, & peut-être de l'orgueil d'une mere idolâtre. Le plus heureux des maris connoît tout ce qu'elle vaut ; il l'adore. Non ! il n'eſt qu'une paſſion ſecrette qu'elle n'oſe avoüer qu'à vous ſeule, & qu'un honneur ſévere lui fait combattre à regret ; il n'eſt que l'Amour, qui ſoit capable de traverſer un bonheur ſi parfait ;

Si Mademoiſelle du Mez qui ſurvint, tira Mademoiſelle de Couci de l'embarras où la mettoit un frere trop curieux & trop preſſant, le Maréchal qui ſuivit de près ſa ſœur, la jetta dans une nouvelle peine.

Raoul de Couci étoit trop agité, pour reſter où il ne pouvoit plus eſpérer de voir Madame de Fajel. Il alla chez la Reine Mere : Madame de Fajel en ſortoit ; il l'aborda avec timidité. Je vous cherchois, Madame, lui dit-il, pour vous marquer mon regret d'avoir, par ma préſence, précipité votre ſortie de chez ma ſœur : votre fuite m'en a puni bien rigoureuſement. Les larmes dont ma vûë vous a dérobé la conſolation, couloient-elles en faveur d'Adelaïde ? Les donniez-vous à la compaſſion de ſes diſgraces ? Ou bien un ſentiment plus ten-

dre, vous les arrachoit-il ? J'aime assez Mademoiselle de Couci, repliqua Madame de Fajel un peu émuë, pour avoir donné des larmes à sa triste situation : mais si votre présence m'a fait essuïer des pleurs, ajoûta-t'elle avec un regard sévere, je n'ai pas crû que vous dussiez me faire remarquer que vous les aïez apperçuës. Elle quitta Raoul en achevant ces mots ; il la suivit chez la jeune Reine, où il n'eut pas long-tems le plaisir de la voir.

Plus Raoul étoit inquiet de ce qu'il avoit entendu, plus il murmuroit contre la discrétion déplacée de sa sœur. Madame de Fajel est prévenuë en faveur de quelqu'un, se disoit-il à lui-même ; ses propres paroles ne me permettent pas d'en douter. Hé ! quel est-il cet heureux mortel qui a sçû la toucher ? Ses jaloux soup-

çons lui préſenterent mille objets, qui tous le bleſſoient également. La rêverie qui l'avoit arrêté chez la Reine ſans s'en appercevoir, l'en fit ſortir de même ſans ſçavoir où il alloit : mais quelle fut ſa ſurpriſe en voïant Madame de Fajel retirée dans l'embrazure d'une fenêtre, parler avec attention, & d'un air de miſtere, au Comte de Rethel ! Il s'arrête : il examine Madame de Fajel ; il croit lire dans ſes yeux le bonheur de Roger. Il ne peut tenir ni à cette vûë ni à cette idée : il ne ſçait s'il veut ou rentrer chez la Reine, ou aller les interrompre ; mais dans cet inſtant d'incertitude, Madame de Fajel ſe ſépare du Comte de Rethel. Le Sire de Couci, ſans rien examiner, ſe confirme dans ſes ſoupçons. Sa jalouſie lui arrange ſur le champ dans la tête, une

hiſtoire pleine d'incidens & de détails. Il court chez Adelaïde, à qui il va porter le poignard dans le ſein. Il entre dans ſon appartement ; il y trouve une compagnie nombreuſe, qui ne lui laiſſe pas la liberté de lui parler dans les premiers mouvemens de ſa chaleur. Un moment après arrive le Comte de Rethel : ſa vûë augmente encore l'agitation du Sire de Couci ; mais comme il ne cherche qu'à ſoulager ſon cœur, c'eſt par Roger lui-même qu'il veut être éclairci. Il tâche de commander à ſes mouvemens pour paroître tranquile ; il va à Roger d'un air riant, le tire à l'écart, & lui demande ce que Madame de Fajel lui diſoit chez la Reine ? on m'a dit, ajoûte-t'il, qu'elle vous y a parlé. Roger ignoroit que Raoul l'avoit examiné avec des

yeux jaloux : pouvoit-il le penſer ? Roger qui vouloit ſe tirer d'embarras, & faire à Raoul un miſtere de cet entretien, lui répondit que Madame de Fajel ne s'étoit point arrêtée avec lui, & qu'en paſſant elle lui avoit ſeulement dit quelques mots. Hé ! quels ſont-ils ces mots, reprit Raoul ? Les mots qu'on ſe dit en paſſant, repartit Roger : Bonjour, d'où venez-vous ? où allez-vous ? adieu. Raoul preſque convaincu, par cette défaite, que ſon plus cher ami le trahiſſoit, quitta bruſquement Roger, en lui diſant d'un ton froid : Vous avez raiſon ; ce ne peut être que ce que vous dites.

L'eſprit de Raoul étoit trop rempli de ce qui s'étoit paſſé, & ſon cœur étoit trop agité, pour lui permettre un inſtant de ſommeil. Il attend le jour avec im-

patience ; dès qu'il paroît, il court ſe faire ouvrir l'appartement d'Adelaïde. Hé ! mon frere, lui dit-elle toute effraïée, que venez-vous m'apprendre ? que vous eſt-il arrivé ? vous allez achever de me déſeſpérer. Ma ſœur, repartit Raoul, ſi vous êtes encore ajourd'hui auſſi diſcrette que vous le futes hier, par pitié avoüez-moi que Madame de Fajel aime, & que c'eſt Roger qu'elle aime ? Que dites-vous, mon frere, repartit Adelaïde ? Madame de Fajel, dites-vous, aime le Comte de Rethel ? Oüi ! je le ſçais, repartit Raoul ; voilà ce ſecret qui vous rend la maîtreſſe de ſa gloire, & du repos de ſon mari. Madame de Fajel aime le Comte de Rethel, reprit encore Adelaïde ! qui vous l'a dit, mon frere ? comment l'avez-vous appris ? Les larmes

que verſoit hier Madame de Fajel quand je ſuis entré, répondit Raoul, m'ont d'abord fait ſoupçonner qu'une paſſion les lui faiſoit répandre. Ce que j'entendis confirma ce ſoupçon, & ce que je vis hier chez la Reine, m'a inſtruit que l'heureux Roger eſt l'objet de cette paſſion. Adelaïde troublée, s'écria d'un ton animé : Qu'avez-vous donc vû ? apprenez-le moi ; car j'ignore que le Comte de Rethel ſoit aimé de Madame de Fajel. Vous déguiſez, ma ſœur, lui dit Raoul ; vous le ſçavez : mais que j'en ſuis étonné ! Qui l'auroit jamais pû croire ! Mon plus tendre ami, un ami qui m'étoit ſi cher, qui ſçait que j'adore Madame de Fajel, me trahit lui-même ! Oüi ! ma ſœur, je vous l'avoüe, mon déſeſpoir m'arrache mon ſecret. Oüi ! je l'adore, & l'infidéle Ro-

ger ajoûte au triomphe d'en être aimé, celui de me voir tous les jours humilié, & déſeſperé de l'indifférence de Madame de Fajel. Hélas! c'étoit à lui que je m'en plaignois. Adelaïde impatiente d'être mieux éclaircie, & auſſi agitée que Raoul, lui dit vivement : Apprenez-moi donc ce que vous avez vû? que je ſçache ſi vos ſoupçons ſont bien ou mal fondez. Il ne s'agit pas de ſoupçons, repliqua Raoul, j'ai des certitudes; vous en allez juger.

Raoul conta à Adelaïde ce qui s'étoit paſſé chez la Reine; l'embarras de Roger, quand il lui avoit dit qu'on l'avoit vû parler à Madame de Fajel; le miſtere qu'il lui avoit fait de cet entretien : à toutes ces circonſtances il ajoûta, que la perfidie de Roger étoit écrite ſur ſon vi-

ſage & dans ſes yeux. Hé bien ! ma ſœur, continua-t'il, pouvez-vous encore me taire que voilà ce ſecret, ſur lequel l'on vous recommandoit d'être ſi réſervée ? Vous voïez que le ſort qui me perſécute, a voulu m'inſtruire de mon malheur, par mes propres yeux ; mais de grace, apprenez-moi les circonſtances que j'ignore : vous aiderez par-là un frere qui vous aime, & que vous aimez, à ſe guérir d'une paſſion, dès ſa naiſſance funeſte à ſon repos. Vous lui fournirez des armes, & contre Madame de Fajel, & contre un infidele ami. Oüi ! je veux les oublier tous les deux. Je ne ſçaurois, mon frere, vous donner des armes ni contre l'un ni contre l'autre, lui répondit Adelaïde : tout ce que vous venez de me dire me ſurprend, & me touche autant que

vous ; mais croïez-moi, mon frere, continua-t'elle en lui ſerrant la main, c'eſt vous-même qui venez de m'apprendre ce que je n'aurois jamais penſé. Que vous diſoit donc Madame de Fajel, reprit Raoul ? Jamais ma diſcrétion ne fut miſe à une épreuve ſi délicate, lui répondit-elle ; & ſi un ſecret confié pouvoit m'échapper, ce ſeroit ſans doute dans ce moment : mais vous me mépriſeriez au fond du cœur, ſi je trahiſſois Madame de Fajel. Tout ce que je puis, mon frere, c'eſt de vous dire qu'elle me parut hier, digne de mon amitié & de mon eſtime. Ne me demandez rien de plus ; je vous prie même de me laiſſer ſeule, je ſuis trop ſenſible à votre douleur.

A peine Raoul fut-il ſorti, qu'Adelaïde s'écria : Rien ne manque à mon malheur : mon

pere veut me livrer à ce que je hais, & je ſuis trompée par ce que j'aime. Le Comte de Rethel aime Madame de Fajel : hélas ! je ne vois que trop à préſent, la raiſon qu'elle avoit de me parler de celui qu'elle adore, ſous le nom emprunté d'Alcide ! Mais, ſi c'eſt le Comte de Rethel, pourquoi m'avoüer ſa tendreſſe ? ou plûtôt, ſi ce n'étoit pas lui, pourquoi me cacher le nom de celui qui la lui a inſpirée ? Ah ! je vois ſa politique : elle a crû que je devinerois que cet Alcide étoit le perfide Roger ! elle a voulu m'arracher à l'erreur où j'étois de me croire aimée ! A ces réflexions en ſuccéderent d'autres qui la firent douter, mais qui ne purent lui rendre ſa tranquilité. Quelle contrainte pour elle ! il faudra qu'elle paroiſſe chez ſa mere, où

elle ſera forcée de porter un viſage ſerein. Elle en prit la réſolution : étoit-ce aſſez pour l'exécuter ?

Le Maréchal profita du dépit de Mademoiſelle de Couci : il lui trouva un air moins indifférent ; mais elle ne lui ménageoit ce plaiſir imaginaire, que dans les momens où le Comte de Rethel pouvoit en être le témoin : il le fut bientôt. Alberic étoit à côté d'Adelaïde : elle paroiſſoit l'écouter avec complaiſance ; elle lui répondoit avec un air de liberté, & même de gaïeté, qui en même tems étonna & troubla Roger. Il cherchoit en vain les yeux d'Adelaïde ; elle ne daignoit pas ſeulement le regarder. Sa douleur augmentoit à meſure qu'il voïoit ſon indifférence pour lui, & ſes manieres obligeantes pour le Maréchal. Il

cherchoit même inutilement la cauſe de l'une & de l'autre ; car enfin, il ſçavoit Alberic haï, & il ſe flattoit avec raiſon, d'être regardé d'un autre œil. Le Maréchal ſe leva pour aller faire une partie de jeu avec Madame de Couci ; auſſi-tôt le Comte de Rethel, qui ne s'étoit point encore aſſis, prit ſa place ; mais Adelaïde quitta la ſienne, & ſans le regarder, elle fut ſe placer à côté du Maréchal.

A cette cruelle journée, qui jetta le Comte de Rethel dans une extrême déſolation, en ſuccéda une ſeconde, puis un troiſiéme, pour lui bien plus terrible encore. Il n'y put tenir : il voulut s'expliquer ; il en chercha le moment, il le trouva, & en s'approchant d'Adelaïde, il lui dit : Ah ! Mademoiſelle, que je ſuis à plaindre ! Je le vois ; le

Maréchal a vaincu votre répugnance. Que dis-je ? il ceſſe de vous déplaire ! Dites que je ceſſe d'être injuſte, lui repliqua Adelaïde en le quittant bruſquement. Le Comte de Rethel accablé de douleur, ne ſçavoit à quoi attribuer le ton de fierté, & même de mépris, qu'il eſſuïoit ſans l'avoir mérité. Quel changement, ſe diſoit-il à lui-même ! Pourquoi Adelaïde me fuit-elle ? pourquoi Raoul m'évite-t'il partout ? Non ! je ne reconnois plus ni le frere ni la ſœur. De quel crime me puniſſent-ils ? ſçachons-le de Raoul même : je ſuis innocent, je ſerai bientôt juſtifié. Adelaïde, que vous êtes injuſte ! Dans ce moment Madame de Fajel arriva : Adelaïde ſe ſentit émuë en la voïant, & Raoul fut troublé. Sur le champ, les yeux du frere & de la ſœur furent attachez ſur le

Comte de Rethel & ſur Madame de Fajel. Adelaïde tomba bientôt dans une profonde rêverie, dont tout-à-coup elle revint. Elle fit ſigne à ſon frere de s'approcher d'elle, & lui dit tout bas : Allez dire à Madame de Fajel que je veux lui parler ; je vais paſſer dans mon appartement, priez-la de m'y ſuivre. Raoul fut s'appuïer ſur le dos du fauteüil de Madame de Fajel ; après lui avoir dit à l'oreille ce dont ſa ſœur venoit de le charger, il ajoûta : Que Roger eſt heureux ! il fera le ſujet de votre converſation, tandis que vous me priverez du plaiſir de vous contempler ; mais du moins, pour m'éloigner de ce qui bleſſe ici mes yeux, je me retire. Adieu Madame.

Raoul ſortit : il alla promptement dans l'appartement de ſa ſœur,

ſœur, à deſſein de s'y cacher ; mais il déſeſperoit de trouver où ſe mettre : il craignoit d'être ſurpris, lorſqu'il apperçut une clef à la porte d'un petit cabinet, pratiqué dans une tour ; il s'y jetta & s'y renferma. A peine y étoit-il, qu'il entendit ſa ſœur & Madame de Fajel : elles s'aſſirent toutes deux à côté de ce petit cabinet, d'où Raoul pouvoit les voir & les entendre.

J'ai été ſenſible, comme je le dois, dit Mademoiſelle de Couci à Madame de Fajel, à la marque de confiance dont vous m'avez honorée ; mais cette même confiance me donne le droit de me plaindre de ce que vous ne l'avez pas eu entiere : mon amitié en murmure. Ce n'eſt pas mon indiſcrétion que vous craignez : l'aveu que vous m'avez fait eſt ſi délicat, qu'il m'aſſure

de l'eſtime que vous avez pour moi. Que craignez-vous donc? Ah! belle Adelaïde, s'écria Madame de Fajel, que vous me cauſez d'allarmes! Pourquoi cette curioſité? qui peut vous la faire naître? De grace, laiſſez-moi la maîtreſſe de mon ſecret. Hélas! ajoûta-t'elle toute éperduë, qu'ai-je fait? Pourquoi faut-il que votre douleur m'ait attendrie, au point de vous laiſſer voir, que j'étois encore plus à plaindre que vous? Pourquoi vous ai-je avoüé ma foibleſſe? Que j'en crains les ſuites! Que je crains de païer cherement la liberté que je me ſuis permiſe pour la premiere fois! Le déſordre de Madame de Fajel, le regret qu'elle témoignoit d'avoir ouvert ſon cœur à Mademoiſelle de Couci, ſa réſiſtance, tout augmenta le ſoupçon de la tendre Adelaïde. Quel

eſt-il donc ce Mortel que vous n'oſez nommer, lui dit-elle ? Que pouvez-vous craindre en me le faiſant connoître ? Ah ! que vous êtes cruelle, repartit Madame de Fajel ! mais, pourſuivit-elle, quelle eſt votre raiſon pour vouloir ſi obſtinément m'arracher mon ſecret ? La voici, repartit Adelaïde. Mon caractere & la droiture de mon cœur ne me permettent pas d'emploïer le moindre artifice, pour découvrir ſi mes ſoupçons ſont véritables : c'eſt de vous-même que je veux le ſçavoir ; tout autre moïen me paroîtroit indigne de moi. Depuis trois jours, continua Mademoiſelle de Couci, vous me rendez la plus malheureuſe perſonne du monde, peut-être la plus injuſte : en un mot, rien ne peut vous empêcher de m'apprendre quel eſt cet Alcide, ſi cet

Alcide n'eſt pas le Comte de Rethel ? Je le crains ; vous ſçavez ma tendreſſe pour lui, jugez de mes allarmes. Par pitié, ſi je vous fais injure, calmez-les. L'étonnement où je ſuis, repliqua Madame de Fajel, m'a empêché de vous interrompre. Quoi ! vous croïez que j'aime le Comte de Rethel ? pouvez-vous le penſer ? Que je ſuis à plaindre, s'écria-t'elle ! Comment détruire ce ſoupçon ? car ne l'eſpérez pas, je ne vous nommerai jamais.... Vous conſentez donc, lui dit Adelaïde en lui coupant la parole, à me laiſſer accablée de la douleur où vous me voïez ? Ah ! belle Adelaïde, repartit Madame de Fajel en l'embraſſant, eſtimez-moi aſſez pour m'en croire ſur ma parole. Non ! ce n'eſt pas le Comte de Rethel que j'aime : cependant je ne puis vous

nommer mon cruel vainqueur. Que deviendrois-je, s'il ſçavoit ma foibleſſe ? Hélas ! ajoûta-t'elle en verſant des larmes, que je crains qu'il n'en ait déja trop vû ! que je redoute ſa pénétration ! que j'en ſuis effraïée ! Ah ! c'eſt mon frere, s'écria Adelaïde ! eſt-ce lui ? Parlez, n'appréhendez rien : je connois toute l'importance de votre ſecret. Que je ſerois criminelle, ſi je découvrois votre foibleſſe à un ennemi ſi cher & ſi redoutable ! Il vous adore.... Mais vous ne répondez rien, reprit Adelaïde ? ... Me tromperois-je ? La confuſion que votre diſcours me cauſe, repliqua Madame de Fajel, n'eſt-elle pas l'aveu de la funeſte vérité que vous venez de découvrir ? Oüi, belle Adelaïde, votre frere eſt cet Alcide qui me rend malheureuſe depuis ce Camp fatal du Duc de

Bourgogne ; cet Alcide, que j'ai craint de voir en arrivant à la Cour de Philippe ; que j'y ai vû avec un plaiſir que je me ſuis vainement reproché ; que je ne vois jamais, ſans trembler pour ma gloire, & qui, pour ſon malheur & le mien, eſt devenu, mais trop tard, ſenſible pour moi. Que lui avez-vous dit, pourſuivit-elle ? il vous a, ſans doute, demandé le ſujet des pleurs que je verſois dans ce même lieu, lorſqu'il entra, & dont je l'ai vû allarmé ? J'ai ſçû me taire, répondit Adelaïde. Alors elle conta à Madame de Fajel tout ce qui s'étoit paſſé. Il eſt vrai, repartit Madame de Fajel, je me ſuis entretenuë aſſez long-tems avec le Comte de Rethel. Trop touchée de l'inquiétude de votre frere, je priois le Comte, de ne jamais lui parler de ces vers, que vous

lui avez volez, & que vous écrivîtes ſur mes Tablettes. Le Comte a fait un miſtere de notre converſation, pour être fidele à ſa parole ; mais que je crains qu'il n'ait été la victime de votre erreur ! Pouvoit-il ne le pas être, lui dit Adelaïde ? il n'a que trop remarqué un changement en moi, auquel j'ai crû le voir ſenſible. Que prétendez-vous faire, lui demanda Madame de Fajel ? vous aimez le Comte de Rethel, cependant je vous vois à la veille d'être unie au Maréchal. Je ne ſerai jamais à lui, repliqua Adelaïde : je ſuis fille d'Enguerrand, pourquoi m'a-t'il donné ſa fermeté ? je m'en ſervirai contre lui-même. Je vais encore prier, conjurer mon frere, d'obtenir de mon pere de ne pas unir ma deſtinée à celle d'Alberic : s'il n'obtient rien, alors j'oſerai op-

poſer une ferme réſiſtance, qui paroîtra criminelle, je le ſçais; je frémis à l'enviſager, mais elle eſt néceſſaire à mon repos. Je crois avoir inſpiré au Comte de Rethel une véritable paſſion; je vois ſes craintes & ſes inquiétudes, avec une ſenſibilité qui ne me dit que trop combien il m'eſt cher: cependant il ignorera ſon bonheur, juſqu'à ce que j'aie exécuté le projet que j'ai formé, pour forcer le Maréchal à renoncer à moi. Je vous le communiquerai ce projet: je ne le communiquerai qu'à vous, & j'aurai même beſoin de votre ſecours. Je ne puis vous le dire encore, il n'y a déja que trop long-tems que nous ſommes ici; rentrons chez ma mere.

Raoul ſortit du cabinet de ſa ſœur, tranſporté d'une joie inexprimable. Ai-je bien entendu, s'écria-

s'écria-t'il ? Quoi ! c'eſt de ſa propre bouche ! c'eſt en ſoulageant ſon cœur par une ſincere confidence, qu'elle m'apprend elle-même mon bonheur ! ...Puis-je le conceyoir ! Raoul ne peut plus contenir ſa joie ; il envoie prier Roger de paſſer dans ſon appartement. En le voïant, Raoul court à lui, l'embraſſe, & lui dit : Ah ! mon cher Roger, que vous avez de ſujet de vous plaindre de moi ! Depuis quatre jours je vous croïois mon Rival : pardonnez à un homme inquiet, ce ſoupçon offençant. Je ne vous fais pas un crime, repliqua Roger, de m'avoir crû votre Rival ; mais je vous en fais un, de l'avoir penſé un moment, ſans me demander ſi je l'étois. Voilà de ces procédez qu'une ſincere amitié exige ; & des cœurs faits comme les nôtres, mon cher Raoul,

ne doivent jamais ſacrifier à des ſoupçons, que fait naître une paſſion aveugle, la confiance d'un ami. Le Comte des Barres a été plus jaloux que vous des devoirs délicats de l'amitié : je lui ai cauſé quelque inquiétude, il s'eſt preſſé de me demander ſi j'aimois Mademoiſelle du Mez. Je ſuis charmé, repartit Raoul, de votre juſte & ſévère réprimande : elle m'aſſure que vous faites grace à mon caprice. Oubliez-le donc, mon cher Roger, & apprenez quel eſt mon bonheur, ou plûtôt, partagez ma joie. Je ſuis aimé de Madame de Fajel ! Oüi ! depuis quatre ans, malgré elle, malgré ſon devoir, malgré toute ſa vertu, qui vient de me faire trembler, je poſſéde ſon cœur. Oüi ! mon voïage au Camp du Duc de Bourgogne m'en a rendu le maître. Alors Raoul con-

ta à Roger tout ce qui s'étoit paſſé depuis quatre jours, juſqu'à ce moment ; mais il eut la cruelle diſcrétion de lui cacher la tendreſſe & les jaloux ſoupçons d'Adelaïde. Vous me cauſez, mon cher Raoul, lui dit Roger, plus de plaiſir que de ſurpriſe, en m'apprenant que vous êtes aimé de Madame de Fajel ; ſes yeux me l'avoient déja appris. Que vous êtes heureux, ajoûta-t'il en ſoupirant ! Que je ſuis heureux, reprit Raoul ! Je le ſuis, il eſt vrai, d'être aimé de ce que j'adore ; mais la vertu de Madame de Fajel me vendra bien cher ce plaiſir : j'en ſerai peut-être plus miſérable ! Ma paſſion l'effraie ; elle me rend redoutable à ſes yeux ; elle me craint, elle ſe craint elle-même. Ah ! que j'appréhende qu'elle ne s'arrache de la Cour ! Oüi ! pour

me conſerver le plaiſir de la voir, il faudra me condamner à un éternel ſilence ; s'il m'échappoit un mot, je la perdrois peut-être pour jamais. L'effort de fuir ce qu'on aime, repliqua Roger, eſt difficile, je le ſçais ; il ſurpaſſe la force ordinaire des femmes : les plus vertueuſes ſont celles qui y penſent le moins ; leur vertu condamne leur ſentiment, & cette même vertu leur cache le danger. Ne ſentez-vous pas, dans ce moment même, que les obſtacles irritent l'amour ? ainſi pour gémir des malheurs que vous craignez, attendez qu'ils ſoient plus près de vous : vous êtes aimé, je ne ſçaurois plus vous plaindre.

Raoul & Roger paſſerent chez Madame de Couci ; mais Madame de Fajel n'y étoit plus. Roger trouva le moment de ſe pla-

cer auprès d'Adelaïde. Vous ceſſez d'être injuſte, Mademoiſelle, lui dit-il d'un ton de déſeſpoir : le Maréchal va donc être au comble de ſes vœux ? Et moi .... Et vous, lui dit-elle en l'interrompant, ſongez qu'il nous regarde : ma haine le rend aſſez malheureux ; ne lui faites pas ſoupçonner que vous êtes moins à plaindre que lui. Ce mot, & un regard qui n'avoit rien de ſévére, firent oublier au Comte de Rethel, tout ce qu'il avoit ſouffert d'inquiétude depuis trois jours.

Ce jour fut bien remarquable pour tous ces illuſtres Amans : il rendoit à Roger toute ſa tranquilité ; il délivroit la tendre Adelaïde, des ſoupçons qui la tourmentoient ; il inſtruiſoit Raoul de la tendreſſe que ſa ſœur avoit pour Roger ; il le faiſoit

paſſer du déſeſpoir le plus violent, au plaiſir le plus ſenſible; il venoit d'apprendre, de la bouche même de l'objet qu'il adoroit, qu'il étoit aimé; & dans quel inſtant? au moment que ſa jalouſie croïoit avoir trouvé un Rival dans ſon plus fidele Ami. Ils étoient tous contens les uns des autres : cependant pas un d'eux n'étoit heureux. Adelaïde regardoit avec effroi, la réſiſtance qu'elle alloit oppoſer aux volontez d'un pere, & elle craignoit de n'être jamais à ce qu'elle aimoit. Roger qui ſe flattoit de n'être pas haï, appréhendoit qu'un Rival ne devînt poſſeſſeur de l'objet qu'il adoroit. Madame de Fajel ſe reprochoit ſa tendreſſe pour Raoul : Raoul craignoit la vertu de Madame de Fajel; il craignoit que cette vertu trop ſévére, ne voulût le pu-

nir de la paſſion qu'il reſſentoit, & de celle qu'il inſpiroit.

Le jour approchoit où le Maréchal devoit épouſer Adelaïde : l'amour le faiſoit ſoupirer après ce moment ſi attendu ; cependant il le craignoit. Il trembloit qu'Adelaïde ne portât juſqu'au pied de l'Autel, l'indifférence qu'elle lui avoit toujours marquée : il ſentoit avec dépit, que la ſeule autorité d'un pere alloit le rendre époux d'Adelaïde. Sa délicateſſe en étoit bleſſée ; mais il regardoit comme le plus grand des malheurs, de ne pas la poſſéder. Si ſa paſſion faiſoit naître ſes craintes & ſes inquiétudes, ſon eſtime pour Adelaïde lui donnoit auſſi quelque eſpérance. Quelle étoit ſon erreur ! il ſe flattoit que la qualité de mari, rendroit Adelaïde ſenſible. Le caractere de cette illuſtre fille,

toujours attentive à ſes devoirs, toujours occupée du ſoin de ſa gloire, & dont la raiſon guidoit toutes les actions, l'en aſſuroit. Tandis qu'Alberic étoit partagé entre la crainte, l'eſpérance & les ſoupçons, ſans pouvoir trouver une aſſiéte tranquile, Adelaïde étoit livrée aux plus cruels combats. Son devoir ſe ſoulevoit contre le projet qu'elle méditoit, pour ſe ſouſtraire à l'engagement qu'elle redoutoit; mais ſa ſituation lui en faiſoit voir la néceſſité. Elle lui diſoit que ſon devoir auroit bien plus à murmurer, s'il avoit ſans ceſſe à lui reprocher ſa haine pour un époux, & ſa tendreſſe pour un autre. Sa raiſon à ſon tour, lui ordonnoit de préférer ſon repos, à une ſoumiſſion qui la rendroit malheureuſe & criminelle le reſte de ſa vie. Elle lui diſoit que le tems

pourroit la juſtifier auprès de ſon pere ; mais qu'il ne le pourroit jamais à ſes propres yeux, non plus qu'à ceux d'un mari, dont la ſeule préſence lui reprocheroit cruellement ſa foibleſſe. Toutes ces réflexions rappellerent ſa fermeté naturelle : elle prit enfin ſon parti ; mais avant de rien exécuter, elle voulut parler à ſon frere : elle eſpéroit de ſon amitié, une derniere tentative auprès de ſon pere.

Elle paſſa dans l'appartement de Raoul. Si vous m'aimez, mon frere, lui dit-elle, ſoïez touché de ma cruelle ſituation. Vous pouvez tout ſur l'eſprit de mon pere ; il ne vous a jamais rien refuſé ; il dépend de vous que je ne ſois pas au Maréchal : mon pere ſe laiſſera fléchir quand vous l'exigerez de lui. Non ! vous ne lui avez pas bien ex-

primé la répugnance extrême que j'ai pour cette union. Vous ne lui avez point paru assez sensible à ma douleur ; la vôtre & des instances réitérées l'auroient attendri. Seroit-il sans pitié ? voudroit-il que je fusse malheureuse le reste de ma vie ? Non : il est pere, & je ne suis pas indigne qu'il sente en ma faveur, les mouvemens de la nature. Ah ! mon frere, poursuivit-elle en l'embrassant tendrement, mettez tout en usage pour m'arracher au sort affreux dont je suis menacée. Je n'ai pas attendu, ma sœur, repliqua le Sire de Couci, à voir couler vos larmes, pour être touché de votre situation ; je la sçais & je vous plains. Je ne puis douter de l'éloignement que vous avez pour le Maréchal ; je frémis, comme vous, de votre union. Vous me pressez

de ſolliciter encore mon pere ; la pitié que vous me faites, & l'amitié que j'ai pour vous ont devancé votre priere. J'ai reſté hier deux heures enfermé avec mon.... Ah ! je ſuis perduë, s'écria Adelaïde en coupant la parole à Raoul ! Quoi ! vous avez parlé à mon pere & je l'ignore ! ſans doute qu'il a été inexorable ! vous auriez eu plus d'empreſſement à m'inſtruire d'un entretien qui décide de mon ſort. Mais que lui avez-vous dit ? Que vous a-t'il répondu ? Suis-je enfin ſans eſpérance ? Parlez, mon frere. Je n'oſe, lui dit Raoul ; je vais vous affliger encore. Il n'importe, repliqua Adelaïde, parlez : achevez de m'accabler. Hé bien ! lui répondit Raoul, je n'ai rien oublié pour fléchir mon pere ; j'ai prié, j'ai gémi de votre douleur en embraſſant

ſes genoux : je lui ai montré tout votre éloignement pour Alberic ; j'ai réclamé la nature dans ſon cœur ; enfin j'ai oſé lui reprocher ſa dureté. Que vous a-t'il répondu, lui dit Adelaïde ? Le voici, repartit Raoul.

Penſez-vous, mon fils, à ce que vous me demandez ? Adelaïde me connoît-elle ? Croit-elle, & croïez-vous vous-même que je veuille ternir ma gloire ? Quoi ! vous voulez l'un & l'autre que je manque à Alberic, au Roi & à moi-même ? Penſez-vous aux engagemens que j'ai pris, & rendus encore plus reſpectables par l'impatience que montre ſa Majeſté, de voir votre ſœur unie au Maréchal ? Songez-vous que dans quatre jours, il recevra la main d'Adelaïde ? Et à la veille de cette union, je ferois un tel affront à Alberic !

Non. Mais d'où part la répugnance d'Adelaïde ? Pourquoi hait-elle le Maréchal ? Oſeroit-elle en aimer un autre ? vous l'a-t'elle dit ? répondez. Ma ſœur, lui ai-je répliqué, ne m'a avoüé que ſa répugnance pour Alberic. Hé bien ! m'a-t'il dit bruſquement, la tendreſſe qu'il a pour elle en triomphera, & ſi elle a aſſez oublié ſon devoir pour ſe laiſſer aller à quelque penchant, ſans me conſulter, je l'en punirai en la traînant à l'Autel, malgré elle. Avertiſſez-la que je lui défens de me témoigner la moindre répugnance : en un mot, dites lui que je veux être obéï. Pour vous, a-t'il ajoûté avec un regard ſévére, apprenez à ne me demander que ce que je puis accorder ſans bleſſer mon caractere. Adelaïde au déſeſpoir, s'abandonna à la douleur

la plus violente : ſes larmes & ſes ſanglots l'empêchoient de prononcer une ſeule parole. Elle étoit dans cet état quand le Comte de Rethel parut. Quelle vûë pour un homme auſſi touché ! Quel ſujet de contrainte pour lui ! Roger interdit & troublé n'oſa demander à Adelaïde la cauſe de ſa douleur : il reſta immobile & muet, en jettant un œil égaré ſur le frere & ſur la ſœur. Il attendoit avec une impatience égale à ſon inquiétude, que l'un d'eux rompît le ſilence. Adelaïde le rompit en s'écriant : Je n'ai donc plus d'eſpoir qu'en moi-même ? Que mon pere eſt cruel ! Oüi ! Comte, pourſuivit-elle en jettant un regard tendre ſur Roger, mon pere, ſans nul égard pour le repos de ma vie, veut me traîner à l'Autel ; mais je n'y ſuis pas encore ! s'é-

cria-t'elle en ſortant. Que ma ſœur me fait de pitié, dit Raoul ! Que je crains ſon déſeſpoir ! Ah ! mon cher Roger, que ne puis-je la rendre heureuſe !

A peine Adelaïde fut-elle dans ſon appartement, qu'elle envoïa prier Madame de Fajel de venir chez elle. Elle vint l'après-dînée. Ces deux amies, toutes deux également à plaindre, s'enfermerent enſemble. Après un long entretien, elles paſſerent chez Madame de Couci : Raoul & Roger y étoient ; mais Raoul eut la douleur de voir Madame de Fajel ſortir un moment après. Le plaiſir que procuroit à Roger la liberté de voir Adelaïde, lui étoit chérement vendu par ſes inquiétudes, & par la contrainte où il ſe trouvoit en préſence du Maréchal & de Mademoiſelle du Mez. S'il haïſſoit l'un, il craignoit l'autre.

Tandis qu'Adelaïde ſongeoit à exécuter un deſſein qui devoit l'affranchir du ſort qu'elle redoutoit, Roger en méditoit un autre. Il cherchoit l'occaſion d'avoir une affaire avec Alberic; il vouloit ou triompher de ce Rival, ou que ce Rival triomphât de lui. Il vouloit que la mort décidât entre eux de leur deſtinée; il ignoroit qu'Adelaïde en décideroit elle-même. Le projet hardi qu'elle avoit conçû, & qu'elle alloit exécuter, ne lui permit aucun repos pendant toute la nuit. Son devoir à tous les inſtans ſe ſoulevoit contre elle, & ſans triompher de ſa réſolution, lui faiſoit mille reproches importuns.

Le lendemain, le Comte de Rethel vint chez Madame de Couci; Adelaïde n'y étoit pas: il apprit qu'elle étoit dans ſon lit

avec

avec un peu de fiévre. Allarmé, plein d'inquiétudes, il paſſa chez Raoul, qu'il trouva ſeul & rêveur. Qu'avez-vous, mon cher Raoul, lui dit Roger? Je viens de chez Madame de Fajel, repondit-il; elle eſt partie ce matin pour la Campagne; ne pouvant la voir aujourd'hui, je m'occupe du plaiſir de ſonger à elle: mais que ce plaiſir eſt mêlé d'inquiétude! Je tremble toujours de la perdre. Que deviendrois-je, ſi ſa vertu effarouchée de mon amour, lui diſoit de fuir? L'amour vous auroit épargné bien des chagrins, mon cher Raoul, repartit Roger, ſi au Camp de Bourgogne... Ah! que vous me rappellez un triſte ſouvenir, s'écria Raoul! L'amour, dans ce Camp fatal, ne fit que la moitié de ce qu'il devoit faire: il me fit voir à Mademoi-

ſelle de Vergi, digne de lui plaire, & ne voulut pas me toucher en ſa faveur. Se peut-il que je l'aie regardée avec indifférence! Quelle fatalité ! Dans ce tems-là, m'étoit-il défendu de l'aimer ? M'eſt-il permis aujourd'hui de l'adorer ? Ou plutôt, pourquoi Madame de Fajel vange-t'elle Mademoiſelle de Vergi ? Que cette vengeance lui coûte cher, répondit Roger ! Avec une égale tendreſſe, vous n'êtes pas également à plaindre. Vous pouvez ſans crime vous avoüer la vôtre, ne pas même la combattre ; mais le devoir de Madame de Fajel lui en fait un de la ſienne, & lui reproche ſans ceſſe de ne pouvoir la vaincre. Ce que vous avez entendu, vous en aſſure, & ajoûte encore un prix à votre bonheur. Qu'il eſt doux, mon cher Raoul, d'être aimé

malgré la raiſon & malgré le devoir ! Qu'il eſt doux d'en avoir triomphé, & d'être sûr que l'émotion que cauſe notre préſence, eſt une preuve de notre victoire ! Dans l'inſtant que Roger achevoit ces mots, un Gentilhomme de Raoul entra & lui préſenta une Lettre. Pendant que Raoul liſoit, Roger remarqua du trouble & de l'agitation ſur ſon viſage : il n'eut pas le tems de lui en demander le ſujet. Raoul, ſans avoir achevé de lire cette Lettre, ſe tourna vers celui qui venoit de la lui rendre : Qui vous a donné ce Billet, lui dit-il ? eſt-ce ma ſœur ? Le Gentilhomme répondit que Mademoiſelle de Couci, l'aïant fait venir dans ſa chambre à l'entrée de la nuit, l'avoit chargé de cette Lettre, en lui ordonnant de ne la re-

mettre à ſon frere, qu'au moment où il ſeroit prêt à ſe coucher; mais, continua ce Gentilhomme, au bruit qui vient de ſe répandre.... C'eſt aſſez, lui dit Raoul; retirez-vous. Ah! mon cher Roger, s'écria-t'il; quelle nouvelle! Comment l'annoncer à mon pere? Comment la lui cacher? Ma ſœur... mais liſez. Roger, plus agité mille fois que Raoul, prit le Billet d'une main tremblante, & lut:

Dans le moment que vous liſez cette Lettre, je ſuis à l'Abbaïe de Chelles. J'oſe oppoſer ce ſaint azile à la violence que mon pere vouloit me faire: je le choiſis, cet azile, pour être ma retraite le reſte de mes jours: j'y ſerai ſoumiſe à un Souverain qui n'eſt jamais injuſte. Adieu, mon cher frere; je remets à votre amitié pour moi, le ſoin de juſtifier ma dé-

marche dans l'esprit d'un pere qu'elle irritera. L'objet que je préfere à Alberic, est si digne de l'attachement d'Adelaïde, que j'ose, aux yeux de tout le monde, opposer une volonté à celle d'Enguerrand. Qu'il se souvienne avec bonté que je suis sa fille, comme je me souviendrai toujours, avec respect, qu'il est mon pere.

ADELAÏDE.

Quelque touché que fût le Sire de Couci, en apprenant que sa sœur venoit de se jetter dans Chelles, pour échapper à l'autorité d'Enguerrand, cette nouvelle causoit bien d'autres mouvemens au Comte de Rethel. L'incertitude d'être cet objet préferé à Alberic ; la crainte des suites fâcheuses que pouvoit avoir la démarche d'Adelaïde ; le mistere qu'elle lui en avoit fait, mistere qui le faisoit douter de

ſon bonheur ; ce qu'il appréhendoit du caractere d'Enguerrand ; Adelaïde, qu'il n'auroit plus la facilité de voir ; tout le mettoit à la gêne. Raoul & lui gardoient le ſilence, en ſe regardant d'un air étonné, quand Enguerrand entra.

Votre ſœur n'eſt point dans ſon appartement, dit-il à Raoul, d'un ton terrible ; où eſt-elle ? vous le ſçavez : votre foibleſſe pour elle vous rend complice de ſon crime. Raoul interdit & tremblant, préſenta à ſon pere la Lettre d'Adelaïde. Enguerrand en la liſant, diſoit d'une voix baſſe & colere : Il eſt beau ce reſpect ! . . . Quelle hardieſſe ! . . . Qui auroit oſé le penſer ! . . . Puis il ajoûta d'un ton plus élevé : Je ſuis donc un pere injuſte ? . . . Cet objet qu'elle ſe vante de préférer à Alberic, & qu'elle

ſemble vouloir indiquer, quel eſt-il ? J'ai peu de foi pour un zéle ſi prompt : une averſion ſi marquée m'avoit déja donné des ſoupçons, & une démarche ſi hardie eſt la preuve, que ſon cœur eſt auſſi coupable qu'elle. Enguerrand regardant alors fixement Roger, lui dit : Roger, vous êtes aimable, ſéduiſant ; l'amitié qui eſt entre vous & mon fils, vous donne chez moi une entrée familiere : je vois pâle, interdit ; ne ſeriez-vous pas la cauſe de la rebellion de ma fille ? Je ne mériterois ni vos bontez ni l'amitié de Raoul, repartit Roger, ſi j'étois tranquille ſpectateur du trouble & de l'affliction que vous cauſe, à l'un & à l'autre, un événement ſi peu attendu. Faites-moi l'honneur de m'en croire, pourſuivit-il avec aſſurance ; cette même Lettre que

Raoul m'a permis de lire, eſt pour moi la premiere & l'unique connoiſſance du projet de Mlle de Couci, & de ſon exécution. Je vous aime, Roger, repliqua Enguerrand, & je ſerai charmé ſi le tems m'inſtruit que vous n'avez point cherché à m'offenſer. Quoi qu'il en ſoit, je vous demande le ſecret, & vous prie de me laiſſer ſeul avec mon fils.

Mon fils, lui dit Enguerrand, Alberic a un Rival; la réſiſtance de votre ſœur, & l'éclat qu'elle oſe faire à la veille de donner la main au Maréchal, ne me permettent pas d'en douter. Eſt-ce Roger? en eſt-ce un autre? eſt-ce enfin un miſtere pour vous? Parlez; mais ne m'en impoſez pas, jamais je ne vous le pardonnerois: parlez donc, & parlez-moi vrai. Vous ne m'en croirez peut-être pas, repartit Raoul; je

je vous jure cependant par le reſpect que je dois & à vous, mon pere, & à la vérité, que ma ſœur ne m'a jamais dit ni fait entendre, qu'aucun autre penchant fût la cauſe de ſon averſion pour Alberic : elle ne m'en a point fait de miſtere, vous le ſçavez ; mais elle m'en a fait un de ſa retraite : démarche, que je vois avec d'autant plus de douleur, qu'elle vous offenſe, & que je connois ma ſœur, capable de la ſoutenir avec une fermeté qui portera peut-être votre reſſentiment juſqu'au dernier excès. Elle ne ſortira jamais de Chelles, repartit Enguerrand, ou elle en ſortira demain pour épouſer Alberic. C'eſt à vous, mon fils, à la voir, & à lui annoncer de ma part, qu'un ſerment qui l'unira à Dieu, ou à Alberic, peut ſeul me faire re-

tracter celui que je fais de ne la voir & de ne lui pardonner jamais. Sur-tout, ſervez-vous de votre eſprit & de votre pénétration, pour découvrir quel eſt le Rival du Maréchal : il n'en faut pas douter, il en a un. L'amour ſeul a fait naître la haine de votre ſœur pour Alberic ; elle n'auroit au plus, que de l'indifférence pour lui, ſi elle n'étoit prévenuë pour un autre. Le Maréchal a donc un Rival, & un Rival aſſez téméraire pour avoir déterminé Adelaïde à me faire un outrage, qui bleſſe l'autorité d'un pere, & la délicateſſe d'un homme d'honneur ! un outrage, qui va inſtruire toute la Cour, que je faiſois violence à ma fille, que le Maréchal en eſt haï, & qu'un autre en eſt aimé ! Votre gloire, mon fils, la mienne, celle de votre ſœur, doivent vous

faire mettre tout en uſage pour la ramener à ſon devoir. Partez pour Chelles, & juſqu'à votre retour, dérobons à votre mere, & ſur-tout à Alberic, la connoiſſance d'un égarement, qui les toucheroit d'une maniere trop ſenſible.

Adelaïde ne fut point ſurpriſe en voïant Raoul, & la colere d'Enguerrand ne l'étonna pas. Il faut être miſérable pour plaindre les malheureux, lui dit Raoul. Oüi! ma ſœur; je ſens redoubler mon amitié pour vous, à meſure que j'enviſage combien votre réſiſtance, le reſſentiment de mon pere, & la paſſion dont vous êtes prévenuë pour Roger, vont vous donner à ſouffrir. Votre tendreſſe, pourſuivit-il en voïant la ſurpriſe d'Adelaïde, n'eſt pas un miſtere pour moi: je la ſçais; je vous dirai un jour, par quel ha-

zard j'en ai été instruit. La connoissance que vous avez de mes sentimens, repartit Adelaïde, m'épargne la confusion de vous en faire l'aveu. Je ne vous prierai point de les cacher à mon pere : je ne crains pas que vous révéliez mon secret ; c'est un autre moi-même qui le sçait ; mais puisque vous sçavez que j'aime le Comte de Rethel, oserez-vous me conseiller, contre ma gloire & mon repos, de donner ma main à Alberic ? Non ! mon pere l'exigeroit en vain. Malgré mon respect pour lui, mon devoir me force à n'écouter ici, que ce que je dois à moi-même ; c'est ma premiere loi. Ma désobéïssance est l'effet de la vertu qu'il m'a inspirée : je ne veux pas la mettre à de trop rudes épreuves. Mon pere veut, continua-t'elle, ou que je me consa-

ère à Dieu, ou que j'accepte Alberic pour époux : s'il n'eſt pas de milieu, mon choix eſt fait ; je préfére ce Monaſtere à Alberic. Ah ! ma ſœur, s'écria Raoul ; pour éviter ce malheur, voïez-vous bien celui où vous voulez vous précipiter ? Si je le vois ! oüi, mon frere, je le vois ; j'en frémis, mais il n'importe : ſi je ſuis malheureuſe, du moins je ſerai innocente ; je n'aurai point à combattre ſans ceſſe, contre les mouvemens de l'amour & contre ceux de la haine ; mon devoir, ce Juge inexorable, les condamneroit tous deux. Que vous êtes à plaindre, lui dit Raoul ! le caractere de mon pere me fait trembler pour vous. Que vais-je lui dire ? Que je refuſe Alberic, repliqua Adelaïde, & que je le conjure de me laiſſer dans cet azile, le reſte de mes jours. Je

ſçais tout ce que je hazarde en tenant un tel langage ; mais je le dois tenir : cette réponſe peut ſeule, excuſer ma démarche, & voiler aux yeux de mon pere, un ſecret qui me rendroit trop criminelle, s'il venoit à le découcouvrir. Mais avec ce langage, repartit Raoul, je vois mon pere venir dans cette Abbaïe, vous traîner lui-même à l'Autel. Ah ! mon frere, s'écria Adelaïde, montrez-moi moins le danger que je cours ; je n'en ſuis déja que trop effraïée ! laiſſez-moi eſpérer quelques ſecours favorables de votre prudence, de la tendreſſe de ma mere, & du tems. Adieu, mon frere ; ſouvenez-vous que je n'eus jamais tant de beſoin de votre amitié : elle eſt toute ma conſolation. Oüi ! je ſens que je ne ſuis pas abſolument malheureuſe ! Vous m'ai-

chez, vous sçavez que j'aime, & que j'aime mon fils est cher : vous aurez pitié d'une sœur & d'un ami, qui sont tous deux misérables!

Le retour de Raoul n'ajoûta rien à la colere d'Enguerrand : il avoit bien sçû se dire, que sa fille n'avoit pas fait une démarche si hardie, pour reculer. Il passa chez Madame de Couci, à qui il apprit ce qu'elle ignoroit encore. A cette nouvelle, cette tendre mere se livra à la douleur que lui causoit la crainte de perdre Adelaïde pour toujours. Ma fille, s'écria-t'elle, est à Chollet! Elle demande à y passer ses jours! Non : je n'y consentirai jamais. Le désespoir seul a guidé ses pas, & lui a fait demander ce qui la rendroit malheureuse le reste de sa vie. Hé bien! repliqua Enguerrand, ce

ſera la punition de ſa déſobéiſſance ; elle ne peut trop en porter la peine ! Quoi ? repartit Madame de Couci, ne ſerez-vous le pere d'Adelaïde que pour la rendre la victime d'une autorité, à laquelle la nature & la raiſon doivent mettre des bornes ? Eſſaïez la voie de la douceur, & vous ramenerez ma fille. Ne voulez-vous être qu'un Juge ſévére & inexorable ? Soïez Pere, & vous ne verrez dans ma fille qu'une faute involontaire. A-t'il dépendu d'elle de vaincre l'averſion naturelle qu'elle a conçûë pour Alberic ? Hé ne voïez-vous pas, Madame, reprit Enguerrand, que cette averſion eſt l'effet de la tendreſſe qu'elle a oſé prendre pour un autre, ſans mon aveu ? mais quel que ſoit ce téméraire, jamais elle ne ſera à lui. Il faut qu'elle choiſiſſe ou d'épouſer le Maréchal, ou

de ſe conſacrer dans le Monaſtere qu'elle croit un azile contre mon autorité. Allez, Madame, continua-t'il, allez voir votre fille; mais ſi vous lui montrez autant de foibleſſe qu'à moi, ſouvenez-vous que ce ſera lui donner des armes contre Alberic, contre moi, & contre elle-même: craignez que votre tendreſſe ne mette le comble à ſon malheur.

Madame de Couci partit ſur le champ pour Chelles. Adelaïde en la voïant, lui dit: Je ſçais, Madame, les reproches que je mérite. Pour ne pas être à Alberic, j'ai oſé m'échapper de la maiſon paternelle: jugez de ma répugnance à obéïr aux ordres de mon pere, puiſqu'elle me fait oublier ce que je dois de ſoumiſſion & de reſpect, à vous & à lui, & ce que je me dois à moi-même. Je ne ſuis pas coupable

ſans remords : je gémis de démen-
tir l'idée qu'on avoit de ma
tendreſſe pour mon pere, &
de mon attention à remplir
mes devoirs. Pour me punir, &
vanger Alberic d'une antipathie
dont je ne ſuis pas maîtreſſe, je
me condamne à paſſer mes triſtes
jours dans ces lieux ſacrez. Vous
montrez trop tard cette antipa-
thie, ma fille, lui dit Madame
de Couci ; votre réſiſtance à la
veille de donner la main à Alber-
ric, ne peut être regardée que
comme un caprice, qu'il ſeroit
honteux à votre pere d'écouter,
& qui vous feroit perdre, en un
inſtant, l'eſtime de tout le mon-
de. C'étoit quand le Roi vous a
demandée pour le Maréchal,
qu'il falloit vous déclarer con-
traire à ſes ſentimens. Vous le
pouviez alors ſans bleſſer votre
devoir, ſans offenſer le Roi, ſans

irriter votre pere, & ſans inſulter Alberic, que vous couvrez aujourd'hui de honte ; mais vous avez laiſſé prendre à votre pere, des engagemens avec Sa Majeſté & avec Alberic, qui ne peuvent plus ſe rompre, & qui vous condamnent à l'accepter pour époux. Il vous aime ; le tems & votre raiſon vaincront votre répugnance. Rendez-vous, ma fille, à ce que votre devoir, un pere, & mes tendres inſtances exigent de vous. Juſqu'à ce moment, votre vertu & votre ſcrupuleuſe délicateſſe m'ont fait remercier mille fois le Ciel, du don qu'il m'avoit fait d'une fille ſi parfaite : voulez-vous vous démentir ? Ah ! ma fille, ne m'avez-vous donné ſujet de vous tant aimer, que pour me faire ſentir plus amerement la douleur de vous perdre pour jamais ? Vous me parlez

avec trop de bonté, repartit Adelaïde, pour n'être pas auſſi touchée que confuſe, de la réſiſtance que je vais vous oppoſer. Votre tendreſſe me fait ſentir à quel point je ſuis criminelle à vos yeux, & me donne un regret extrême du chagrin que je vous cauſe : cependant, malgré ce regret proportionné à la tendreſſe que j'ai pour vous, malgré ce que j'ai à redouter du juſte reſſentiment de mon pere, dont le caractere ne me permet nul eſpoir, jamais je n'accepterai Alberic pour époux. De tous les malheurs qui me menacent, celui de voir ma deſtinée unie à la ſienne, eſt le ſeul que je ne pourrois ſupporter ſans mourir : ainſi, Madame, ſouffrez que pour être moins à plaindre, je préfere cet azile à l'établiſſement que l'on me preſcrit. Songez-y bien, lui dit Ma-

dame de Couci ; votre pere pour vous punir, & pour vanger le Maréchal, viendra vous conduire lui-même au pied des Autels, où vous me verrez expirer de douleur : car enfin, ne vous flattez pas, ma fille ; il faut ou que vous renonciez pour jamais au monde, ou que vous uniſſiez votre deſtinée à celle d'Alberic. Vous lui êtes promiſe ſolemnellement ; il ſera toujours un obſtacle invincible à tout autre lien. Si votre cœur prévenu, vous fait concevoir quelque eſpérance, il vous abuſe : Enguerrand offenſé, Alberic outragé, s'oppoſeront toujours au bonheur de quiconque leur ſera reſponſable de votre déſobéiſſance & de vos mépris.... Le tems, reprit Madame de Couci après s'être tû un moment, triomphera d'une foibleſſe, que votre ſilence & vos larmes n'a-

voüent que trop ; mais il ne triomphera jamais des obſtacles que vous mettez vous-même à votre bonheur. Venez, ma chere fille, venez donner la main à Alberic, & fiez-vous-en à votre vertu ; elle vous fera remplir tous vos devoirs. Les juſtes reproches que je me fais, repartit Adelaïde, la honte de mériter ſi peu vos bontez, & non aucune foibleſſe, cauſent mon ſilence & m'arrachent des larmes. Jugez, Madame, de mon averſion pour Alberic! permettez-moi ce terme, puiſque ni votre tendreſſe, ni votre douleur, ni l'horreur que j'ai de ma rebellion, ni la crainte des menaces d'un pere ſi redoutable, ne peuvent m'ébranler. Madame de Couci, après avoir emploïé vainement prieres, larmes, tendreſſe, quitta ſa fille, ſans eſpérer que rien pût la vaincre.

Tandis que Madame de Couci reprenoit le chemin de Paris, la douleur d'Adelaïde, les reproches qu'elle se faisoit, ses craintes, ses allarmes, ses inquiétudes, jettoient Mademoiselle de Rocheville dans le même état. Adelaïde, en arrivant dans Chelles, avoit d'abord ouvert son cœur à cette tendre amie du Comte de Rethel; la sensibilité de Mademoiselle de Rocheville se trouvoit encore à une cruelle épreuve. Elle envisageoit avec appréhension, les chagrins & peut-être les malheurs qui menaçoient de nouveau l'Amant infortuné de la Comtesse de Dammartin. Son amitié pour lui & pour Adelaïde, lui faisoit ressentir vivement leur triste situation, & lui faisoit appréhender un avenir funeste pour l'un & pour l'autre.

La tristesse où étoit Madame

de Couci, en arrivant de Chelles, annonça à Enguerrand qu'elle n'avoit rien obtenu de sa fille; & sa douleur lui fit comprendre combien il auroit encore à combattre. Raoul même ne pouvoit cacher à quel point il craignoit que sa sœur ne fût aussi misérable, qu'elle méritoit d'être heureuse. Les timides allarmes où je vous vois l'un & l'autre, leur dit Enguerrand, m'instruisent que j'ai chargé deux femmes foibles, du soin de ramener Adelaïde à son devoir. C'est donc à moi à faire une démarche que vous auriez pû m'épargner. Hé bien! j'irai à Chelles; demain Adelaïde m'y verra avec le jour; je l'estime encore assez pour penser que je ne reviendrai pas seul: Ma présence & ma bonté, la feront ressouvenir de ce qu'elle me doit, & de ce qu'elle se doit à elle-même.

Madame

Madame de Couci & Raoul ſe dirent, par leurs regards, le peu d'eſpérance qu'ils concevoient de cette derniere démarche, & combien ils craignoient pour Adelaïde, la colere d'Enguerrand.

Mademoiſelle de Couci étoit ſeule avec Mademoiſelle de Rocheville, au moment qu'on lui vint dire qu'Enguerrand la demandoit. A ce nom d'Enguerrand, toute ſa fermeté l'abandonna ; elle ſe ſentit troublée ; le déſordre de ſon ame ſe montra d'abord ſur ſon viſage. Mademoiſelle de Rocheville la voïant pâle & tremblante, lui dit : Ah ! Mademoiſelle, le Comte de Rethel eſt perdu ! Ce ne ſera pas vainement qu'Enguerrand ſera venu lui-même ! Sa vûë va vous faire rougir d'une déſobéiſſance que votre raiſon condamne. Que je crains votre vertu dans ce mo-

ment ! J'avouë, ma chere Rocheville, repartit Adelaïde, que ma rébellion, & le reſpect que j'ai pour mon pere, me font trembler de paroître devant lui. Comment lui réſiſter ? & ſi j'obéïs, que vais-je devenir ? Ah ! ma chere Rocheville, aidez-moi promptement, de vos conſeils. Je n'oſe vous en donner, lui répondit-elle ; je craindrois trop de me les reprocher. C'eſt de vous-même dont vous devez les prendre dans ce moment ; mais quels qu'ils ſoient, vous ne pouvez être qu'à plaindre. Allez, Mademoiſelle, Enguerrand vous attend ; & le malheureux Roger, s'écria Adelaïde, compte ſur la parole que je lui ai donnée de n'être jamais à Alberic ! Juſte Ciel ! faites que je la lui tienne !

Jamais la préſence d'un Juge n'a cauſé tant de trouble & d'ap-

préhension à un criminel, que la vûë d'Enguerrand en causa à Mademoiselle de Couci. Les yeux baissez, le visage couvert de confusion, la langue liée par le respect & la crainte, elle aborda son pere. Le trouble où je vous vois, lui dit-il, naît-il de votre repentir, ou de la résolution de m'opposer en face une criminelle résistance?..... Vous ne répondez point..... Je le vois; les larmes qui vous échappent, bien loin de couler pour implorer ma clémence, vont encore ajouter à mon ressentiment. Il dépend pourtant de vous de retrouver votre pere. Oüi: ma fille, il vient pour vous pardonner; il vous tend les bras; mais songez-y bien, s'il les retire une fois, jamais rien ne pourra lui faire oublier que vous avez osé secoüer le joug du devoir. Levez les yeux, regardez

ce pere qui vous aime, & qui ne demande qu'à vous faire grace. Rendez-vous digne de ſes bontez..... Hé quoi! vous ne répondez rien?..... Vous n'êtes pas aſſez coupable pour n'oſer me parler, ſi vous vous repentez; & vous l'êtes de reſte, pour oſer l'être davantage, ſi vous perſiſtez dans votre rébellion. Parlez, Adelaïde, je vous l'ordonne. Mon reſpect pour vous me le défend, repartit Adelaïde toute tremblante. C'étoit de vous ſouſtraire à l'autorité paternelle, reprit Enguerrand, dont ce reſpect devoit vous éloigner. J'ai paru m'en ſouſtraire, il eſt vrai, repliqua Adelaïde d'une voix plus aſſurée; mais cet aſile que je préfére à Alberic, ne peut-il pas me juſtifier? Il peut au moins vous punir, repartit Enguerrand. Ce langage qui vous paroît auſſi adroit qu'il

eſt groſſier en effet, ne m'ébloüit pas; vous le regardez comme un moïen de refuſer Alberic: vous eſpérez du tems & des événemens, le pouvoir de diſpoſer un jour de votre main; mais vous vous abuſez. Ma fermeté eſt à l'épreuve du tems & des événemens, & jamais vous ne ſerez à perſonne, ou vous ſerez à Alberic. Ma fille, continua-t'il avec douceur, ſerez-vous inſenſible au chagrin mortel que vous me cauſez? Ma bonté ne vous fera-t'elle point rentrer dans votre devoir? Si vous m'aimez, ſi ma tendreſſe vous eſt chere, acceptez Alberic pour époux. Au nom de cette tendreſſe, repartit Adelaïde en ſe proſternant devant ſon pere, au nom de celle que j'ai pour vous, au nom de votre vertu à qui je dois la mienne, au nom même de la nature, que je recla-

me dans votre cœur, ne portez pas les droits de pere, juſqu'à vouloir exiger de moi de leur ſacrifier le repos de ma vie. Evitez-moi les reproches que je mériterois, en ajoutant à l'affront que je fais à Alberic, celui que je lui ferois encore. Oüi! malgré mon reſpect pour vous, malgré votre préſence, & malgré mon devoir, je lui refuſerois la main, au pied même de l'Autel: Plus j'eſtime Alberic, plus je rends de juſtice aux qualitez qui lui ont attiré l'amitié de ſon Roi & la vôtre, plus je le vois digne d'être aimé, plus enfin je reſpecte les leçons de vertu que vous avez gravez dans mon cœur, & moins pourrois-je lui faire le don de ma main. Non! je ne conſentirai jamais à la lui donner: mon antipathie le rendroit auſſi malheureux, qu'elle me rendroit coupable. C'eſt de

vous, mon pere, que je tiens cette digne leçon, de n'avoir jamais rien à ſe reprocher. Levez-vous, ma fille, lui dit Enguerrand; vous m'attendriſſez : la ferme réſiſtance que vous oſez m'oppoſer, continua-t'il les yeux attachez ſur Adelaïde, acheve de me convaincre qu'un autre Objet vous rend Alberic odieux. Hé bien : ma fille, ne feignez pas à me le nommer; l'excès de votre douleur me fait ſentir que je ſuis pere. Vous pouvez eſpérer le pardon de votre égarement, ſi le choix que votre cœur a fait, eſt digne de vous & de moi. Adelaïde incertaine du parti qu'elle devoit prendre, balança un moment; mais voïant tout d'un coup le danger où elle s'expoſeroit, ſi ſon pere ne cherchoit qu'à la pénétrer, elle répondit avec aſſurance : Je n'ajoute point au crime de

refuſer l'époux que vous m'aviez choiſi, celui d'oſer en demander un autre. Je ne demande que la liberté de reſter dans cette Abbaïe. Par pitié, Monſieur, ſouffrez que j'y conſacre mes jours : laiſſez-moi m'y punir de ma déſobéiſſance à vos ordres, & du refus offençant que je fais de ma main à un homme qui vous eſt devenu ſi cher. Oüi ! ma fille, vous les y conſacrerez, lui dit froidement Enguerrand ; je vous aime trop pour vous refuſer la grace que vous me demandez. Il quitta Adelaïde en achevant ces mots.

La ſurpriſe d'Enguerrand, de trouver dans ſa fille un caractere aſſez ferme pour lui réſiſter en face ; le déſir de s'en vanger, en lui accordant ce qu'elle oſoit demander, furent les mouvemens qui l'agiterent juſqu'à Paris. Il entra

entra chez Madame de Couci, les yeux étincelans de colere : cette tendre mere & Raoul tremblerent pour Adelaïde. C'en eſt fait, leur dit-il, Alberic eſt ſans eſpérance. Adelaïde le mépriſe & m'outrage ; elle eſt ſourde à la voix de la nature, à celle du devoir, à celle de l'honneur. Elle veut être malheureuſe, j'y conſens. Et moi je n'y conſens pas, s'écria Madame de Couci. Ma fille n'eſt-elle pas mon bien ainſi que le vôtre ? Son ſort ne dépend-il que de vous ? Pouvez-vous, ſans une injuſtice extrême, l'arracher de mes bras pour la ſacrifier à votre colere ? Laiſſez-lui, dans Chelles, le tems de faire un retour ſur elle-même : ne preſſez rien ; attendez tout de ſa vertu. Sa raiſon, votre douceur & le tems la ramèneront ; mais plus vous ſerez ſévère, plus Alberic lui ſera

odieux : il lui ſera ſeul reſponſable de votre indignation & de votre violence. Non ! Madame, repartit Enguerrand, ni vous, ni moi, ni la raiſon, ni le tems n'obtiendront rien de votre fille ! Elle ne refuſe Alberic, que parce qu'elle a fait elle-même un autre choix : elle aime ! & ce qu'elle aime ne l'entretiendra que trop dans ſon obſtination. Elle eſpére rebuter Alberic & me vaincre ; mais je renverſerai tous ſes projets, en la forçant de faire ce qu'elle ne me demande, que pour cacher juſqu'à quel point elle eſt coupable. Madame de Couci & Raoul ſe jetterent tous deux aux genoux d'Enguerrand, & en arroſant ſes pieds de leurs larmes, le conjurerent de ſuſpendre ſon reſſentiment. Eh bien ! leur dit-il, je conſens à donner deux mois à Adelaïde ; mais s'ils ſont inuti-

les, ſi elle refuſe encore ſa main à Alberic, qu'elle n'eſpére plus rien de ma bonté. Et vous, Madame, & vous mon fils, allez tous deux à Chelles; inſtruiſez Adelaïde que je lui accorde ces deux mois pour ſe réſoudre à ſuivre mes volontez. Qu'elle profite d'un délai qu'elle doit à un reſte de bonté que je me reproche. Si elle perſiſte dans ſa révolte, qu'elle tremble; j'irai..... Non! ni elle, ni vous, ne ſçaurez mes projets. Allez, mais après cette démarche, plus de commerce avec cette fille ingrate & dénaturée. Plus de commerce, plus de viſites! Je vous défends même de lui écrire: je veux être obéï. N'ajoutez pas à mon chagrin, la douleur de voir une femme & un fils vouloir adoucir des ordres auſſi irrévocables, qu'ils ſont juſtes. Alberic entra dans ce mo-

ment. La posture humiliée où il vit Madame de Couci & Raoul, la douleur & l'accablement où ils étoient l'un & l'autre, la colere où paroissoit être Enguerrand, lui causerent un trouble extrême. Il s'arrêta. Il demandoit seulement par ses regards, quelle pouvoit être la cause de ce qu'il voïoit : mais quel fut son étonnement, sa douleur & son désespoir, en apprenant que Mademoiselle de Couci étoit depuis deux jours à Chelles, où elle demandoit à passer le reste de sa vie ? Le regret de perdre ce qu'il adoroit, lorsqu'il croïoit toucher au moment d'être heureux, lui arracha mille plaintes. Sans songer qu'Adelaïde ne pouvoit l'entendre, il lui faisoit mille reproches ; il l'accusoit d'ingratitude ; il lui demandoit raison du mépris qu'elle lui témoignoit, de l'ou-

trage qu'elle lui faiſoit. Il ſe joignit enſuite à Madame de Couci & à Raoul, pour adoucir l'eſprit d'Enguerrand. Il eſpéroit que le tems & ſa tendreſſe, vaincroient la répugnance d'Adelaïde. Vain eſpoir !

L'adverſité nous fait ſentir de quel prix eſt l'amitié des perſonnes qui nous ſont cheres : elle nous les fait chercher avec empreſſement. Leur faire confidence de ſes peines, c'eſt ſe débarraſſer de la moitié de leur poids. Le Maréchal, accablé des ſiennes, ſortit de chez Enguerrand pour aller apprendre à Mademoiſelle du Mez, qu'Adelaïde refuſoit de faire ſon bonheur, & qu'elle étoit dans l'Abbaïe de Chelles.

Mademoiſelle du Mez étoit ſeule avec ſa chere Salmeni, quand ſon frere entra. Qu'avez-vous, mon frere, s'écria-t'elle ?

qui peut cauſer le trouble où je vous vois ? que vous eſt-il arrivé ? J'eſſuie l'affront le plus ſanglant, répondit le Maréchal : j'en mourai de triſteſſe, de honte & de rage. La haine d'Adelaïde vient enfin de ſe déclarer : elle oppoſe à mon bonheur & à l'autorité de ſon pere, les murailles, les portes & les grilles de Chelles. Oüi ! ma ſœur, depuis deux jours elle s'y eſt ſauvée : vous ſçavez tout. Mademoiſelle du Mez, le cœur percé du coup que ſon frere venoit de lui porter, lui dit : Que je ſuis touchée de ce que vous m'apprenez ! Qu'Adelaïde va nous cauſer de chagrins ! Je ne puis les enviſager ſans frémir. Mon cœur eſt auſſi bleſſé que le vôtre. Non ! mon frere ; je ne ſuis ni moins ſenſible ni moins indignée que vous, à la vûë de la barriere

qu'Adelaïde oſe vous oppoſer. J'y vois échoüer toutes nos eſpérances. Adelaïde ne ſera jamais votre partage. Un coup d'éclat de cette nature annonce que qui l'a fait, ſçaura le ſoutenir. Un courage, qui ſans s'étonner, offenſe avec réflexion ſon Roi, ſon devoir, & un pere tel qu'Enguerrand, ne ſe démentira pas. Ne vous flattez plus, mon frere; Adelaïde ſe réſerve à un autre qu'à vous. A un autre qu'à moi, reprit Alberic! Non, non, ma ſœur! jamais un autre ne poſſédera Adelaïde! ma vie en répond. Jamais je ne renoncerai aux droits qu'un pere m'a donnez ſur cette ingrate: ils me ſauveront du moins, la douleur mortelle de la voir auſſi heureuſe, que je ſerois miſérable. Quoi! je verrois ce que j'aime, cet objet adorable qui m'étoit promis, au pouvoir

d'un Rival ? Non, ma ſœur ; Adelaïde demande à conſacrer ſes jours dans Chelles : Enguerrand outragé & plein de ſon reſſentiment, vouloit d'abord l'y contraindre ; mais je m'y ſuis oppoſé, je m'y oppoſerai encore. Je veux ſçavoir ſi je n'ai que ſa répugnance à combattre & à vaincre, ou ſi j'ai un Concurrent qu'on me préfere. Si j'en ai un, je le découvrirai : ce téméraire me répondra des mépris d'Adelaïde, ou ma mort ſeule la laiſſera maîtreſſe de ſa deſtinée. Ce n'eſt qu'au prix de ces derniers malheurs, que ſon ſort ne ſera pas uni au mien. Adelaïde ne m'aura pas offenſé impunément ! Mais, ma ſœur, pourſuivit-il, ſe peut-il que vous n'aïez nul ſoupçon ? Qui croïez-vous qu'Adelaïde aime ? ne me le cachez pas. Je vous ai déja dit, mon frere, re-

partit Mademoiſelle du Mez, que je ne puis vous donner aucun éclairciſſement ſur la véritable cauſe de votre infortune : je la partage avec vous. Eh ! que ne ſacrifirois-je pas, pour voir votre amour triompher du cœur de la fiere Adelaïde : mais je ne puis vous dire ce qui s'oppoſe à votre bonheur. Eh quoi ! mon frere ! ne vous ſuffit-il pas d'être mépriſé, pour oublier à jamais l'ingrate ? Laiſſez-agir l'autorité & le reſſentiment d'Enguerrand : vous le connoiſſez ; il eſt offenſé comme vous, il vous vangera. Mais moi, s'écria Alberic, que vais-je donc devenir, s'il me faut perdre Adelaïde pour jamais ? peut-être n'aime-t'elle perſonne ! peut-être eſt-ce la ſeule crainte de trouver un maître dans un époux, qui fait ſa réſiſtance. Avant d'y renoncer,

je dois me donner le tems de tout examiner. Mais vous, ma sœur, pourquoi me montrez-vous Adelaïde comme prévenuë d'une autre passion, si vous ne m'apprenez pas qui peut la lui avoir inspirée ? Parlez sans détour : ne seroit-ce point Roger ? Roger ! reprit vivement Mademoiselle du Mez, lui qui n'est arrivé à la Cour que peu de tems avant votre retour d'Angleterre ! lui qui gémit toujours de la perte de la Comtesse de Dammartin ! Non, mon frere ; cherchez ailleurs votre Rival. Eh bien ! ma sœur, lui dit Alberic, il faut que vous me donniez une preuve de votre amitié : ne me la refusez pas, vous êtes toute mon espérance. Il faut, ou que vous rameniez Adelaïde à son devoir, ou que vous découvriez le téméraire qui le lui fait ou-

blier. Un ſéjour de quelque tems à Chelles, vous mettroit en état de ſervir ou mon amour, ou ma vengeance : allez-y, ma ſœur ; accordez-moi cette grace. C'eſt un frere qui vous aime, c'eſt un frere malheureux qui vous en conjure. Je n'ai rien à vous refuſer, répondit Mademoiſelle du Mez ; j'irai à Chelles : mais, mon frere, il faut laiſſer encore paſſer quelques jours. Voïons ſi Adelaïde, effraïée des menaces d'Enguerrand, ne ſe dementira point. Alberic touché de la bonté de ſa ſœur, ſortit, & la laiſſa ſeule avec ſa chere Salmeni.

Me trompois-je, Salmeni, s'écria Mademoiſelle du Mez ? Roger adore Adelaïde, & il en eſt aſſez tendrement aimé pour lui faire braver Enguerrand, offenſer le Roi, mépriſer mon fre-

re, & oublier enfin tout reſpect humain ! Mais que je crains que mon frere ne découvre que Roger eſt ſon Rival ! le ſeul ſoupçon qu'il en a conçû me fait trembler. Hélas ! n'ai-je pas aſſez à ſouffrir, de voir ce que j'aime en adorer une autre ! Aurois-je encore à pleurer ſa perte ! ou ce que j'aime trancheroit-il les jours de mon malheureux frere ! Juſte Ciel ! veillez à leur conſervation : ils me ſont tous deux également chers ! Que deviendrois-je, ſi l'un des deux me forçoit à le regarder avec horreur ! Conçois, Salmeni, juſqu'où va mon infortune. C'étoit trop peu de n'être pas aimée de Roger, de le voir captivé par d'autres attraits ; il faut encore qu'il ſoit le Rival de mon frere ! du même coup, il nous aſſaſſine tous deux. J'ai conſenti avec plaiſir, à ce que

mon frere exige de ma complaiſance. Oüi! j'irai à Chelles : je veux découvrir ſi Roger n'y a point quelque intelligence avec Adelaïde. Je puis, ſans rougir, chercher à traverſer une paſſion, qui livre mon frere au plus affreux déſeſpoir, & qui me rend encore plus malheureuſe que lui. Songe, Salmeni, que j'ai à ſoutenir ſes chagrins & les miens! Mais avant d'aller à Chelles, je veux voir Roger; je veux examiner ſa contenance; je veux lui reprocher d'enlever à mon frere, un bien, qu'il étoit à la veille de poſſéder. Je veux.... Que ſçais-je ce que je veux! Je veux aller à Chelles, & je ne voudrois pas m'éloigner du ſéjour qu'habite le Comte de Rethel. Vous ne voulez rien, Mademoiſelle, lui dit Salmeni, de ce que vous devriez vouloir. Le Grand Sé-

néchal vous adore : ſa tendreſſe & ſes ſoins que rien ne rebute, au lieu de vous toucher, ne font que vous irriter contre lui & contre vous-même. Que vous êtes injuſte ! & que le Comte de Rethel le vange bien de vos mépris ! L'indifférence de l'Amant d'Adelaïde, vous humilie autant, que la vôtre accable le Grand Sénéchal. Ah ! Mademoiſelle, faites un effort digne de vous ; Vous pouvez, en mettant le Grand Sénéchal au comble de ſes vœux, vous rendre heureuſe. Donnez-lui votre main ; alors votre raiſon, votre devoir, & votre vertu, parleront avec tant de force, que vous triompherez d'une malheureuſe flamme. Otez-vous la liberté de la nourrir ; oppoſez-lui un ennemi qui la fera mourir dans votre ſein. Rendez-vous juſtice, Mademoiſelle ;

préſumez tout de vous ; eſtimez-vous autant que tout le monde vous eſtime. Dites : *Je le veux*, & la victoire eſt à vous. Je connois votre vertu : oüi ! ſi vous étiez la Comteſſe des Barres, le Comte de Rethel vous ſeroit bien-tôt un objet auſſi indifférent, que le Grand Sénéchal vous ſeroit cher. Vous ne ſçauriez lui refuſer votre eſtime ; vous avoüez qu'il eſt digne de plaire. Son caractere le fait chérir de tout le monde, ſes grandes qualitez l'en font eſtimer : ſa douceur, ſon égalité, ſa candeur, ſon eſprit aimable, les graces que la Nature a ajoutées à une figure charmante, vous forcent ſouvent à convenir de votre injuſtice. Je vous ai entendu quelquefois le plaindre. Hé bien ! Mademoiſelle, faites ſon bonheur. Laiſſe-moi, Salmeni, repartit Mademoiſelle du Mez ;

tu ne fais qu'irriter mes maux, ſans que je puiſſe blâmer tes conſeils ; mais je ne ſuis pas en état de les goûter. Ne me parle plus du Grand Sénéchal : il eſt vrai, je l'eſtime, je le plains, je voudrois l'aimer! quelquefois le dépit me conſeille de me donner à lui, & dans le même inſtant, je frémis ſeulement d'y ſonger. Non ! mon eſtime pour lui, & le reſpect que je me dois, me défendent de lui faire le don empoiſonné de ma main ! Un devoir ſévére, inſéparable de ce don fatal, ſeroit un nouvel ennemi qui voudroit ſans ceſſe combattre un amour malheureux. Que deviendrois-je, ſi cet amour étoit le plus fort ! j'en frémis, ma chere Salmeni.

Tandis que Mademoiſelle du Mez gémiſſoit de ſon ſort, & de celui de ſon frere ; tandis que la paſſion d'Alberic le livroit à mille

le mouvemens oppoſez les uns aux autres, & qu'Enguerrand étoit agité ; tandis que Madame de Couci gémiſſoit, accablée ſous le poids de ſa douleur, & que Raoul trembloit que ſa ſœur ne fût la victime de ſa tendreſſe, Roger éprouvoit en ſecret des inquiétudes mortelles, que l'eſpérance même ne pouvoit calmer. Quel eſt cet objet, diſoit-il, qu'Adelaïde ſe vante de préférer à Alberic ? Mais pourquoi le chercher ! c'eſt offenſer Adelaïde. Ne m'a-t'elle pas dit, avec un trouble qui m'aſſuroit de mon bonheur, que je n'avois point de Rival ? Ah ! trop heureux Roger, n'héſite plus à te flatter ! Oüi ! tu as touché le cœur d'Adelaïde : oüi ! tu l'as renduë ſenſible, & aſſez pour tout ſacrifier à ſa tendreſſe. Elle rend juſtice à ma paſſion : elle ſe dit à elle-

même, qu'elle eſt vive, ſincere & délicate ; elle la trouve digne d'elle, & du ſacrifice qu'elle lui fait. C'eſt pour la récompenſer, qu'elle hazarde tout : mais hélas ! puis-je joüir de mon bonheur ! il coûte trop cher à Adelaïde ! il la rend malheureuſe. Mon triomphe ſur Alberic, la met en but à la colere d'un pere : que ſçais-je juſqu'où l'emportera ſon reſſentiment ! Il eſt offenſé. Adelaïde lui paroît rebelle. Que je crains Enguerrand ! il voudra la punir d'avoir oſé ſe livrer à des ſentimens d'amour & de haine, qui renverſent tous ſes projets. Adelaïde eſt dans Chelles, où elle demande à paſſer ſes jours : hélas ! Enguerrand l'y contraindra peut-être ! Que Chelles m'eſt funeſte, s'écrioit-il ! ſes murailles ſemblent n'avoir été élevées, que pour me ſeparer de tout ce

que j'adore. Ah ! ma chere Rocheville, ne vous intereſſez-vous plus à ce qui me touche ? ne vous ſouviendrez-vous plus de l'amitié que vous m'avez jurée, en vous retirant dans Chelles ? me refuſerez-vous votre ſecours ? Le Comte de Rethel brûloit d'impatience d'aller à Chelles, mais il n'oſoit le hazarder. Il craignoit qu'Adelaïde ne déſapprouvât ſa démarche ; il craignoit qu'Enguerrand, inquiet & habile, n'en fût bien-tôt inſtruit : il étoit cependant des momens où ſa paſſion l'emportoit, & lui en inſpiroit la hardieſſe ; mais à l'inſtant, cette même paſſion lui donnoit une timidité qui l'arrêtoit.

Il y avoit déja quelques jours que Mademoiſelle de Couci avoit quitté la maiſon paternelle, lorſque le Comte de Rethel

reçut enfin une Lettre de Mademoiſelle de Rocheville. Quelle joie pour lui ! Cette tendre amie lui mandoit de ſe rendre ſur le champ à Chelles ; que Madame de Couci & Raoul en venoient de partir, que le moment étoit sûr & favorable. Cet ordre diſſipa les fraïeurs qui avoient retenu Roger. Il partit dès l'inſtant même, & le cœur rempli d'eſpérance. Hé bien ! ma chere & tendre amie, dit-il à Mademoiſelle de Rocheville, votre amitié me prête donc encore ſon ſecours ? Que j'en ai de beſoin ! Cependant je n'oſois venir vous le demander. Ne vous verrai-je jamais que malheureux, lui dit Mademoiſelle de Rocheville ! Les peines & les chagrins que vous & la tendre Adelaïde allez eſſuïer, vont encore troubler mon repos dans cet azile que je

croïois désormais inaccessible à tout genre d'inquiétudes. Je vois, repartit Roger, qu'Adelaïde remplie d'estime pour vous, & touchée de mon infortune, vous en a instruite. Et de votre bonheur aussi, repliqua Mademoiselle de Rocheville. De mon bonheur, reprit Roger ! Ah ! se pourroit-il que je fusse aimé d'Adelaïde ! Quoi ! je serois l'heureux mortel à qui elle sacrifie Alberic ! pour qui elle résiste à son pere ! pour qui elle hasarde le repos de ses jours ! Oüi ! Comte, lui repliqua Mademoiselle de Rocheville ; oüi ! c'est vous-même. L'amour fait toujours tout pour vous ; mais le destin vous est toujours contraire. Adelaïde en proie aux plus vives inquiétudes, craint de ne pouvoir jamais unir sa destinée à la vôtre ; elle craint que vous ne soïez, comme elle, la

victime de ſa réſiſtance. Ah ! ma chere Rocheville, reprit Roger, je tremble qu'Enguerrand ne la force à prendre un parti : Madame de Couci & Raoul ont obtenu deux mois ; ce terme expiré, je crains tout d'Enguerrand. Adelaïde parut dans ce moment. Ah ! Mademoiſelle, s'écria Roger, qui pourroit le concevoir ? Je ſuis en même-tems le plus fortuné des hommes, & le plus à plaindre ! Je vous adore, & mes craintes égalent ma tendreſſe ; je tremble que ces grilles ne nous ſéparent pour jamais. Hélas ! tout m'eſt contraire ! Adelaïde ne vous l'eſt pas, répondit-elle, raſſurez-vous. Je vous ai déja dit, Comte, que je ne ſerois jamais à Alberic : à cette parole que je vous réitere, j'ajoute celle de n'être jamais qu'à celui que je crois digne de tout ce que je fais : mais mon eſpérance

eſt encore bien chancelante ; mon pere ne conſentira jamais à m'y voir unie. Hélas ! que je crains de ne pouvoir faire votre bonheur ! Vous ſouhaitez de faire mon bonheur, Mademoiſelle, reprit Roger, & je ſuis à plaindre ! Que dis-je ! puis-je l'être ? non ! le déſir que vous avez de me rendre heureux, me met au comble de la félicité. Ah ! Mademoiſelle, puis-je aſſez païer ce moment ! Enguerrand, Alberic, vous n'êtes plus à craindre ! Adelaïde eſt ſenſible à ma tendreſſe ! Malgré vous, nous triompherons. Que j'y vois d'obſtacles, lui dit Adelaïde ! Qu'il nous faudra, & de fermeté & de prudence, pour les ſurmonter ! Je me flatois qu'Alberic, offenſé de l'affront que je lui fais, renonceroit à moi ; mais ma mere vient de m'aſſurer du contraire : j'eſpére cependant que

mon obſtination le rebutera. Mais Comte, ajouta-t'elle, ce n'eſt pas aſſez que je ne ſois point à Alberic, il faut travailler à nous voir un jour unis. Armez-vous d'un courage à toute épreuve & d'une égale patience. Abſentez-vous de la Cour, pour éloigner tout ſoupçon : voilà les ſeuls moïens de nous rendre les maîtres d'un ſecret, dont la découverte nous perdroit à jamais. La colere de mon pere, la fureur d'Alberic, les porteroient l'un & l'autre aux dernieres extrémitez : nous ſerions l'objet de leur vangeance. Alberic eſt violent, il eſt offenſé, vous lui répondriez de mes mépris ; & quel que fût l'événement d'un combat que je prévois, & dont la ſeule idée me fait trembler pour ma gloire & pour vos jours ; pourrois-je n'en pas être la victime ? Quel que fût le vainqueur,

queur, que deviendrois-je ? Alberic vaincu, vous ſeriez en butte à la colere du Roi ; Alberic vainqueur..... ah ! Comte ! je n'oſe y penſer ! Ce ſeroit donc la mort qui nous uniroit ! Le Comte de Rethel avoit d'abord eu deſſein d'inſtruire Mademoiſelle de Couci, de la tendreſſe de Mademoiſelle du Mez, de ſes ſoupçons, & des diſcours qu'elle lui avoit tenus ; mais les appréhenſions d'Adelaïde lui firent prendre le parti de lui taire ce qui auroit encore augmenté ſes allarmes. Laiſſons ſoupçonner que mon cœur eſt prévenu en faveur de quelqu'un, dit Adelaïde ; laiſſons chercher quel eſt ce quelqu'un ? mais qu'on ne puiſſe, s'il ſe peut, deviner que c'eſt le Comte de Rethel : n'aïons pas à nous reprocher nos malheurs. Partez, Comte, allez à Rethel. Confiez

à Thibault les sentimens de nos cœurs, & la situation violente où nous sommes. Aidez de sa prudence & de ses conseils, peut-être triompherons-nous. Hélas! sans votre fuite précipitée après la mort de l'infortunée Comtesse de Dammartin, je sçais que nos peres nous destinoient l'un à l'autre. Ah! Mademoiselle, s'écria Roger, que m'apprenez-vous? Les regrets sont superflus, repartit Adelaïde; songeons à réparer, s'il est possible, le caprice du sort. Allez à Rethel: demeurez-y jusqu'à ce qu'Alberic ait renoncé à moi. Le tems, & quelque Objet aimable effaceront de son souvenir l'outrage que je lui fais. Allez, & soïez tranquile. Adelaïde vous promet de n'être jamais qu'à vous: mais avant de partir, voïez Madame de Fajel; assurez-la de ma part, d'une reconnoissance égale

au ſervice qu'elle m'a rendu. C'eſt elle qui m'a prêté la main pour me ſauver du malheur que je craignois ; vous devez l'en remercier ; elle ſçait mon ſecret, mon frere le ſçait auſſi. Il vous aime, je lui ſuis chere, ne lui cachez point que vous m'avez vûë, ni le ſujet qui vous fait aller à Rethel. Dites-lui que, malgré les défenſes que mon pere lui a faites, auſſi-bien qu'à ma mere, de me voir, & même de m'écrire pendant l'eſpace des deux mois qu'il m'a accordez, il pourra recevoir de mes nouvelles, & me donner des ſiennes. Mon amie Rocheville vient de convenir avec moi, que ſon neveu, qui eſt auprès de la Reine Adelaïde, recevra mes Lettres & me remettra celles de mon frere ; ainſi, il pourra m'inſtruire des diſcours, des deſſeins, des démarches, des ſentimens, enfin des ré-

ſolutions de mon pere & d'Alberic. Adieu, Comte ! Notre chere confidente vous donnera de mes nouvelles, & m'apprendra que vous êtes toujours digne de ce que je fais pour vous. Vous faites beaucoup, Mademoiſelle, reprit Roger ; je ne puis concevoir mon bonheur, il me ſurprend & me ravit en même-tems ! L'excès ſeul de ma paſſion me fait ſentir que je mérite des bontez qui me mettent au comble de mes vœux : cependant, Mademoiſelle, j'oſerai vous demander davantage. Je prévois, avec une douleur bien vive, que votre vûë me ſera interdite pour long-tems. Ah ! belle Adelaïde ! me refuſerez-vous la conſolation d'inſérer un mot de votre main dans les Lettres de notre fidelle Amie ? Mon devoir que je bleſſe en votre faveur, lui répondit-elle,

l'outrage que je fais à Alberic, la colere de mon pere, le ſoin de ma gloire que je vous ſacrifie, le blâme que je m'attire du Roi & de toute la Cour ; ces murs enfin vous aſſurent, ſans que mon aveu ſoit néceſſaire, combien vous m'êtes cher, & combien je ſuis certaine de votre tendreſſe ! Après ce que j'ai fait, ce que vous me demandez ne paroîtroit rien ; cependant je ne puis vous l'accorder. Cette licence volontaire qui n'auroit point d'excuſe, ne pouvant rien produire, me rendroit plus criminelle. Ainſi, joignez à la tendreſſe que vous avez pour moi, aſſez de reſpect pour ne me rien demander qui puiſſe un jour m'être reproché. Adieu, Comte ! Le plaiſir que je ſens à vous voir, me fait oublier que je n'ai plus rien à vous apprendre. Adelaïde ſortit en achevant ces mots, &

laiſſa Roger pénétré d'amour, d'admiration & de reſpect. Mademoiſelle de Rocheville fut le témoin des tranſports que lui cauſoient tous ſes mouvemens ; il ne pouvoit la quitter, il ne pouvoit ceſſer de parler de l'incomparable Adelaïde : cependant il fallut céder à la néceſſité, & ſe ſéparer de cette amie fidelle.

A peine Roger fut-il à Paris, qu'il alla chez Enguerrand : il lui dit qu'il partoit pour Rethel, où ſon pere le rappelloit. Raoul préſent à ce diſcours, & étonné, emmena Roger dans ſon appartement. Qu'allez-vous faire à Rethel, lui dit-il ? parlez-moi ſans détour ; vous le pouvez. Je vais à Rethel, repartit Roger, pour obéïr aux ordres d'Adelaïde, que je viens de voir. Vous venez de voir ma ſœur, repartit Raoul ſurpris ? de quels moïens

vous êtes-vous donc ſervi ? mon pere a envoïé des ordres ſi exprès, de ne la laiſſer voir à perſonne.... Mais je n'y penſe pas, continua-t'il ; Mademoiſelle de Rochevil-le que ma ſœur aime, vous a ſans doute ménagé cette entre-vûë. Déſapprouvez-vous ce zé-le d'une amie, repliqua Roger ? déſapprouvez-vous Adelaïde, de m'avoir inſtruit que je ſuis le plus fortuné de tous les mortels ! Ah ! mon cher Roger, lui répondit Raoul, que ne donnerois-je pas pour joüir du plaiſir de vous ap-peller mon frere ! vous ne m'en ſeriez pas plus cher, mais vous & ma ſœur en ſeriez plus heu-reux. Que je crains pour l'un & pour l'autre, le reſſentiment de mon pere ! la rebellion de ma ſœur l'a porté à l'extrême : vous le connoiſſez. Il a juré qu'Ade-laïde ne ſeroit jamais qu'à Al-

beric ; & Alberic qui ne peut ni ne veut y renoncer, nous fera un obſtacle bien difficile à ſurmonter. Il eſt amoureux, il eſt offenſé, il a des ſoupçons jaloux : ne fût-ce que pour ſe vanger des mépris de ma ſœur, il ne rendra jamais ſa parole à mon pere. Tant qu'il ne la lui rendra pas, comment oſer concevoir quelque eſpérance ? il nous en reſte une cependant. La Maréchale, jalouſe de la grandeur de ſon fils, veut la voir perpétuer dans des enfans d'une femme ſortie d'un Sang illuſtre : pouſſée par ſon ambition, & par le déſir de voir ſon fils vangé, elle le portera à accepter le choix qu'elle aura fait pour lui. Mon pere alors ne pourra, ſans injuſtice, vous refuſer ma ſœur. Ah ! mon cher Roger, n'aurai-je jamais le plaiſir de la voir Comteſſe de Re-

thel ? Je n'oſe me flatter du bonheur de poſſéder Adelaïde, repartit Roger : quel effort pour moi de m'en éloigner ! mais Adelaïde l'ordonne, il faut lui obéir. L'excès de ma paſſion & une aveugle obéiſſance, peuvent ſeuls me rendre digne de ce qu'elle fait pour moi. Que ne dois-je point à Madame de Fajel ! Ah ! mon cher Raoul, c'eſt elle qui a favoriſé la fuite d'Adelaïde : pénétré de la plus vive reconnoiſſance, je veux, avant mon départ, la remercier. Ah ! mon cher Roger, dit vivement Raoul, ſacrifiez-moi le déſir que vous avez de témoigner par vous-même, votre reconnoiſſance à Madame de Fajel. Partez, & chargez-moi de ce ſoin : fourniſſez-moi cette heureuſe occaſion d'entretenir une cruelle, qui m'évite & m'échappe par-tout ; qui ne ſe

montre à la Cour que comme un éclair ; qui fuit dès qu'elle m'y voit paroître ; qui chez elle n'eſt viſible pour moi, que lorſqu'elle eſt entourée d'une foule d'importuns ; qui évite enfin avec un ſoin extrême, de rencontrer mes regards. Je ſuis mille fois plus à plaindre que vous ! nous joüiſſons également, il eſt vrai, du plaiſir d'être aimez ; mais, malgré ce doux avantage, je ſerai toujours miſérable, tandis que vos chagrins ſeront adoucis, par l'eſpérance que ma ſœur pourra faire un jour votre félicité. En attendant ce moment, vous pouvez lui entendre dire qu'elle vous aime. De quels maux cet inſtant heureux ne peut-il pas conſoler ! qu'il donne de force pour ſupporter ceux qui lui ſuccédent ! Roger charmé de pouvoir procurer à Raoul

une occaſion d'entretenir Madame de Fajel, lui laiſſa le ſoin de lui marquer combien Adelaïde & lui, étoient ſenſibles au ſervice qu'elle leur avoit rendu. Raoul remercia Roger de la commiſſion qu'il lui remettoit, & il en reſſentit le mérite avec la même vivacité, que ſi Roger lui eût fait un grand ſacrifice. Roger l'inſtruiſit enſuite des moïens d'écrire à Adelaïde: Raoul n'héſita point à accepter l'expédient. Le neveu de Mademoiſelle de Rocheville, méritoit ſa confiance; la probité de ce Gentilhomme étoit connuë, & le rendoit digne des bontez dont la Reine Mere l'honoroit. Le Comte de Rethel & le Sire de Couci, allerent enſemble chez la jeune Reine. Madame de Fajel y étoit; mais à peine eut-elle apperçu Raoul, qu'elle diſparut, à ſon

ordinaire, avant qu'il pût l'approcher. Quel chagrin pour un cœur ſi ſenſible !

Roger en quittant Raoul, paſſa dans le Cabinet du Roi : le Maréchal du Mez & le Grand Sénéchal y étoient. Les ſoupçons que le Maréchal avoit eu ſur le Comte de Rethel, furent détruits, quand il l'entendit prendre congé de Sa Majeſté. La ſurpriſe du Comte des Barres fut encore plus grande : il ſçavoit la paſſion de Roger pour Adelaïde, & il ne pouvoit comprendre les raiſons de ce départ précipité. Il les cherchoit, lorſque le Comte de Rethel en s'approchant, lui dit : Je pars cette nuit, mon cher Sénéchal, & je veux vous faire mes adieux ſans témoins. Allez m'attendre chez vous, repartit le Comte des Barres.

Roger connoiſſoit l'eſprit inquiet & jaloux du Grand Sénéchal ; il ſçavoit de plus, le danger des demi-confidences : ainſi pour s'aſſurer de la diſcrétion du Grand Sénéchal, & même pour le mettre dans ſes interêts, il prit le parti de ne lui rien cacher. Il eſpéroit, par cette franchiſe, tirer avantage de ſon crédit ſur l'eſprit du Maréchal, pour amener inſenſiblement ce dernier, juſqu'au point de renoncer à Adelaïde. Le Grand Sénéchal l'inſtruiſit à ſon tour, du déſeſpoir, de la rage du Maréchal, & du deſſein où il étoit de ne jamais céder les droits qu'Enguerrant lui avoit donnez ſur Adelaïde ; ne fût-ce que pour ſe vanger de la honte où l'expoſoient ſes mépris ; il lui promit enſuite de ſe ſervir, dans toutes les occaſions, des raiſons propres à

convaincre le Maréchal, que l'averſion déclarée d'Adelaïde, devoit le faire renoncer à un objet qui ne pourroit que le rendre malheureux ; que ſon amour propre bleſſé, devoit même l'engager à faire un nouveau choix. En un mot, mon cher Roger, continua le Grand Sénéchal, repoſez-vous ſur le déſir extrême que j'ai, de voir Mademoiſelle du Mez, ſans eſpérance de pouvoir jamais être unie à vous. Non ! jamais elle ne perdra cette chimérique idée, qu'au moment que vous ſerez à Mademoiſelle de Couci. J'attends cet inſtant, ou pour profiter de ce que le dépit, la raiſon, & peut-être la reconnoiſſance, lui dicteront en ma faveur, ou pour renoncer à l'inhumaine. La cruelle ne peut me refuſer de l'eſtime ; ſouvent elle me la laiſſe appet-

cevoir, & même d'une maniere assez obligeante. Quelquefois aussi, elle ne me cache point un leger mouvement de pitié ; mais je ne le dois qu'à sa propre situation, qui lui fait sentir quelle est la mienne : elles sont toutes deux assez semblables. Ses chagrins, ses peines, ses inquiétudes en aimant sans être aimée, lui donnent une idée juste de ce qu'elle me fait souffrir. Cette conversation ne pouvoit être que longue ; Mademoiselle de Couci, Mademoiselle du Mez, & le Maréchal son frere, en faisoient le sujet. Enfin le Comte de Rethel, après avoir tendrement embrassé le Comte des Barres, partit pour se rendre auprès de son pere.

Thibault vit arriver Roger avec une joie inquiète. Pourquoi, mon fils, lui dit-il, quit-

tez-vous la Cour? Quel ſujet vous amene à Rethel? Je vais vous ſurprendre, lui répondit Roger; mon cœur eſt engagé dans de nouvelles chaînes. Quoi! mon fils, vous aimez, reprit vivement Thibault? que je ſuis content! votre choix tombe, ſans doute, ſur une perſonne digne de vous & de moi, puiſque vous venez m'en inſtruire. Si elle eſt digne de moi!... ah mon pere, puiſſai-je être auſſi digne d'elle! Eh bien! mon fils, lui dit Thibaut, ne retardez point le plaiſir que je vais reſſentir. Je jouis, par avance, de la douce ſatisfaction de penſer que cet objet eſt ſenſible à votre tendreſſe; je lis votre bonheur dans vos yeux: nommez-moi donc promptement qui vous aimez. Je n'oſe, répliqua Roger. Vous n'oſez, mon fils, reprit Thibault? eh! qui donc

donc aimez-vous ? Non ! je n'oſe vous le dire, répéta Roger. Votre tendreſſe pour moi va vous faire croire, que je me ſuis encore précipité dans de nouveaux dangers ; mais, mon pere, je n'ai pû réſiſter aux charmes d Adelaïde de Couci : c'eſt elle que j'adore. Adelaïde de Couci, reprit Thibault ! ah ! mon fils, s'écria-t'il, quel eſt votre malheur ! vous êtes ſans eſpérance. Le paſſé, qui m'a tant coûté d'inquiétudes, de peines & d'allarmes, m'épouvante pour l'avenir.... La fille d'Enguerrand !... promiſe à Alberic !.... Alberic Favori de votre Roi !... Sans doute, Adelaïde eſt digne de vous ! mais elle eſt deſtinée à faire le bonheur d'un autre.... Quoi ! mon fils, n'avez-vous pû réſiſter aux premieres impreſſions de cet amour ? Eh ! le pouvois-je, re-

partit Roger ? Ah ! mon pere : c'eſt la Comteſſe de Dammartin : c'eſt elle-même : Oüi ! j'ai retrouvé dans Mademoiſelle de Couci, ſa beauté, ſes vertus, les qualitez éminentes de ſon ame, & enfin le même déſir de faire mon bonheur. Alors Roger apprit à Thibault tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'au moment où il lui parloit. La prudence d'Adelaïde que j'admire, dit Thibault après avoir tout entendu ; ſa fermeté qui m'étonne, & dans laquelle je reconnois celle d'Enguerrand, me raſſurent un peu. Adelaïde a exigé de vous, la ſage conduite que je vous aurois preſcrite ; la ſeule qui peut cacher l'intelligence de vos cœurs, & préparer de loin votre bonheur commun : car ne vous flattez pas l'un & l'autre, je le vois auſſi incertain qu'il eſt éloigné.

Adelaïde ſera long-tems à Chelles, & vous, mon fils, long-tems auprès de moi : vous aurez tous deux beſoin d'avoir autant de patience, que d'amour. Alberic mettra l'un & l'autre, à de furieuſes épreuves : ſa paſſion & ſon reſſentiment ne lui permettront pas ſi-tôt, de renoncer à Adelaïde.

Thibault connoiſſoit trop le caractere de ſon fils, pour eſpérer que les obſtacles puſſent le rebuter, & le faire renoncer aux projets que ſon cœur avoit formez. Il ſentoit l'inutilité des remontrances ; il aimoit trop éperduëment ce fils pour l'affliger, en lui faiſant prévoir des malheurs. Thibault cachoit d'autant plus ſes peines intérieures, qu'il ne pouvoit déſapprouver le choix de Roger. Le caractere d'Adelaïde lui paroiſſoit ſi beau, même dans

ſa révolte contre la volonté de ſon pere, qu'il ne pouvoit s'empêcher, en plaignant Enguerrand, d'admirer Adelaïde. Il les trouvoit tous deux à plaindre ; l'un, d'avoir à ſoutenir la déſobéïſſance d'une fille unique, qu'il ne pouvoit ne pas aimer avec de ſi grandes qualitez ; l'autre, d'avoir à combattre ſans ceſſe, contre un pere reſpectable & reſpecté.

Pendant qu'Adelaïde faiſoit tous les plaiſirs & toutes les peines de Roger ; qu'il comptoit les jours où il ne recevoit point de Lettres de Mademoiſelle de Rocheville ; Raoul de ſon côté n'étoit occupé qu'à chercher le moment favorable pour entretenir Madame de Fajel : il le trouva enfin ; elle étoit ſeule dans ſon appartement. L'amitié dont vous honorez ma ſœur, lui dit-il

en l'abordant, ſera-t'elle aſſez forte pour vous engager à m'écouter ? C'eſt en ſon nom, Madame, & en celui de Roger, que j'ai à vous entretenir. Vous ne ſçauriez me faire plus de plaiſir, lui répondit-elle, que de m'apprendre des nouvelles de Mademoiſelle de Couci : j'en ſuis dans une véritable inquiétude. Que je la plains ! Sans votre ſecours, repliqua Raoul, elle ſeroit bien plus à plaindre, & Roger ſeroit preſque auſſi malheureux que moi : mais, Madame, leur reconnoiſſance prouve bien la grandeur du ſervice. Roger avant de partir pour Rethel, où la prudence & l'Amour même l'exilent, n'a pû vous remercier de vos bontez : me pardonnerez-vous, Madame, d'en avoir pris la commiſſion ? Raoul, voïant Madame de Fajel étonnée, &

incertaine de ce qu'elle devoit répondre, ajouta : Ne craignez rien, Madame, je ne cherche point à vous ſurprendre ; mon reſpect pour vous en eſt le garand. Ma ſœur, pourſuivit-il, m'a avoüé ſa tendreſſe pour Roger : ſon repos m'eſt trop cher, auſſi-bien que celui du plus tendre ami que j'aïe, pour n'être pas dans leurs intérêts. Eh ! pourrois-je n'être pas vivement touché de leur ſituation, dit-il d'un ton pénétré ? Je vous eſtime trop, repartit Madame de Fajel, avec un trouble qu'elle avoit peine à cacher, pour me défier de votre ſincérité. Le plaiſir que j'ai eu, ajouta-t'elle, en contribuant à ſouſtraire Mademoiſelle de Couci au péril qui la menaçoit, ne me récompenſe que trop d'un ſervice auquel je voudrois qu'elle, & le Comte de Rethel dûſſent

un jour une partie de leur bonheur. Roger mérite ſans doute les bontez d'Adelaïde, votre amitié, & l'eſtime que perſonne ne lui refuſe: mais que je crains pour eux la colere d'Enguerrand, après ce que Mademoiſelle de Couci a oſé faire! Le prétexte qu'elle allégue, comme l'unique motif de ſa retraite! Alberic! le Roi! tout me fait trembler pour elle & pour le Comte de Rethel. Qu'ils auront à ſouffrir avant d'être unis! Qui ſçait même s'ils pourront jamais l'être! Que ma ſœur eſt heureuſe, repartit Raoul! ſa ſituation vous attendrit. Hélas! toute votre pitié, Madame, s'épuiſe-t'elle en faveur de la ſœur? Madame de Fajel rougit à ce diſcours, & Raoul oubliant ce qu'il croïoit avoir à craindre d'une vertu qui le faiſoit trembler, ajouta: Vos yeux, Madame, con-

damnent en vain mon audace ; elle n'eſt pas plus criminelle que mon ſilence ; puiſque mon ſilence même vous apprend tous les jours, que je vous adore. Pour qu'il me l'eût appris, repliqua Madame de Fajel, il faudroit que je l'euſſe remarqué ; mais vous feignez de vous en flatter, pour autoriſer une hardieſſe qui vous fait oublier ce que vous me devez, & qui m'offenſe au point de vous défendre de me parler jamais : je ſçaurai bien vous en ôter les occaſions. Que vous êtes cruelle, Madame, s'écria Raoul ! Pourquoi voulez-vous me punir avec tant de rigueur, d'une faute qui n'eſt pas volontaire ? Hélas ! ma paſſion m'a emporté malgré moi. Ah ! Madame, faites quelque grace à un coupable qui vous reſpecte autant qu'il vous aime ! Croïez-en mon

mon repentir. Oüi ! je vous jure par ma tendreſſe même, de garder toujours un ſilence que je m'étois bien promis de ne jamais rompre. Je voudrois, pour m'épargner le ſoin de vous fuir, repartit Madame de Fajel, que vous ne m'euſſiez jamais inſtruite de votre égarement ; mais je dois vous en punir ! mon devoir me l'ordonne, je n'écouterai que lui. Madame de Fajel, pleine de trouble, quitta Raoul, ſans lui donner le tems de répondre.

Qu'ai-je fait, ſe dit Raoul à lui-même ! ma ſœur & Roger me fourniſſoient un prétexte de parler ſouvent à Madame de Fajel, & ma témérité vient de lui faire preſcrire par ſon devoir, de ne jamais m'écouter. Que dis-je ! elle va peut-être forcer Fajel à quitter la Cour ! Malheureux, qu'ai-je fait ! Mais, s'il eſt poſ-

ſible, réparons ma faute. Prouvons-lui par mon ſilence, par mes regards pleins de repentir, & par mon reſpect, que la douleur de m'être échappé eſt aſſez forte, pour tenir toujours ma paſſion renfermée. La ſienne, peut-être, me fera trouver grace dans ſon cœur; il eſt ſenſible pour moi! Pourra-t'elle toujours n'obéir qu'à ſon devoir? Non! l'Amour pourra bien quelquefois triompher! Il ſera peut-être des inſtans où elle ne ſera pas la maîtreſſe de me fuir, & j'aurai, du moins alors, le plaiſir de lire dans ſes yeux, qu'elle ſe reproche vainement ſa foibleſſe.

Cet eſpoir adouciſſoit peu la violente ſituation de Raoul; la crainte mortelle de perdre ce qu'il aimoit, reſtoit toujours la plus forte. Madame de Fajel

n'étoit pas moins à plaindre que lui : ſa vertu & ſa paſſion ſe faiſoient une guerre cruelle, elles ſe révoltoient l'une contre l'autre; mais après de vains combats, ſa paſſion demeuroit toujours victorieuſe. Elle ébranla ſa réſolution de ne plus voir Raoul; elle appella de l'arrêt que vouloit prononcer ſa raiſon : malgré ſa raiſon, Madame de Fajel s'applaudiſſoit au fond du cœur, de la tendreſſe qu'elle avoit inſpirée à Raoul; elle le plaignoit, mais avec une ſecrette complaiſance de l'avoir réduit à être plaint; & en traitant ſa Déclaration, de témérité, tantôt elle la lui pardonnoit; tantôt elle ne ſe pardonnoit pas ſon indulgence. Aux reproches qu'elle ſe faiſoit, ſe joignoit l'inquiétude mortelle que lui cauſoit la jalouſie vague de Fajel. Ce mari paſſionné pour

ſa femme, dès les premiers jours de leur union, avoit toujours été dévoré du noir chagrin de n'en être pas aimé, & de la crainte mortelle qu'elle n'eût laiſſé ſurprendre ſon cœur, avant même qu'elle lui eût donné la main. Le changement qu'il voïoit en elle depuis ſon ſéjour à la Cour de France, la réſiſtance qu'elle avoit faite pour y venir, réſiſtance ſuſpecte pour lui d'affectation; tout le confirmoit dans le ſoupçon que quelque Seigneur de la Cour de Philippe, avoit ſçû la rendre ſenſible au Camp du Duc de Bourgogne. Ce ſoupçon qui augmentoit à tous les inſtans, le tourmentoit avec trop de violence, pour être le maître de le cacher à Madame de Fajel. Quand quelqu'un de ceux qui étoient venus au Camp de Hugues, ſe trouvoit en préſence de

ſa femme, il cherchoit dans ſes yeux, dans ſa contenance, dans ſes diſcours & dans ſon ſilence même, ſi ce n'étoit pas celui qui lui avoit volé ſon cœur. Il faiſoit tomber le diſcours, tantôt ſur l'un, & tantôt ſur l'autre : il affectoit ſouvent de donner un ridicule à celui-ci, d'accabler celui-là de loüanges, en examinant d'un œil attentif & curieux, l'impreſſion que ces diſcours différens faiſoient ſur elle : enfin ſa jalouſie ſe fixa & ſe partagea, entre le Comte de Rethel & le Sire de Couci. C'eſt à l'un des deux, diſoit-il, que je dois ma haine. Oüi ! c'eſt l'un des deux, qui doit me répondre de l'indifférence de Madame de Fajel, & qui doit être l'objet de ma vangeance ! Mais laiſſons ce mari, tourmenté de ſa jalouſie : Madame de Fajel agitée de remords &

de craintes ; le Sire de Couci occupé ſans relâche de ſa paſſion ; Mademoiſelle du Mez & ſon frere, véritablement à plaindre, intereſſent trop pour les perdre plus long-tems de vûë.

Du moment qu'Alberic avoit appris la fuite d'Adelaïde, juſqu'à celui du départ de Roger, il avoit vainement preſſé ſa ſœur d'aller à Chelles ; elle n'avoit pû ſe réſoudre à s'éloigner de la Cour. Le départ de Roger l'étonna, & la fit douter de ce dont elle n'étoit déja que trop perſuadée pour ſon repos ! Elle repaſſa en elle-même la conduite, les démarches, les ſoins & les attentions de Roger pour Adelaïde : elle vit tout avec d'autres yeux ; tout lui parut équivoque. Me ſerois-je trompée, dit-elle à Salmeni ? Mon cœur timide & jaloux m'auroit-il abuſée ? Ro-

ger auroit-il vû les charmes d'Adelaïde, ſans en être touché ? Dis-moi donc ce que tu penſes ? L'incertitude où vous jette le départ du Comte de Rethel, eſt trop ſéduiſante pour vous, Mademoiſelle, repartit Salmeni, pour que je veuille combattre votre erreur. De plus, de quel utilité vous ſeroient mes réflexions ? ni moi, ni votre raiſon, ni le Comte de Rethel amoureux de Mademoiſelle de Couci & indifférent pour vous, ni la paſſion délicate & conſtante du malheureux Comte des Barres, ne pourront vaincre une foibleſſe qui me force à vous méconnoître. Blâme-moi, Salmeni, autant que je me déſapprouve ! j'y conſens, repliqua Mademoiſelle du Mez : mais dis-moi ſi tu crois Roger amoureux d'Adelaïde ? Que vous importe, Mademoiſelle, repartit

Salmeni ? Que m'importe, reprit vivement Mademoiſelle du Mez ? n'euſſai-je que l'interêt de mon frere, il m'importe de ſçavoir ſi Roger eſt ſon Rival ! En pouvez-vous douter, lui dit Salmeni ? votre cœur cherche à vous abuſer. L'éloignement du Comte de Rethel, qui vous étonne, qui vous fait douter, eſt la preuve certaine de ſa tendreſſe pour Mademoiſelle de Couci, & de l'intelligence de leurs cœurs. Ne voïez-vous pas, Mademoiſelle, que le Comte de Rethel ne diſparoît de la Cour, que pour éloigner tout ſoupçon ? Il craint Enguerrand ; il craint que Monſieur le Maréchal ne découvre qu'il eſt ſon Rival ; il craint le reſſentiment que le Roi pourroit en avoir ; il craint qu'Adelaïde ne ſoit la victime de celui d'un pere violent & irrité ; il vous craint,

Mademoiſelle ; votre pénétration l'a déja fait trembler ; enfin, il ſe craint lui-même. Son abſence eſt l'effet de la prudence & des conſeils du Sire de Couci : il eſt dans les interêts d'une ſœur qu'il aime tendrement, & d'un ami qui lui eſt auſſi cher, que s'il étoit ſon frere. Ils eſpérent tous trois que le tems, & qu'une obſtination auſſi mépriſante que hardie, rebuteront Monſieur le Maréchal, & que faiſant enfin un autre choix, Enguerrand accordera ſa fille au Comte de Rethel. N'en doutez donc plus, Mademoiſelle ; ils s'aiment & s'aimeront toujours. L'Amour qui les ſert juſques dans les obſtacles qu'il leur fait naître, vous trahit, en vous laiſſant douter de leur commune tendreſſe. Oüi ! vous êtes ſans eſpérance : il ne vous reſte plus qu'à triom-

pher de votre malheureuſe foibleſſe. Votre repos, votre gloire & votre raiſon l'ordonnent ; mais votre raiſon, lâchement eſclave de l'amour, ne voit, n'entend, ne croit & n'écoute plus rien. Juge donc, Salmeni, de l'excès de ma tendreſſe, repliqua Mademoiſelle du Mez ! & obtiens de ta complaiſance de ne plus la combattre. Par pitié, ne me montre plus des véritez qui me portent le poignard dans le ſein. Dis-moi que Roger & Adelaïde s'aiment ; je veux, hélas ! vainement en douter : mais ne me dis pas qu'ils parviendront un jour à être heureux. Ah ! comment parviendroient-ils à l'être ? Roger arracheroit donc la vie à mon infortuné frere ! Je ſerois donc deux fois immolée au bonheur de ces Amans ! Juſte Ciel ! je n'oſe y penſer. Que de maux

préſens ! que de malheurs à craindre ! Mademoiſelle du Mez, après avoir prononcé ces mots, tomba dans la plus profonde rêverie : elle rompit enfin le ſilence. Roger eſt parti, dit-elle ! rien ne me retient plus à la Cour. Mon frere exige de mon amitié que j'aille à Chelles ; ſes intérêts & les miens le demandent. Eh bien ! je partirai demain : demain Adelaïde me verra. Oüi ! Salmeni : elle trouvera en moi une Compagne auſſi perçante qu'incommode : j'aurai ſans ceſſe les yeux attachez ſur ſes moindres mouvemens, ſur toutes ſes démarches, ſur les perſonnes avec qui elle aura quelque liaiſon ; rien enfin ne m'échappera. Oüi ! je ſerai bien-tôt inſtruite du ſecret de ſon cœur, & ce ſecret découvert, je pourrai rompre les meſures miſtérieuſes que ſans

doute elle a priſes. Pour mon malheur, il ne m'eſt pas permis de douter qu'elle ne ſoit adorée de Roger ; mais un autre que Roger pourroit être l'objet de ſa tendreſſe ! Ah ! Salmeni ; s'il étoit vrai qu'elle en aimât un autre, je ne ſerois pas ſans eſpérance !

La démarche de Mademoiſelle de Couci avoit piqué au vif la Maréchale : elle étoit trop haute pour approuver d'abord le projet que ſon fils avoit formé, d'envoïer ſa ſœur à Chelles ; cependant elle s'étoit renduë. Mais la maladie dangereuſe dont elle fut attaquée, rompit les meſures concertées pour pénétrer le ſecret d'Adelaïde ; & Mademoiſelle du Mez ne parut plus occupée que du danger où étoit une mere, qui lui étoit extrêmement chere.

Tandis que les ſentimens de la nature & les mouvemens de l'amour, jettoient Mademoiſelle du Mez dans une ſituation des plus triſtes, Roger paſſoit à Rethel les jours & les nuits, occupé d'Adelaïde. Les nouvelles qu'il recevoit du Grand Sénéchal, de ſon cher Raoul & de Mademoiſelle de Rocheville, lui cauſoient de continuelles allarmes. Il apprenoit du Comte des Barres, que le Maréchal, plus paſſionné que jamais, mépriſoit ſes conſeils, pour n'écouter que le déſir de ſe vanger de l'inſulte d'Adelaïde, ſans cependant renoncer à ſes prétentions. Raoul lui mandoit, que ni le tems, ni Madame de Couci, ne pouvoient modérer le reſſentiment d'Enguerrand. Ces fâcheuſes nouvelles cauſoient à Roger mille fraïeurs : il craignoit

qu'Enguerrand ne ſe portât juſqu'à la violence : il voïoit, en tremblant, expirer le délai des deux mois, que la douleur, les larmes, & les ſoumiſſions de Madame de Couci & de Raoul, avoient obtenus. Malgré ſon eſtime pour Mademoiſelle du Mez, il étoit dans des appréhenſions continuelles, que la malheureuſe paſſion dont elle étoit prévenuë pour lui, ne la rendît indiſcrette. Il oſoit cependant quelquefois, ſe livrer au doux eſpoir d'être un jour heureux ; mais cette flatteuſe idée étoit bientôt détruite, par la crainte mortelle de ne pouvoir triompher des obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur.

La paſſion du Comte de Rethel le livroit, preſque ſans relâche, aux plus vives inquiétudes. Un jour qu'enſeveli dans

une profonde rêverie, il marchoit à grands pas dans le cabinet de ſon pere, ſes regards incertains s'arrêterent ſur une tablette, où étoit une petite boëte d'écaille, garnie d'or. Sans trop ſçavoir ce qu'il faiſoit, il l'ouvrit: quelle fut ſa ſurpriſe! une émotion vive prit, ſur le champ, la place d'un extrême abattement. C'étoit le Portrait de la Comteſſe de Dammartin: à cette vûë, il reſte interdit; ſon cœur s'attendrit, il ſe trouble. Eh! comment Roger ne ſeroit-il pas troublé? ce Portrait eſt en même tems celui de la Comteſſe de Dammartin, & celui d'Adelaïde de Couci. Il ſe ſent véritablement touché de la parfaite reſſemblance qu'il trouve entre Adelaïde & ſa chere Alix, dont il a été ſi tendrement aimé. Il approuve ſes larmes qu'il donne

pher de votre malheureuſe foibleſſe. Votre repos, votre gloire & votre raiſon l'ordonnent ; mais votre raiſon, lâchement eſclave de l'amour, ne voit, n'entend, ne croit & n'écoute plus rien. Juge donc, Salmeni, de l'excès de ma tendreſſe, repliqua Mademoiſelle du Mez ! & obtiens de ta complaiſance de ne plus la combattre. Par pitié, ne me montre plus des véritez qui me portent le poignard dans le ſein. Dis-moi que Roger & Adelaïde s'aiment ; je veux, hélas ! vainement en douter : mais ne me dis pas qu'ils parviendront un jour à être heureux. Ah ! comment parviendroient-ils à l'être ? Roger arracheroit donc la vie à mon infortuné frere ! Je ſerois donc deux fois immolée au bonheur de ces Amans ! Juſte Ciel ! je n'oſe y penſer. Que de maux

préſens ! que de malheurs à craindre ! Mademoiſelle du Mez, après avoir prononcé ces mots, tomba dans la plus profonde rêverie : elle rompit enfin le ſilence. Roger eſt parti, dit-elle ! rien ne me retient plus à la Cour. Mon frere exige de mon amitié que j'aille à Chelles ; ſes intérêts & les miens le demandent. Eh bien ! je partirai demain : demain Adelaïde me verra. Oüi ! Salmeni : elle trouvera en moi une Compagne auſſi perçante qu'incommode : j'aurai ſans ceſſe les yeux attachez ſur ſes moindres mouvemens, ſur toutes ſes démarches, ſur les perſonnes avec qui elle aura quelque liaiſon ; rien enfin ne m'échappera. Oüi ! je ſerai bien-tôt inſtruite du ſecret de ſon cœur, & ce ſecret découvert, je pourrai rompre les meſures miſtérieuſes que ſans

doute elle a priſes. Pour mon malheur, il ne m'eſt pas permis de douter qu'elle ne ſoit adorée de Roger ; mais un autre que Roger pourroit être l'objet de ſa tendreſſe ! Ah ! Salmeni ; s'il étoit vrai qu'elle en aimât un autre, je ne ſerois pas ſans eſpérance !

La démarche de Mademoiſelle de Couci avoit piqué au vif la Maréchale : elle étoit trop haute pour approuver d'abord le projet que ſon fils avoit formé, d'envoïer ſa ſœur à Chelles ; cependant elle s'étoit renduë. Mais la maladie dangereuſe dont elle fut attaquée, rompit les meſures concertées pour pénétrer le ſecret d'Adelaïde ; & Mademoiſelle du Mez ne parut plus occupée que du danger où étoit une mere, qui lui étoit extrêmement chere.

Tandis que les ſentimens de la nature & les mouvemens de l'amour, jettoient Mademoiſelle du Mez dans une ſituation des plus triſtes, Roger paſſoit à Rethel les jours & les nuits, occupé d'Adelaïde. Les nouvelles qu'il recevoit du Grand Sénéchal, de ſon cher Raoul & de Mademoiſelle de Rocheville, lui cauſoient de continuelles allarmes. Il apprenoit du Comte des Barres, que le Maréchal, plus paſſionné que jamais, mépriſoit ſes conſeils, pour n'écouter que le déſir de ſe vanger de l'inſulte d'Adelaïde, ſans cependant renoncer à ſes prétentions. Raoul lui mandoit, que ni le tems, ni Madame de Couci, ne pouvoient modérer le reſſentiment d'Enguerrand. Ces fâcheuſes nouvelles cauſoient à Roger mille fraïeurs : il craignoit

qu'Enguerrand ne se portât jusqu'à la violence : il voïoit, en tremblant, expirer le délai des deux mois, que la douleur, les larmes, & les soumissions de Madame de Couci & de Raoul, avoient obtenus. Malgré son estime pour Mademoiselle du Mez, il étoit dans des appréhensions continuelles, que la malheureuse passion dont elle étoit prévenuë pour lui, ne la rendît indiscrette. Il osoit cependant quelquefois, se livrer au doux espoir d'être un jour heureux ; mais cette flatteuse idée étoit bientôt détruite, par la crainte mortelle de ne pouvoir triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur.

La passion du Comte de Rethel le livroit, presque sans relâche, aux plus vives inquiétudes. Un jour qu'enseveli dans

une profonde rêverie, il marchoit à grands pas dans le cabinet de ſon pere, ſes regards incertains s'arrêterent ſur une tablette, où étoit une petite boëte d'écaille, garnie d'or. Sans trop ſçavoir ce qu'il faiſoit, il l'ouvrit: quelle fut ſa ſurpriſe! une émotion vive prit, ſur le champ, la place d'un extrême abattement. C'étoit le Portrait de la Comteſſe de Dammartin: à cette vûë, il reſte interdit; ſon cœur s'attendrit, il ſe trouble. Eh! comment Roger ne ſeroit-il pas troublé? ce Portrait eſt en même tems celui de la Comteſſe de Dammartin, & celui d'Adelaïde de Couci. Il ſe ſent véritablement touché de la parfaite reſſemblance qu'il trouve entre Adelaïde & ſa chere Alix, dont il a été ſi tendrement aimé. Il approuve les larmes qu'il donne

pher de votre malheureuſe foibleſſe. Votre repos, votre gloire & votre raiſon l'ordonnent ; mais votre raiſon, lâchement eſclave de l'amour, ne voit, n'entend, ne croit & n'écoute plus rien. Juge donc, Salmeni, de l'excès de ma tendreſſe, repliqua Mademoiſelle du Mez ! & obtiens de ta complaiſance de ne plus la combattre. Par pitié, ne me montre plus des véritez qui me portent le poignard dans le ſein. Dis-moi que Roger & Adelaïde s'aiment ; je veux, hélas ! vainement en douter : mais ne me dis pas qu'ils parviendront un jour à être heureux. Ah ! comment parviendroient-ils à l'être ? Roger arracheroit donc la vie à mon infortuné frere ! Je ſerois donc deux fois immolée au bonheur de ces Amans ! Juſte Ciel ! je n'oſe y penſer. Que de maux

préſens ! que de malheurs à craindre ! Mademoiſelle du Mez, après avoir prononcé ces mots, tomba dans la plus profonde rêverie : elle rompit enfin le ſilence. Roger eſt parti, dit-elle ! rien ne me retient plus à la Cour. Mon frere exige de mon amitié que j'aille à Chelles ; ſes intérêts & les miens le demandent. Eh bien ! je partirai demain : demain Adelaïde me verra. Oüi ! Salmeni : elle trouvera en moi une Compagne auſſi perçante qu'incommode : j'aurai ſans ceſſe les yeux attachez ſur ſes moindres mouvemens, ſur toutes ſes démarches, ſur les perſonnes avec qui elle aura quelque liaiſon ; rien enfin ne m'échappera. Oüi ! je ſerai bien-tôt inſtruite du ſecret de ſon cœur, & ce ſecret découvert, je pourrai rompre les meſures miſtérieuſes que ſans

doute elle a priſes. Pour mon malheur, il ne m'eſt pas permis de douter qu'elle ne ſoit adorée de Roger ; mais un autre que Roger pourroit être l'objet de ſa tendreſſe ! Ah ! Salmeni ; s'il étoit vrai qu'elle en aimât un autre, je ne ſerois pas ſans eſpérance !

La démarche de Mademoiſelle de Couci avoit piqué au vif la Maréchale : elle étoit trop haute pour approuver d'abord le projet que ſon fils avoit formé, d'envoïer ſa ſœur à Chelles ; cependant elle s'étoit renduë. Mais la maladie dangereuſe dont elle fut attaquée, rompit les meſures concertées pour pénétrer le ſecret d'Adelaïde ; & Mademoiſelle du Mez ne parut plus occupée que du danger où étoit une mere, qui lui étoit extrêmement chere.

Tandis que les ſentimens de la nature & les mouvemens de l'amour, jettoient Mademoiſelle du Mez dans une ſituation des plus triſtes, Roger paſſoit à Rethel les jours & les nuits, occupé d'Adelaïde. Les nouvelles qu'il recevoit du Grand Sénéchal, de ſon cher Raoul & de Mademoiſelle de Rocheville, lui cauſoient de continuelles allarmes. Il apprenoit du Comte des Barres, que le Maréchal, plus paſſionné que jamais, mépriſoit ſes conſeils, pour n'écouter que le déſir de ſe vanger de l'inſulte d'Adelaïde, ſans cependant renoncer à ſes prétentions. Raoul lui mandoit, que ni le tems, ni Madame de Couci, ne pouvoient modérer le reſſentiment d'Enguerrand. Ces fâcheuſes nouvelles cauſoient à Roger mille fraïeurs : il craignoit

qu'Enguerrand ne ſe portât juſqu'à la violence : il voïoit, en tremblant, expirer le délai des deux mois, que la douleur, les larmes, & les ſoumiſſions de Madame de Couci & de Raoul, avoient obtenus. Malgré ſon eſtime pour Mademoiſelle du Mez, il étoit dans des appréhenſions continuelles, que la malheureuſe paſſion dont elle étoit prévenuë pour lui, ne la rendît indiſcrette. Il oſoit cependant quelquefois, ſe livrer au doux eſpoir d'être un jour heureux ; mais cette flatteuſe idée étoit bientôt détruite, par la crainte mortelle de ne pouvoir triompher des obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur.

La paſſion du Comte de Rethel le livroit, preſque ſans relâche, aux plus vives inquiétudes. Un jour qu'enſeveli dans

une profonde rêverie, il marchoit à grands pas dans le cabinet de ſon pere, ſes regards incertains s'arrêterent ſur une tablette, où étoit une petite boëte d'écaille, garnie d'or. Sans trop ſçavoir ce qu'il faiſoit, il l'ouvrit: quelle fut ſa ſurpriſe! une émotion vive prit, ſur le champ, la place d'un extrême abattement. C'étoit le Portrait de la Comteſſe de Dammartin: à cette vûë, il reſte interdit; ſon cœur s'attendrit, il ſe trouble. Eh! comment Roger ne ſeroit-il pas troublé? ce Portrait eſt en même tems celui de la Comteſſe de Dammartin, & celui d'Adelaïde de Couci. Il ſe ſent véritablement touché de la parfaite reſſemblance qu'il trouve entre Adelaïde & ſa chere Alix, dont il a été ſi tendrement aimé. Il approuve ſes larmes qu'il donne

à ſa mort, & dans le même inſtant, il ſent une joie qu'il veut en vain ſe déguiſer. C'eſt le Portrait de Mademoiſelle de Couci, qu'il tient dans ſes mains ; il en eſt le maître : c'eſt elle-même qu'il voit & qu'il admire ! Il baiſe avec tranſport cette charmante peinture, & ſans démêler ſi c'eſt à la Comteſſe de Dammartin, ou à Mademoiſelle de Couci, qu'il donne cette marque de tendreſſe, il y trouve mille douceurs. Roger avoit les yeux attachez ſur cette boëte, quand Thibault entra. Ah ! mon pere, lui dit-il en courant à lui ; de grace, ne me forcez pas à vous rendre ce Portrait ; c'eſt celui de la Comteſſe de Dammartin ; c'eſt celui de Mademoiſelle de Couci. Au nom de l'une & de l'autre, laiſſez-le moi ; je vous en conjure par les bontez que vous

vous avez pour un fils malheureux. Votre empreſſement, repartit Thibault, m'eſt une preuve certaine de cette parfaite reſſemblance, dont je vous vois ſi vivement frappé. Eh bien! je vous le laiſſe ce Portrait, & j'applaudis aux raiſons qui vous le rendent précieux. Le Duc de Bretagne, continua Thibault, aïant fait venir de la Cour de France un Peintre fameux, le Comte de Dammartin lui fit faire deux Portraits de la Comteſſe. Quelques heures avant ſa mort, elle nous les donna au Vicomte de Melun & à moi, en me conjurant de ne vous remettre ce Portrait, que lorſque le tems auroit adouci chez vous, la douleur de ſa perte. Une autre elle-même vous en a conſolé ; ainſi, mon fils, il eſt à vous.

Depuis l'inſtant que Roger é-

roit arrivé à Rethel, jusqu'à celui où le hazard lui avoit livré un Portrait, qui en même tems lui représentoit & l'objet qu'il avoit adoré, & celui qu'il adoroit, rien n'avoit pû le distraire d'une tristesse mortelle. Quel changement ! Il devoit à l'image vivante de la Comtesse de Dammartin, un tribut de tendresse : il s'occupoit sans cesse du doux plaisir de lui comparer Adelaïde ; il l'admiroit, il lui parloit, il croïoit enfin que c'étoit à Adelaïde même qu'il juroit de l'adorer jusqu'au tombeau. Le souvenir que ce Portrait étoit celui de la Comtesse de Dammartin, bien loin de lui reprocher sa nouvelle passion, la lui justifioit. Premier objet de mes feux, disoit-il, cette peinture vous fait revivre dans une autre vous-même. Non ! sans

cette chere reſſemblance, rien n'auroit pû m'arracher à la douleur où votre perte m'avoit plongé.

Malgré l'adouciſſement que Roger trouvoit dans la poſſeſſion d'un bien qui lui repréſentoit Adelaïde, il ne voïoit ni commencer ni finir le jour, ſans trembler. Ses appréhenſions augmentoient à meſure qu'il voïoit écouler les deux mois qu'Enguerrand avoit accordez à ſa fille, pour prendre un dernier parti. Il connoiſſoit ce pere abſolu, & il craignoit tout de ſon humeur altiére. La tendre Adelaïde de ſon côté, dénuée de la douce conſolation de voir Madame de Couci & Raoul, avoit beſoin de tout ſon courage. Son frere lui faiſoit ſouvent ſçavoir qu'Enguerrand évitoit même de prononcer ſon nom. Que ce ſilence,

doute elle a priſes. Pour mon malheur, il ne m'eſt pas permis de douter qu'elle ne ſoit adorée de Roger ; mais un autre que Roger pourroit être l'objet de ſa tendreſſe ! Ah ! Salmeni ; s'il étoit vrai qu'elle en aimât un autre, je ne ſerois pas ſans eſpérance !

La démarche de Mademoiſelle de Couci avoit piqué au vif la Maréchale : elle étoit trop haute pour approuver d'abord le projet que ſon fils avoit formé, d'envoïer ſa ſœur à Chelles ; cependant elle s'étoit renduë. Mais la maladie dangereuſe dont elle fut attaquée, rompit les meſures concertées pour pénétrer le ſecret d'Adelaïde ; & Mademoiſelle du Mez ne parut plus occupée que du danger où étoit une mere, qui lui étoit extrêmement chere.

Tandis que les ſentimens de la nature & les mouvemens de l'amour, jettoient Mademoiſelle du Mez dans une ſituation des plus triſtes, Roger paſſoit à Rethel les jours & les nuits, occupé d'Adelaïde. Les nouvelles qu'il recevoit du Grand Sénéchal, de ſon cher Raoul & de Mademoiſelle de Rocheville, lui cauſoient de continuelles allarmes. Il apprenoit du Comte des Barres, que le Maréchal, plus paſſionné que jamais, mépriſoit ſes conſeils, pour n'écouter que le déſir de ſe vanger de l'inſulte d'Adelaïde, ſans cependant renoncer à ſes prétentions. Raoul lui mandoit, que ni le tems, ni Madame de Couci, ne pouvoient modérer le reſſentiment d'Enguerrand. Ces fâcheuſes nouvelles cauſoient à Roger mille fraïeurs : il craignoit

qu'Enguerrand ne se portât jusqu'à la violence : il voïoit, en tremblant, expirer le délai des deux mois, que la douleur, les larmes, & les soumissions de Madame de Couci & de Raoul, avoient obtenus. Malgré son estime pour Mademoiselle du Mez, il étoit dans des appréhensions continuelles, que la malheureuse passion dont elle étoit prévenuë pour lui, ne la rendît indiscrette. Il osoit cependant quelquefois, se livrer au doux espoir d'être un jour heureux ; mais cette flatteuse idée étoit bientôt détruite, par la crainte mortelle de ne pouvoir triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur.

La passion du Comte de Rethel le livroit, presque sans relâche, aux plus vives inquiétudes. Un jour qu'enseveli dans

une profonde rêverie, il marchoit à grands pas dans le cabinet de ſon pere, ſes regards incertains s'arrêterent ſur une tablette, où étoit une petite boëte d'écaille, garnie d'or. Sans trop ſçavoir ce qu'il faiſoit, il l'ouvrit: quelle fut ſa ſurpriſe! une émotion vive prit, ſur le champ, la place d'un extrême abattement. C'étoit le Portrait de la Comteſſe de Dammartin: à cette vûë, il reſte interdit; ſon cœur s'attendrit, il ſe trouble. Eh! comment Roger ne ſeroit-il pas troublé? ce Portrait eſt en même tems celui de la Comteſſe de Dammartin, & celui d'Adelaïde de Couci. Il ſe ſent véritablement touché de la parfaite reſſemblance qu'il trouve entre Adelaïde & ſa chere Alix, dont il a été ſi tendrement aimé. Il approuve ſes larmes qu'il donne

ter toute ma vie. Je vous entens, repartit Enguerrand, & vous allez m'entendre. Ah! mon pere, s'écria Adelaïde en ſe proſternant devant lui, ne me forcez pas..... Arrêtez, lui dit Enguerrand, en lui coupant la parole. Votre révolte vous a renduë indigne de prononcer ce nom reſpectable. Je ne m'en ſouviens plus, que pour me ſervir des droits qu'il me donne ſur vous. Levez-vous; cette poſture eſt trop ſoumiſe pour un enfant ſi rebelle! Ecoutez-moi, pourſuivit-il, quand Adelaïde fut relevée; ſur tout, gardez-vous de m'interrompre: vous n'avez plus rien à me dire, & je n'ai plus rien à entendre.

Vous ſouvenez-vous, Mademoiſelle, qu'après votre fuite vous m'avez demandé qu'il vous fût permis de conſacrer vos jours

dans ce Monaſtere ? Eh bien ! vous les y conſacrerez. Je vous donne huit jours pour vous préparer à cette cérémonie. Si vous oſez m'oppoſer la moindre réſiſtance, craignez tout de mon reſſentiment. Chelles ne ſera plus un prétexte, ni un azile pour vous : mais tremblez de rentrer chez un pere ſi juſtement irrité ; vous y trouveriez la punition de votre égarement, & je ſçaurois bien alors renverſer vos projets. Enguerrand accompagna ces mots d'un ton de voix ſi menaçant, & d'un regard ſi terrible, qu'Adelaïde n'oſa rompre le ſilence qu'il lui avoit impoſé. Il ſortit de ſon appartement ; il paſſa dans celui de Madame l'Abbeſſe, où il reſta enfermé beaucoup plus de tems qu'il n'en falloit, pour jetter Adelaïde dans les plus cruelles allarmes. Son reſpect pour ſon pere

ne put l'empêcher de murmurer contre tant de dureté. Son déſeſpoir étoit extrême : elle n'enviſageoit point de ſecours qui pût la ſauver d'un malheur ſi prochain. Ses craintes & les fraïeurs mortelles que lui inſpiroit le ſort dont elle étoit menacée, lui faiſoient ſentir toute ſa tendreſſe pour le Comte de Rethel. Elle étoit livrée aux plus cruelles réflexions, quand Mlle de Rocheville entra. Pour voler au ſecours de Mademoiſelle de Couci, cette amie avoit attendu, avec une vive inquiétude, qu'Enguerrand fût parti. Que de larmes elle eut à eſſuïer ! Que de plaintes elle eut à entendre ! Elle voïoit tout le mal, & ne voïoit point de remede. L'excès de la douleur d'Adelaïde lui en cauſoit une ſi ſenſible, qu'elle étoit hors d'état de lui donner des conſeils ; elle n'o-

ſoit même en hazarder ; ils ne pouvoient être que violens, & elle ne vouloit pas avoir à ſe les reprocher. Adelaïde paſſa ce jour & la nuit ſuivante, dans une agitation qui ne peut, ni ſe dépeindre, ni ſe comprendre.

Elle étoit dans cette ſituation, lorſqu'elle vit entrer Mademoiſelle de Rocheville tenant en main une Lettre du Comte de Rethel. Elle devore cette Lettre ; chaque mot où la paſſion, la douleur, & les cruelles allarmes de Roger ſont exprimées, l'attendrit, lui arrache des larmes, & ajoute encore aux craintes mortelles dont elle eſt agitée. Mais quel raïon d'eſpérance lui fait naître le conſeil que Roger lui donne ? Sur le champ ſon courage ſe réveille & lui fait prendre la réſolution d'executer ce que Roger lui conſeille. Elle ne trou-

ve dans ce conſeil rien qui ſoit indigne de ſon caractere, rien qui bleſſe ſon devoir ; & elle y entrevoit un moïen d'arrêter Enguerrand. Oüi ! cher Comte, s'écria-t'elle, je vais ſuivre votre avis, je vais écrire au Roi, peut-être ſera-t'il touché de ma cruelle ſituation ! Peut-être voudra-t'il bien ſe déclarer pour moi, contre un pere inexorable qui prétend ſacrifier au déſir de ſe vanger, le repos de ma vie ! Le Roi ne doit-il pas prendre ma défenſe ? Ne dois-je pas l'eſpérer ? C'eſt à lui que mon pere veut m'immoler ; c'eſt moins ma déſobéiſſance qu'il veut punir, que l'outrage que je fais à Alberic. Alberic eſt favori de Philippe ! il faut le vanger ; il faut que la nature ſe taiſe quand la politique parle ! Ah ! ma chere Rocheville, j'eſpére tout de la Lettre que je vais écrire au Roi.

A peine Mademoiſelle de Couci eut-elle pris ſon parti, qu'elle écrivit à Madame de Fajel, pour la prier de venir à Chelles. Elle avertiſſoit cette amie de ne demander que Mademoiſelle de Rocheville, & finiſſoit ſon Billet en la conjurant de venir ſur le champ à ſon ſecours. Le plaiſir que ſentit d'abord Madame de Fajel, en penſant qu'elle alloit voir Mademoiſelle de Couci, fut mêlé d'inquiétude. La ſœur de Raoul portoit un double titre d'amitié, bien délicat. Adelaïde ſçavoit le ſecret de ſon cœur, elle ne pouvoit le confier à d'autre.

Madame de Fajel, auſſi preſſée de voir Adelaïde, qu'Adelaïde l'étoit de lui parler, partit ſur le champ. Que de choſes elles avoient à ſe dire! Mademoiſelle de Rocheville, après les avoir miſes enſemble, après avoir pris

de sûres précautions, les laissa en liberté. Alors Mademoiselle de Couci, avec une affliction qui faisoit juger de sa tendresse pour le Comte de Rethel, apprit à Madame de Fajel ce qui s'étoit passé la veille. Elle lui montra la Lettre de Roger, & lui dit la résolution où elle étoit de suivre son conseil; ensuite elle lui demanda si elle refuseroit de présenter sa Lettre au Roi? Madame de Fajel lui promit de la lui remettre avant la fin du jour; elle ajouta, après l'avoir lûë, qu'elle ne doutoit pas que le Roi n'en fût attendri. Le Comte de Rethel & moi, lui dit Adelaïde, allons vous devoir tout: si nous sommes jamais heureux, nous vous serons redevables de notre bonheur! Qu'il est incertain, repliqua Madame de Fajel: Comment oser espérer qu'En-

guerrand y consente jamais ? Hélas ! ajouta-t'elle tendrement, que nous sommes toutes les deux à plaindre ! Roger & mon frere, le sont-ils moins que nous, repartit Mademoiselle de Couci ? Votre frere & moi, sommes les plus malheureux, répondit Madame de Fajel ; mais il est encore moins à plaindre que moi. Sa funeste flamme n'est, & ne doit être nourrie d'aucune espérance ; elle s'éteindra. Le soin de soutenir l'éclat de son nom dans les diverses carrieres que la gloire lui ouvrira, le dissiperont. Je le souhaite. Puisse-t'il trouver la tranquilité qui me fuira toujours ! La présence d'un mari que j'estime, mais que je n'ai pas choisi, me rappelle sans cesse l'idée, que l'amour, sans m'en appercevoir, grava dans mon cœur au Camp de Dijon ; elle est devenuë plus vive depuis

mon fatal ſéjour à la Cour de Philippe : il ne dépend plus de moi de modérer une triſteſſe qui me gagne & me ſurmonte. Monſieur de Fajel la voit, il en cherche la cauſe ; ſon caractere jaloux lui perſuade qu'un objet qu'il ne connoît pas : eh ! quel malheur, hélas, s'il le connoiſſoit ! m'a frappé & inſpiré des mouvemens qui deviennent la ſource de cette triſteſſe. Ma ſanté dépérit, je me ſers de ce prétexte pour demander à Monſieur de Fajel de ma ramener dans ſes Terres ; il devroit le déſirer, & par une bizarrerie que l'on ne peut comprendre, il réſiſte à toutes mes inſtances. Que votre deſtin, belle Adelaïde, eſt différent du mien ! Vous avez, je l'avouë, des barrieres difficiles à franchir, mais que vous franchirez ; & moi, je me vois environnée de précipices ; ſi j'en évite un, c'eſt

pour tomber néceſſairement dans un autre. Il en coûte à votre complaiſance & à votre amitié, d'écouter le récit de l'état où je ſuis. Vous pouvez vous applaudir d'une fermeté héroïque ; mais vous ne pouvez vous empêcher de blâmer une foibleſſe honteuſe. Qui pourroit croire que je ſuis tout à la fois, criminelle & innocente !

Mademoiſelle de Rocheville craignant qu'on ne découvrît les facilitez qu'elle donnoit à Mademoiſelle de Couci, interrompit une converſation, où nos deux infortunées Amantes trouvoient trop de douceur, pour s'appercevoir de ſa durée. Elles ſe jurerent une amitié qui n'avoit plus beſoin de ſerment : elles ſe plaignirent de n'avoir pas la liberté de ſe voir, pour ſe conſoler ou s'affliger enſemble. Après de tendres adieux, Madame de

Fajel retourna à Paris.

Adelaïde de Couci, ſoupçonnant que ſon pere étoit venu à Chelles ſans avoir communiqué ſon deſſein à perſonne, avoit écrit à Raoul en même tems qu'à Madame de Fajel : ſes ſoupçons étoient bien fondez. Madame de Couci & ſon fils croïoient Enguerrand tranquile, dans une Terre où il devoit reſter quinze jours: ils ignoroient qu'il eût commencé ſon voïage par Chelles. Raoul ſentit pour Adelaïde, tout le péril de cette abſence : il comprit bien que ſon pere ne s'étoit éloigné, que pour écarter toutes ſollicitations, contraires à ſes deſſeins, & pour éviter les plaintes importunes, les reproches, les emportemens d'une mere, & les larmes d'un frere. Raoul inſtruit de cette conduite miſtérieuſe, & des menaces qu'Enguerrand avoit faites à Adelaïde, ap-

prit à Madame de Couci ce qu'elle ignoroit. Cette tendre mere effraïée de la tempête qui alloit fondre ſur ſa fille, prit le parti de diſſimuler avec un mari abſolu & irrité ; mais elle prit en même tems la réſolution de ſe jetter aux genoux du Roi. Madame de Couci alla ſur le champ chez la Reine Mere, à deſſein de la mettre dans les interêts d'Adelaïde, à qui cette grande Princeſſe avoit fait l'honneur de donner ſon nom avec Loüis le Jeune, pere de Philippe.

La Reine étoit ſeule dans ſon Cabinet. Après avoir écouté Madame de Couci, elle blâma la conduite d'Adelaïde à l'égard d'Enguerrand & d'Alberic ; mais ſenſible à la douleur d'une mere, qui craignoit de perdre une fille unique, dont la Reine connoiſſoit le mérite, elle promit à Madame de Couci de ſe joindre à

elle. Le Roi entra dans ce moment. Madame de Couci ſe jetta à ſes pieds : ſa tendreſſe pour Adelaïde & ſa douleur la rendirent éloquente. Elle conjura Sa Majeſté, dans les termes les plus touchans, de s'oppoſer à la violence d'Enguerrand. Philippe fit relever Madame de Couci ; il lui parla avec bonté : mais ni elle ni la Reine, ne purent rien obtenir. Qu'Adelaïde, dit-il, épouſe Alberic : s'il n'a pû gagner ſon cœur, elle n'a pû du moins lui refuſer ſon eſtime ; & l'eſtime fait plus ſurement le bonheur d'une union, que l'amour. Le Roi ſortit en achevant ces mots, & laiſſa Madame de Couci pénétrée de la plus vive douleur.

Adelaïde en écrivant à ſon frere, lui avoit mandé qu'elle attendoit Madame de Fajel, pour la prier de préſenter une Lettre

au Roi. La démarche inutile de Madame de Couci, à qui Philippe avoit marqué des égards & de l'eſtime dans toutes les occaſions, laiſſoit peu d'eſpérance à Raoul. En arrivant de Chelles, Madame de Fajel alla d'abord à la Cour. Raoul l'attendoit ſur ſon paſſage : Ah! Madame lui dit-il, que je crains pour ma ſœur! Sa Lettre, quoique préſentée de votre main, trouvera Philippe inexorable : la Reine & ma mere n'ont pû rien obtenir. Le Roi laiſſe mon pere, le maître abſolu du ſort de ma ſœur. Malheureuſe Adelaïde, dit tendrement Madame de Fajel, que je vous plains! Que le frere & la ſœur ſont tous deux à plaindre, reprit Raoul! Madame de Fajel attendrie, & les yeux preſque mouillez, dit : Que la raiſon, le devoir & l'amour, ſont de

cruels tirans ! Adelaïde, pourſuivit-elle en rougiſſant, l'éprouve dans ſes remords, & dans les obſtacles qui s'oppoſent à ſon bonheur : cependant je ne ſuis pas ſans eſpérance. Attendez-moi, ajouta-t'elle en quittant Raoul ; je vous dirai en paſſant quel aura été le ſuccès des vœux que je fais pour Mlle de Couci.

Le Roi étoit ſeul dans ſon Cabinet. Madame de Fajel lui fit demander la permiſſion de l'entretenir un moment : elle entra, & préſenta à Sa Majeſté la Lettre d'Adelaïde. Elle étoit conçûë en ces termes.

SIRE,

Après avoir offenſé un pere que j'adore, après avoir outragé un homme pour qui mon eſtime eſt parfaite, après avoir mérité l'indignation du plus juſte & du plus grand des Rois, puis-je oſer me proſterner

proſterner à ſes pieds pour implorer ſa protection? Eh! contre qui? comment le prononcer? Contre un pere. Ciel! contre un pere. Mais que dis-je? je n'ai plus de pere. Je l'ai vainement cherché dans Enguerrand: je n'ai trouvé en lui qu'un Juge inexorable. Il vient de m'inſtruire des terribles réſolutions qu'il a priſes contre moi: il me les a communiquées lui-même, non pour me permettre d'y oppoſer mes raiſons, mais pour que j'euſſe à m'y ſoumettre aveuglément. Malgré les bontez dont vous l'honorez, votre juſtice m'inſpire la confiance d'implorer la protection de Votre Majeſté, pour la ſupplier de donner des bornes à une autorité, dont je ſuis à la veille de me voir la déplorable Victime. Votre Majeſté, en ſe laiſſant attendrir par les larmes dont j'arroſe ce que j'écris,

ſauvera des regrets à un pere qui ſe repentiroit, mais trop tard, de m'avoir tirannisée dans l'action la plus eſſentielle de ma vie, & dont les ſuites me rendroient malheureuſe le reſte de mes jours. Le véritable reſpect eſt timide; je n'oſe écrire à Votre Majeſté les mouvemens dont je ſuis agitée, quoique j'en ſente toute la pureté & toute l'innocence. Quelle ſituation! La grace que je demande à mon Roi, c'eſt de pouvoir reſter dans ce Monaſtere, ſans y changer d'état: j'attens ce bonheur de ſa juſtice & de ſa bonté.

ADELAÏDE DE COUCI.

Le Roi, après avoir lû la Lettre de Mademoiſelle de Couci, dit à Madame de Fajel: Je plains Enguerrand, je plains Alberic; Adelaïde les outrage également. Ses procédez paroiſſent ſans ex-

cuſe ; je veux bien cependant lui donner occaſion de les juſtifier, ſi elle le peut : j'irai à Chelles. Madame de Fajel quitta le Roi, peu ſatisfaite de ce qu'elle venoit d'entendre : elle ſentoit combien il étoit difficile à Mademoiſelle de Couci, de juſtifier ſa fuite & ſa déſobéiſſance.

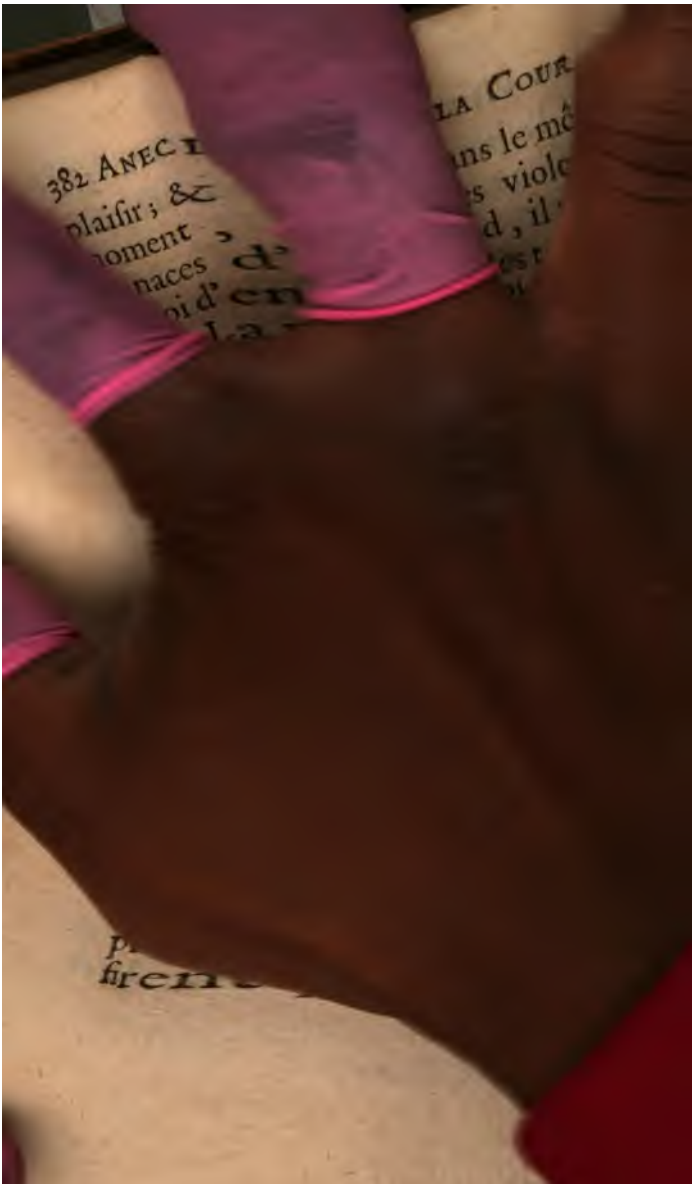
Raoul attendoit Madame de Fajel avec une impatience, que l'amitié & l'amour lui faiſoient preſque également ſentir. Il fut ſenſiblement touché de la réponſe du Roi. Je plains Adelaïde, dit-il, moins parce qu'elle eſt ma ſœur, que parce que je ne connois que trop les chagrins & les peines attachées à une paſſion malheureuſe ! Qu'il eſt dangereux, repliqua Madame de Fajel, de laiſſer ſurprendre ſon cœur ! Eh quoi ! Madame, lui dit Raoul voïant qu'elle vouloit le quitter, crai-

gnez-vous de me donner occaſion de penſer que vous pouvez être touchée des peines des malheureux ? hélas ! il en eſt qui méritent d'autant plus votre pitié, qu'ils n'oſent ſe plaindre : du moins ne leur refuſez pas ce ſentiment généreux ; il n'a rien de criminel, & il peut adoucir une cruelle ſituation. Madame de Fajel révoltée contre elle-même, de ſa complaiſance à écouter le Sire de Couci, & ſentant que dans ce moment elle ne pouvoit dominer ſa foibleſſe, le quitta, en lui diſant avec un trouble charmant pour lui : Chargez-vous de faire ſçavoir à Mademoiſelle de Couci, la réponſe du Roi. Raoul reſta tranſporté de joie, de n'avoir pas trouvé dans Madame de Fajel, cette ſévérité qui la lui rendoit redoutable ; il oſa même conce-

voir l'eſpérance de lui arracher ſon ſecret.

A peine Madame de Fajel fut-elle ſortie du Cabinet de Philippe, que ce Prince envoïa chercher Alberic : il lui montra la Lettre de Mademoiſelle de Couci, ſans lui dire qui la lui avoit renduë. Madame de Fajel avoit prié le Roi de lui garder le ſecret, dans la crainte de s'attirer le reſſentiment d'Enguerrand, & le blâme d'un mari, qui pourroit déſapprouver ſa complaiſance.

Le Maréchal, toujours paſſionnément épris de Mademoiſelle de Couci, ne put, en liſant ſa Lettre, renfermer ſa douleur. Il l'exprimoit, tantôt avec vivacité, & tantôt par de tendres plaintes : dans des inſtans, il déſiroit qu'Enguerrand le vangeât, il en goûtoit d'avance le



re tout en uſage, pour déter-
r Adelaïde à faire ſon bon-
L'inquiétude où étoit cet-
rmante fille, augmenta en-
lorſqu'elle apprit de ſon
; ce que le Roi avoit ré-
u à Madame de Fajel. En
ant à ce Prince, elle avoit
é qu'il vînt à Chelles ; mais
apprenant qu'il y viendroit,
e fut troublée : elle craignit
trouver en lui un ſecond En-
rrand. Ah ! ma chere Roche-
, s'écria-t'elle, le Roi vien-
ici dans le même eſprit, que
pere y eſt venu ! il vou-
même vanger l'inſulte que
ſon Favori : comment
? Eſperez du ſecours
du Maréchal, lui
de Rocheville-
, il vous ado-
de la véri-
ur ; l'ab-

plaisir ; & presque dans le même moment, effraïé des violentes menaces d'Enguerrand, il prioit le Roi d'en suspendre les terribles effets. La présence de Philippe ne pouvoit le contenir. Ce Prince toujours maître de lui-même, examinoit avec étonnement dans Alberic, jusqu'à quel point une passion pouvoit déranger la raison. Son amitié pour ce Favori, le lui faisoit trouver à plaindre ; & ses réflexions lui faisoient penser que l'homme, loin d'être présomptueux, devroit plûtôt se sentir humilié, d'avoir si peu de pouvoir sur lui-même. Philippe en faisant cette réflexion, sçavoit qu'il étoit homme comme les autres.

Les irrésolutions du Maréchal, ses vivacitez & ses craintes, en prouvant l'excès de sa passion, firent prendre au Roi le parti de

mettre tout en uſage, pour déterminer Adelaïde à faire ſon bonheur. L'inquiétude où étoit cette charmante fille, augmenta encore, lorſqu'elle apprit de ſon frere; ce que le Roi avoit répondu à Madame de Fajel. En écrivant à ce Prince, elle avoit déſiré qu'il vînt à Chelles; mais en apprenant qu'il y viendroit, elle fut troublée : elle craignit de trouver en lui un ſecond Enguerrand. Ah! ma chere Rocheville, s'écria-t'elle, le Roi viendra ici dans le même eſprit, que mon pere y eſt venu! il voudra de même vanger l'inſulte que je fais à ſon Favori : comment la juſtifier? Eſperez du ſecours de la foibleſſe du Maréchal, lui dit Mademoiſelle de Rocheville: Malgré vos mépris, il vous adore : il doute encore de la véritable cauſe de ſon malheur; l'ab-